



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



LES MYSTÈRES D'UDOLPHE.



LES MYSTÈRES D'UDOLPHE.







Elle leva les yeux
Elle vit la figure vénérable d'un Religieux

L E S

MYSTÈRES D'UDOLPHE,

PAR ANNE RADCLIFFE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

sur la troisième édition,

PAR VICTORINE DE CHASTENAY.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

1808.

LES MYSTÈRES

D'UDOLPHE.

CHAPITRE PREMIER.

LES forces et les esprits d'Emilie se rafraîchirent par le sommeil. En se réveillant, elle vit avec surprise Annette endormie sur un fauteuil près d'elle, et s'efforça de se rappeler les circonstances de la soirée, qui étoient tellement sorties de sa mémoire, qu'il ne paroissoit pas en rester aucune trace; elle fixoit encore sur Annette des yeux surpris, quand cette dernière s'éveilla.

— Oh ! ma chère demoiselle ! me reconnoissez-vous ? s'écria-t-elle.

— Si je vous reconnois ! Assurément, dit Emilie : vous êtes Annette ; mais comment donc êtes-vous ici ?

— Oh ! vous avez été bien mal, mademoiselle, bien mal, en vérité ; et j'ai cru...

LES MYSTÈRES

— C'est singulier, dit Emilie, essayant de se rappeler le passé; mais je crois me souvenir qu'un songe pénible a fatigué mon imagination. Grand Dieu ! ajouta-t-elle, en tressaillant soudain, certainement, ce n'étoit qu'un songe.

Elle fixa alors un regard d'effroi sur Annette qui, voulant la tranquilliser, lui répondit : Ce n'étoit pas un songe ; mais tout est fini maintenant.

— Elle est donc tuée ? dit Emilie d'une voix concentrée et tremblante. Annette fit un cri : elle ignoroit la circonstance que se rappeloit Emilie, et attribuoit son mouvement à un accès de délire. Quand Annette eut bien expliqué ce qu'elle avoit voulu dire, Emilie se rappela la tentative qu'on avoit faite pour l'enlever, et demanda si l'auteur du projet avoit été découvert. Annette répondit que non, quoiqu'on pût le deviner, et dit à Emilie qu'elle lui devoit sa délivrance. Emilie s'efforçant de commander à l'émotion où le souvenir de sa tante l'avoit mise, parut écouter Annette avec colère, et dans la vérité, elle entendit à peine un seul mot de ce qu'elle lui disoit.

Et ainsi, mademoiselle, continua Annette, j'étois déterminée à être plus fine que Bernardin qui n'avoit pas voulu me

confier son secret , et je voulois le découvrir moi-même. Je vous veillois sur la terrasse , et aussitôt qu'il eut ouvert la porte du bout , je sortis du château pour essayer de vous suivre ; car , disois-je , je suis bien sûre qu'on ne projette rien de bien avec un tel mystère. Ainsi, bien assurée qu'il n'avoit pas verrouillé la porte après lui , je l'ouvris , et vis à la lueur de la torche quel chemin il vous faisoit prendre ; je suivis de loin à l'aide de la clarté , jusqu'au moment où vous parvîntes sous les voûtes de la chapelle. Quand on fut là , j'eus peur d'aller plus loin , j'avois entendu d'étranges choses au sujet de cette chapelle ; mais aussi j'avois peur de m'en retourner toute seule. Ainsi , pendant le temps que Bernardin arrangea son flambeau , je me décidai à vous suivre , et je le fis jusqu'à la grande cour. Là j'eus peur qu'il ne me vît , je m'arrêtai contre la porte , et quand vous fîtes dans l'escalier , je me glissai bien doucement. A peine étois-je sous la porte , que j'entendis des pieds de chevaux en dehors et des hommes qui juroient : ils juroient contre Bernardin qui ne vous amenoit pas assez vite ; mais là je fus presque surprise : Bernardin descendit , et j'eus à peine le temps de m'ôter de son chemin : j'en avois assez entendu , je me

décidai à l'attraper moi-même, et à vous sauver aussi, mademoiselle; car je ne doutois pas que ce projet ne vînt encore du comte Morano, quoiqu'il fût reparti. Je courus au château, et ce ne fut pas sans peine que je retrouvai mon chemin dans le passage sous la chapelle. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que j'oubliai alors tous les revenans dont on m'avoit parlé, et pourtant, pour le monde entier, je n'y retournerois sûrement pas. Heureusement, monsieur et le signor Cavigni étoient levés : nous avons eu bientôt du monde sur nos talons, et nous avons fait peur à ce Bernardin et à tous les brigands.

Annette avoit cessé de parler, et Émilie paroissoit écouter encore. A la fin, elle dit tout à coup : — Je pense qu'il faut que j'aille le trouver moi-même : où est-il ?

Annette demanda de qui elle parloit.

— Le signor Montoni, reprit-elle, je voudrois lui parler. Annette se rappelant alors l'ordre qu'elle avoit reçu la veille, se leva aussitôt, et lui dit qu'elle se chargeoit de l'aller chercher.

Les soupçons de cette honnête fille sur le comte Morano étoient parfaitement justes ; Émilie n'en avoit aussi que sur lui ; et

Montoni qui n'en formoit pas un seul doute, commença même à présumer que le poison mêlé avec son vin, y avoit été mis par ordre de Morano.

Les protestations de repentir que Morano avoit faites à Emilie pendant l'angoisse de sa blessure, étoient sincères au moment qu'il les faisoit ; mais il s'étoit mépris lui-même. Il avoit cru condamner ses cruels projets, et s'affligeoit seulement de leurs pénibles résultats ; quand sa souffrance fut apaisée, ses premières vues se ranimèrent, et quand il fut complètement rétabli, il se trouva encore disposé à tout entreprendre. Le portier du château, le même dont il s'étoit déjà servi, accepta volontiers un second présent, et quand il eut concerté l'enlèvement d'Emilie, le comte quitta ouvertement le hameau qu'il avoit habité, et se retira avec ses gens à quelques milles de distance. Le bavardage inconsidéré d'Annette ayant fourni à Bernardin un moyen presque sûr de tromper Emilie, le comte, pendant la nuit convenue, renvoya tous ses serviteurs au château, et resta lui-même dans le hameau pour y attendre Emilie, qu'il se proposoit de conduire à Venise. On a déjà vu comment il avoit échoué dans ce projet ; mais les violentes et diverses passions dont

fut agitée l'âme jalouse de cet Italien, ne se peuvent exprimer.

Annette fit son rapport à Montoni, et lui demanda pour Emilie la permission de l'entretenir : il répondit qu'il se rendroit dans une heure au salon de cèdre ; c'étoit sur le sujet qui oppressoit son cœur, qu'Emilie vouloit lui parler. Elle ne savoit pourtant pas bien quel bon effet elle en devoit attendre, et frémissait d'horreur à la seule idée de sa présence ; elle désiroit aussi solliciter une grâce, qu'à peine elle osoit espérer, celle de retourner dans sa patrie, puisque sa tante n'étoit plus.

Comme le moment de l'entrevue approchoit, son agitation augmenta à tel point, qu'elle se décida presque à s'excuser sous un prétexte d'indisposition. Quand elle considéroit ce qu'elle avoit à dire, soit à l'égard d'elle-même, ou relativement à madame Montoni, elle étoit sans espoir sur le succès de sa demande, et dans l'effroi des vengeances qu'elle pourroit s'attirer : cependant prétendre ignorer cette mort, c'étoit en quelque sorte en partager le crime ; cet événement d'ailleurs étoit le seul fondement sur lequel Emilie pût appuyer la demande de sa retraite.

Pendant qu'elle réfléchissoit à toutes ces

idées, Montoni lui fit dire qu'il ne pourroit la voir que le lendemain : Emilie se crût soulagée d'un poids insupportable. Annette lui dit que les chevaliers retournoient sans doute à la guerre : la cour étoit remplie de chevaux, et elle avoit appris que le reste de la troupe qui étoit déjà en campagne, étoit attendu au château. J'ai entendu, ajouta-t-elle, un des soldats dire à son camarade, que certainement ils apporteroient une bonne dose de butin. Or, je vous demande si monsieur peut, en sûreté de conscience, envoyer son monde au pillage ; après tout, ce n'est pas mon affaire : tout ce que je désire, c'est de me voir saine et sauve hors de ce château. Si ce n'avoit été pour l'amour de ce pauvre Ludovico, j'aurois laissé le comte Morano nous emmener bien loin toutes deux ; et ç'auroit été, mademoiselle, vous rendre un grand service aussi bien qu'à moi-même.

Annette auroit parlé des heures, sans qu'Emilie essayât de l'interrompre. Elle gardoit le silence, ensevelie dans sa rêverie ; elle passa la journée dans cette espèce de calme et d'immobilité, trop souvent le résultat de l'accablement et des souffrances.

Quand la nuit revint, Emilie se rappela la musique mystérieuse qu'elle avoit déjà

entendue ; elle y prenoit encore une espèce d'intérêt , et espéroit sentir quelque soulagement de sa douceur. L'influence de la superstition devenoit chaque jour plus active sur son esprit affoibli par la douleur ; elle congédia Annette , et se détermina à attendre seule. Il étoit encore loin de l'heure où la musique s'étoit fait entendre , et dans le désir de distraire ses pensées et d'oublier un sujet d'affliction , Emilie choisit un des livres qu'elle avoit apportés de France ; mais son esprit , inquiet et agité , ne pouvoit soutenir l'application. Elle alla mille fois à la fenêtre pour écouter les sons qu'elle attendoit ; elle crut un moment avoir entendu une voix , mais tout resta tranquille , et elle se crut trompée par son imagination.

Ainsi passa le temps jusqu'à minuit. A ce moment , tous les bruits éloignés qui murmuroient dans l'enceinte du château , s'assoupirent presque à la fois , et le sommeil sembla régner partout. Emilie se mit à la fenêtre , et fut tirée de sa rêverie par des sons fort extraordinaires ; ce n'étoit pas une harmonie , mais les murmures secrets d'une personne désolée. En écoutant , le cœur lui manqua de terreur , et elle demeura convaincue que les premiers accords

n'avoient été qu'imaginaires. Par intervalles elle entendoit de foibles lamentations , et cherchoit à découvrir d'où elles venoient. Il y avoit au - dessous d'elle un grand nombre de chambres fermées depuis long-temps , et il étoit probable que le bruit en devoit sortir. Elle se pencha sur la fenêtre pour découvrir quelque lumière : les chambres , autant qu'elle en pouvoit juger , étoient dans les ténèbres ; mais à peu de distance , sur le rempart , elle crut apercevoir quelque chose en mouvement.

Le foible éclat que donnoient les étoiles ne lui permettoit pas de distinguer précisément : elle jugea que c'étoit une sentinelle de garde , et mit de côté la lumière pour observer avec loisir , sans être elle-même remarquée.

Le même objet reparut ; il se glissa tout le long du rempart , et se trouva près de sa fenêtre. Elle reconnut une figure humaine ; mais le silence avec lequel elle s'avançoit , lui fit penser que ce n'étoit pas une sentinelle. On approcha , Emilie hésitoit ; une vive curiosité l'engageoit à rester ; une crainte qu'elle ne pouvoit pas expliquer , l'avertissoit de se retirer.

Pendant cette irrésolution , la figure se plaça en face , et y resta sans mouvement.

Tout étoit en repos ; ce silence profond , cette figure mystérieuse la frappèrent tellement , qu'elle alloit quitter sa fenêtre , lorsqu'elle vit la figure se glisser le long du parapet , et s'évanouir enfin dans l'obscurité de la nuit. Enilie rêva quelque temps , et rentra dans sa chambre occupée de cette étrange circonstance : elle ne doutoit presque pas qu'elle n'eût vu une apparition surnaturelle.

Lorsqu'elle fut plus tranquille , elle chercha quelqu'autre explication ; elle se rappela ce qu'elle avoit appris des entreprises audacieuses de Montoni. Il lui vint à l'idée qu'elle avoit vu un des infortunés pillés par les bandits et devenu leur captif , et que la musique étoit de lui. Néanmoins , si on l'eût pillé , il n'étoit pas probable qu'on l'eût enfermé au château : les bandits ont plutôt l'usage de tuer ceux qu'ils dépouillent , que de les faire prisonniers ; mais , ce qui surtout détruisoit cette supposition , c'est qu'un prisonnier certainement ne se seroit pas ainsi promené sans garde. Cette réflexion lui fit abandonner sa conjecture.

Elle crut ensuite que le comte Morano avoit trouvé moyen de s'introduire dans ce château ; mais les difficultés , les dangers d'une telle entreprise , se présentèrent bien.

tôt à elle. Si d'ailleurs il eût réussi jusque-là, se seroit-il contenté de se tenir à minuit en silence sous sa fenêtre, puisqu'il avoit connu l'escalier dérobé ? et il n'eût pas sans doute poussé les gémissemens plaintifs qu'elle avoit entendus.

Elle pensa ensuite que c'étoit une personne qui vouloit s'emparer du château ; mais ses tristes soupirs détruisoient cette nouvelle idée. Ces recherches ne servoient donc qu'à redoubler sa perplexité. Elle n'avoit aucun moyen de savoir qui pouvoit à cette heure exhaler sa douleur en des accens aussi plaintifs, dans des sons aussi doux. Elle croyoit toujours que l'harmonie et cette apparition avoient ensemble une liaison intime. Son imagination reprit bientôt ses droits, et la superstition se révéilla dans toute sa force.

Elle se détermina à veiller toute la nuit suivante, pour s'éclaircir, s'il étoit possible. Elle se résolut presque à interroger la figure, si elle se montroit de nouveau.

CHAPITRE II.

Le jour suivant Montoni envoya une seconde excuse à Emilie, qui en fut très-surprise. Cela est étrange, disoit-elle; sa conscience lui apprend l'objet de ma visite, et il diffère une telle explication. Elle avoit grande envie de se trouver sur son chemin, mais la terreur l'en empêcha. Ce jour se passa comme le précédent; seulement une inquiétude involontaire, au sujet de la nuit prochaine, troublait, par intervalle, le tranquille abattement où elle étoit plongée.

Vers le soir, une des bandes qui avoit fait la première excursion des montagnes, revint dans le château: de sa chambre écartée, Emilie entendit leurs cris bruyans, leurs chants de victoire, tels que les orgies des furies après un affreux sacrifice; elle craignoit même qu'ils ne se disposassent à quelque acte barbare. Annette pourtant la soulagea bientôt de cette idée, en lui disant qu'on se réjouissoit à la vue d'un immense butin. Cette circonstance la confirma dans l'opinion où elle étoit que Montoni étoit bien réellement capitaine de bandits, et se proposoit de rétablir sa for-

tune par le pillage des voyageurs. A la vérité, quand elle y songeoit bien , dans un château très-fort et presque inaccessible , isolé parmi des montagnes aussi sauvages que solitaires ; des villes, des bourgs épars à de grandes distances , le passage continu des plus riches voyageurs ; il lui sembloit qu'une telle situation étoit bien assortie à des projets de rapine , et elle ne doutoit plus que Montoni ne fût chef de voleurs. Son caractère sans frein , audacieux , cruel , entreprenant , étoit convenable à une pareille profession ; il aimoit le tumulte et la vie orageuse ; il étoit étranger à la pitié comme à la crainte ; son courage ressembloit à une férocité animale. Ce n'étoit pas cette impulsion noble qui excite une âme indignée contre l'oppresser en faveur de quelqu'opprimé , mais une simple disposition physique d'organes qui ne permet pas à l'âme de sentir la crainte , parce qu'elle ne sent rien autre chose.

La supposition d'Emilie , quoique naturelle , n'étoit pourtant pas bien exacte : elle ignoroit la situation de l'Italie et les intérêts respectifs de tant de contrées belligérantes. Les revenus de plusieurs états n'étoient pas suffisans pour maintenir des armées durant même les trop courts périodes

où le génie turbulent des gouvernemens et des peuples permettoit de goûter la paix. Il s'éleva, à cette époque, un ordre d'hommes inconnus à notre siècle, et mal dépeints dans l'histoire de celui-ci. Parmi les soldats licenciés à l'issue de chaque guerre, un petit nombre se remettait aux arts lucratifs de la paix et du repos. Les autres quelquefois passaient au service des puissances qui se trouvoient en campagne. Quelquefois ils formoient des bandes de brigands, et maîtres de quelque forteresse, leur caractère désespéré, la foiblesse des lois offensées, la certitude qu'au premier signal on les verroit sous les drapeaux, les mettoient à l'abri de toute poursuite civile. Ils s'attachoient parfois à la fortune d'un chef populaire, qui les menait au service d'un état et marchandait le prix de leur courage. Cet usage amena le nom de *Condottieri*, nom formidable en Italie durant une période très-long. On en fixe la fin au commencement du dix-septième siècle; mais il seroit plus difficile d'en indiquer la première origine.

Les guerres entre les petits états n'étoient, pour ainsi dire, que des affaires d'entreprise : les probabilités du succès se mesuroient, non sur le talent, mais sur le courage personnel du général et de ses sol-

dat ; l'habileté nécessaire à la conduite d'une opération compliquée ne s'évaluoit presque pas ; il suffisoit de surprendre l'ennemi , ou de faire sa retraite en bon ordre. L'officier devoit lui-même s'avancer dans une situation si périlleuse , que son exemple seul y pût entraîner les soldats ; et quand les deux partis connoissoient mal leurs forces réciproques , la hardiesse du début en décidoit l'événement. Les *Condottieri* formoient , en pareils cas , la force principale des troupes ; le pillage suivoit la victoire , et les caractères de ces hommes , par un mélange d'intrépidité et de dissolution , devoient l'effroi de leurs propres alliés.

Quand ils n'étoient pas engagés , le chef , pour l'ordinaire , étoit dans son château ; et là , ou bien dans le voisinage , tous jouissoient du repos et de l'oisiveté. Leurs besoins quelquefois ne se trouvoient satisfaits qu'aux dépens des villages ; mais d'autres fois leur prodigalité , quand ils partageoient le butin , les empêchoit de se rendre à charge , et leurs hôtes prenoient peu à peu quelques nuances du caractère guerrier. Les gouvernemens voisins paroissoient quelquefois , mais sans une volonté efficace , songer à dissiper ces sociétés militaires ; il leur auroit sans doute été fort difficile d'y

réussir : mais d'ailleurs une secrète protection leur assuroit , pendant la guerre , un corps de troupes qu'ils n'auroient pu maintenir ni entretenir si parfaitement. Leurs chefs comptoient si bien sur la politique des états , qu'ils se montroient avec sécurité jusqu'au sein de leurs capitales. Montoni en connut plusieurs dans les maisons de jeu , à Padoue et à Venise ; il les voyoit avec émulation avant même que sa ruine l'eût engagé à suivre leur exemple. C'étoit pour en arrêter le plan qu'il tenoit à Venise des conciliabules si fréquens , et Orsino et plusieurs autres s'étant réunis avec lui , les débris de leurs fortunes avoient fait les fonds de l'entreprise.

Au retour de la nuit , Emilie se remit à la fenêtre. Il faisoit un peu clair de lune ; et comme elle s'élevoit au-dessus des bois touffus , sa lumière découvroit la terrasse et les objets environnans avec plus de clarté que ne faisoient la veille les étoiles. Emilie se promettoit d'observer plus exactement , dans le cas où la figure reviendrait encore à sa vue ; elle s'égara en conjectures à ce sujet , et hésita si elle devoit parler : un penchant presque irrésistible la pressoit d'essayer ; mais la terreur , par intervalles , la détournoit aussi de le faire.

Si c'est une personne , disoit-elle , qui ait des desseins sur ce château , ma curiosité peut me devenir fatale , et pourtant ces lamentations , cette musique , que j'ai entendues , ne peuvent être venues que de cette personne. Sûrement ce n'est pas un ennemi.

Elle pensa , en ce moment , à sa malheureuse tante , et tressaillant de douleur et d'horreur , le délire de l'imagination l'emporta , et elle ne douta plus qu'elle n'eût vu un objet surnaturel. Elle trembloit, elle respiroit avec difficulté ; ses joues étoient glacées. La crainte pour un moment surmonta son jugement ; mais sa résolution ne l'abandonna pas , et elle resta bien décidée à interroger la figure , si elle se présenteoit encore.

Le temps passoit ; inquiète , impatiente , elle s'appuyoit sur sa fenêtre. L'obscurité et le calme annonçoient qu'il étoit minuit. Un clair de lune voilé lui laissoit distinguer les montagnes et les bois , les tourelles qui formoient l'angle occidental , et la terrasse au-dessous d'elle. Elle n'entendoit aucune espèce de son , excepté le mot d'ordre lorsqu'il se répétoit par les gardes, et le bruit qu'on faisoit en les relevant. Elle voyoit alors briller les piques au clair de lune , et

les soldats se parler à l'oreille. Emilie ren-
troit dans sa chambre quand ils passaient
sous sa fenêtre ; elle y revenoit quand tout
étoit tranquille. Il étoit alors très-tard ;
elle étoit fatiguée de veiller. Elle commença
à former quelque doute sur la réalité de la
précédente vision. Elle restoit pourtant à
rêver ; et son esprit étoit trop agité pour se
livrer un moment au sommeil. La lune, tout
à coup dégagée, laissa voir en plein la ter-
rasse. Emilie n'aperçut qu'une sentinelle
solitaire qui se promenoit à l'autre extré-
mité. Lasse de veiller ainsi , elle alla cher-
cher du repos.

Telle étoit néanmoins l'impression qu'elle
avoit reçue , et de la musique , et des lamen-
tations , et de la figure qu'elle croyoit avoir
vue , qu'elle se détermina à tenter une nou-
velle épreuve.

Montoni , le jour suivant , ne parut pas
songer à la conversation qu'Emilie lui avoit
demandée. Plus empressée que jamais de le
voir , elle fit demander par Annette à quelle
heure il pourroit la recevoir. Il indiqua onze
heures. Emilie fut ponctuelle , et rappela
son courage pour supporter le choc de sa
présence et des souvenirs qu'elle ameneroit.
Il étoit au salon de cèdre , entouré d'offi-
ciers. Elle garda un profond silence ; son

agitation augmenta , et Montoni , qui sans doute ne la voyoit pas , continua sa conversation. Quelques officiers se retournèrent , virent Emilie , et firent une exclamation. Elle alloit se retirer , la voix de Montoni l'arrêta ; et elle lui dit à mots entrecoupés : Je voudrois vous parler , signor , si vous en aviez le loisir.

— Je suis avec de bons amis ; vous pouvez , reprit-il , me parler devant eux.

Emilie , sans lui répliquer , se déroba aux regards avides des chevaliers , et Montoni alors , la suivant dans la salle , la conduisit dans un petit cabinet dont il ferma la porte avec violence. Elle leva les yeux sur sa physionomie barbare , et elle pensa qu'elle regardoit le meurtrier de sa tante. Son esprit bouleversé d'horreur perdit le souvenir du dessein de sa visite , et elle n'osa plus nommer madame Montoni.

Le signor à la fin lui demanda avec impatience ce qu'elle avoit à lui communiquer. — Je n'ai pas de temps à perdre en bagatelles , dit-il , tous mes momens sont importans.

Emilie lui dit alors qu'elle désiroit de retourner en France , et qu'elle venoit lui en demander la permission. Il la regarda avec surprise , et lui demanda le motif d'une

telle requête. Elle hésita , pâlit , trembla , et s'évanouit presque à ses pieds. Il vit son émotion avec une apparente indifférence , et rompit le silence pour lui dire qu'il lui tardoit de retourner au salon. Emilie eut la force de répéter alors la demande qu'elle avoit faite. Montoni lui donna un refus absolu ; et elle reprit tout son courage.

— Je ne puis , monsieur , dit-elle , rester ici avec convenance , et je pourrois vous demander de quel droit vous m'y voulez retenir.

— C'est par ma volonté , répondit Montoni , en mettant la main sur la serrure ; cela doit vous suffire.

Emilie voyant bien qu'une pareille décision n'admettoit point d'appel , n'essaya pas de soutenir ses droits , et fit un foible effort pour en démontrer la justice. — Pendant que ma tante vivoit , monsieur , dit-elle d'une voix tremblante , ma résidence ici pouvoit être décente ; mais maintenant qu'elle n'est plus , il doit m'être permis de partir. Ma présence , monsieur , ne sauroit vous être agréable , et un plus long séjour ne serviroit qu'à m'affliger.

— Qui vous a dit que madame Montoni fût morte ? dit-il avec un regard perçant. Emilie hésita. Personne ne le lui avoit dit ,

et elle n'osoit avouer qu'elle avoit vu dans la chambre du portail l'affreux spectacle qui le lui avoit appris.

— Qui vous l'a dit ? répéta Montoni avec une sévérité plus imposante.

— Hélas ! je le sais trop bien , dit Emilie ; épargnez-moi sur ce sujet terrible.

Elle s'assit sur un banc , pour pouvoir se soutenir.

— Si vous désirez la voir , dit Montoni , vous le pouvez ; elle est dans la tour de l'orient.

Il la quitta sans attendre de réponse , et rentra au salon de cèdre. Plusieurs des chevaliers qui n'avoient point encore vu Emilie , commencèrent à le railler sur une telle découverte ; mais Montoni ne souriant point à cette gaîté , ils changèrent de conversation.

Il entretint le subtil Orsino d'un plan d'excursion médité pour le lendemain. Son ami conseilla qu'on attendît l'ennemi. Verrezzi le contredit avec son impétuosité ordinaire. Il taxa Orsino d'un défaut de courage , et jura que , si Montoni vouloit lui donner cinquante hommes , il vaincroit aisément tout ce qui s'opposeroit à lui.

Orsino sourit de dédain. Montoni sourioit aussi ; mais cependant il écoutoit.

Verezzi alors continua, et se livra aux déclamations les plus positives, les plus véhémentes, jusqu'à ce qu'interdit par une objection d'Orsino, il n'eût de ressource que l'invective. Son esprit sauvage et bouillant détestoit la prudente finesse d'Orsino. Il le contre-carroit toujours, et le haïssoit en secret. Montoni voyoit de sang froid leurs différends; il connoissoit leurs divers talens, et savoit l'art de les tourner à ses desseins. Verezzi, dans l'emportement, accusa Orsino de lâcheté. Orsino ne répliqua pas; une pâleur livide couvrit ses traits; et Montoni qui veilloit sur ses mouvemens, lui vit mettre la main dans son sein. Verezzi, dont l'extrême rougeur contrastoit si vivement avec la figure d'Orsino, ne remarqua pas son action; il continuoit à déclamer hardiment contre les poltrons. Cavigni sourioit de sa véhémence, et de la silencieuse mortification d'Orsino. Ce dernier, reculant un pas, tira tout à coup son stylet pour en frapper au dos son adversaire. Montoni lui retint le bras avec un regard si expressif, qu'il remit le poignard dans son sein. Personne ne remarqua cette scène; toute la troupe rangée sous une fenêtre, disputoit à la fois sur la situation d'une embuscade.

Quand Verezzi se fut retourné, et que la

haine mortelle peinte sur le visage de son ennemi lui eut fait soupçonner sa cruelle intention, il mit la main sur son épée, et semblant se recueillir, il s'adressa à Montoni.

— Signor, dit-il, regardant Orsino, nous ne sommes pas une bande d'assassins ; si vous avez besoin d'hommes braves, employez-moi à cette expédition, et vous aurez jusqu'à la dernière goutte de mon sang : si vous ne voulez que des lâches, gardez-le, ajouta-t-il en montrant Orsino, et laissez-moi quitter Udolphe.

Orsino, plus enflammé de rage, tira de nouveau son stylet, et se jeta sur Verezzi. Celui-ci tira son épée ; mais Montoni et tous les autres réussirent à les séparer.

— C'est la conduite d'un enfant, dit Montoni à Verezzi, ce n'est pas celle d'un homme ; modérez-vous dans vos discours.

— La modération, c'est la vertu des lâches, répliqua Verezzi, ils se modèrent en tout, excepté dans la crainte.

— Je prends pour moi vos paroles, dit Montoni avec un regard hautain et tirant son épée.

— De tout mon cœur, s'écria Verezzi ; mais je ne les disois pas pour vous.

Il fit un pas vers Montoni ; et pendant

leur combat, cet infâme Orsino voulut encore atteindre Verezzi, et en fut encore empêché.

Les combattans furent enfin séparés; et après de violentes querelles, on réussit à les réconcilier. Montoni sortit sur-le-champ, accompagné par Orsino, et ils eurent tête à tête un fort long entretien.

Emilie, pendant ce temps, confondue des derniers mots de Montoni, oublia, dans le premier moment, la résolution qu'il lui avoit annoncée de la retenir dans le château; elle ne pensoit qu'à sa malheureuse tante. Il avoit dit qu'elle étoit à la tour d'orient. Souffrir, comme il le faisoit, que les restes de son épouse demeuraissent ainsi sans sépulture, c'étoit un excès de brutalité dont elle n'auroit pas cru que Montoni lui-même fût capable.

Après une lutte intérieure, elle se déterminâ à profiter de sa permission et à donner un dernier regard à cette tante infortunée. Elle retourna chez elle dans ce dessein; et pendant le temps qu'elle attendoit Annette, elle s'efforça d'acquérir assez de force pour soutenir le spectacle qu'elle alloit essayer. Elle frémissait; mais elle sentoit que le souvenir d'avoir rempli son dernier devoir

seroit pour elle une consolation dans l'avenir.

Annette monta; Emilie lui dit son dessein, et Annette essaya vainement de l'en détourner. Annette, avec beaucoup de difficulté, se laissa engager à venir jusqu'à la tour; mais aucune considération ne l'auroit fait entrer dans la chambre d'un mort.

Elles sortirent du corridor, et arrivèrent au pied de l'escalier qu'Emilie connoissoit déjà. Annette lui déclara qu'elle n'iroit pas plus loin. Emilie monta seule. Quand elle revit la trace de sang, le courage lui manqua; elle fut contrainte de s'arrêter, et fut au moment de descendre. Une pause de quelques minutes ranima sa résolution, et elle continua de monter.

En arrivant sur le palier du haut, Emilie se souvint que cette porte avoit été fermée; elle craignoit qu'elle ne le fût encore. Elle fut trompée sous ce rapport. La porte s'ouvrit sous sa main, et l'introduisit dans une chambre sombre et déserte. Elle la considéra avec une extrême crainte, avança lentement, et entendit une voix sourde qui parloit. Incapable de parler elle-même ou de faire un seul mouvement, Emilie ne jeta pas un cri. La voix parla encore; et lui trouvant une ressemblance à celle de madame

Montoni, Emilie reprit du courage. Elle s'approcha du lit, qui se trouvoit au bout ; elle ouvrit les rideaux ; elle y trouva une figure maigre et pâle ; elle tressaillit ; elle avança , et prit en frémissant la main que tendoit le squelette. Elle quitta ensuite cette main , et considéra le visage avec des regards incertains : c'étoit madame Montoni , mais à tel point défigurée , qu'à peine ses traits actuels donnoient-ils le souvenir de ce qu'elle avoit été. Elle vivoit encore ; et levant les yeux , elle les tourna sur sa nièce.

Où avez-vous donc été si long-temps ? dit-elle du même son de voix. Je pensois que vous m'aviez abandonnée.

Vivez-vous , dit enfin Emilie , ou bien n'est-ce qu'une apparition ? Elle ne reçut aucune réponse , reprit sa main , et s'écria : C'est un corps , mais il est froid , il est froid comme du marbre. Elle la laissa retomber. Oh ! si réellement vous vivez , parlez-moi , reprit Emilie avec l'accent du désespoir. Ne me laissez pas perdre mes sens , dites que vous me reconnoissez.

Je vis , lui dit madame Montoni ; mais je sens que je vais mourir.

Emilie lui saisit la main , et la pressa en gémissant. Elles furent quelque temps en silence. Emilie tâcha de la consoler , et lui

demanda ce qui l'avoit réduite à l'état où elle la voyoit.

En la faisant enlever sur l'in vraisemblable soupçon qu'elle avoit attenté à sa vie , Montoni avoit exigé de ses agens le plus profond secret sur elle. Il avoit alors deux motifs : la priver des consolations d'Emilie , et se ménager l'occasion de la faire périr sans éclat , si quelque circonstance confirmoit ses soupçons actuels. La conscience de la haine qu'il avoit dû mériter d'elle , l'avoit conduit naturellement à l'accuser d'une tentative qu'on essayoit contre sa vie. Il n'avoit pas d'autres raisons pour la supposer criminelle , et ne laissoit pas de croire encore qu'elle l'étoit. Il l'abandonna dans cette tour à la plus rigoureuse captivité. Sans remords , sans pitié , il la laissa languir en proie à une fièvre dévorante qui l'avoit mise enfin aux portes du tombeau.

La trace de sang qu'Emilie vit dans l'escalier , avoit coulé d'une blessure que l'un des satellites de Montoni avoit reçue pendant le combat , et qui s'étoit débandée en marchant. Pendant la nuit , ces hommes se contentèrent d'enfermer bien leur prisonnière , et cessèrent de la garder. C'est donc ainsi qu'à la première recherche Emilie trouva cette tour déserte et silencieuse.

Quand elle fit un effort pour ouvrir la porte de la chambre, sa tante s'étoit endormie ; et le silence profond qui régnoit , lui confirma l'idée que sans doute elle n'existoit plus. Cependant , si la terreur ne l'eût pas empêchée de recommencer à l'appeler , elle auroit à la fin éveillé madame Montoni , et se seroit épargné bien des peines. Le spectacle qu'elle avoit vu dans la chambre du portail , et qui avoit achevé de la convaincre , étoit le corps d'un homme blessé pendant le combat , et le même qu'on avoit posé dans la salle où elle avoit cherché un refuge. Cet homme avoit souffert pendant deux ou trois jours. Après sa mort , on l'avoit transporté sur le lit même où il avoit expiré , et on devoit l'inhumer dans le caveau sous la chapelle , où Emilie et Bernardin avoient passé.

Emilie , après mille questions à madame Montoni sur elle-même , la laissa seule , et chercha Montoni. L'intérêt si touchant qu'elle sentoit pour sa tante , lui faisoit oublier à quel ressentiment ses remontrances l'exposeroient , et le peu d'apparence qu'elle pût obtenir ce qu'elle alloit lui demander.

Madame Montoni est mourante , monsieur , dit Emilie aussitôt qu'elle le vit ; votre courroux sans doute ne la poursui-

vra pas jusqu'au dernier moment. Souffrez qu'on la reporte à son appartement, et qu'on lui procure sans délai tous les soulagemens nécessaires.

A quoi cela servira-t-il, si elle se meurt ? dit Montoni avec une apparente indifférence.

— Cela servira, monsieur, à vous épargner quelques-uns des remords que vous souffrirez certainement, lorsque vous serez dans sa situation. — Montoni fit comprendre à la triste Emilie toute l'imprudence de son indignation ; il lui donna l'ordre absolu de s'éloigner à l'instant de sa présence. Mais uniquement occupée de la pitié que lui inspiroit sa tante, et la voyant mourir sans secours, Emilie se sonmit à s'humilier devant Montoni, et employa tous les moyens de persuasion pour le fléchir en faveur de son épouse.

Pendant long-temps il résista à ses paroles et à ses regards. Mais à la fin, la pitié, qui sembloit avoir emprunté les traits expressifs d'Emilie, réussit à toucher son cœur. Il se tourna, honteux d'un bon mouvement : et tour à tour inflexible, attendri, il consentit qu'on la remit chez elle, et qu'Emilie pût lui rendre des soins. Craignant tout à la fois, et que ce secours ne vînt trop tard,

et que Montoni ne se rétractât, Emilie prit à peine le temps de l'en remercier ; mais aidée par Annette , elle prépara promptement le lit de madame Montoni , et lui porta un restaurant qui la mit en état de soutenir le transport.

A peine étoit - elle arrivée chez elle , que son époux redonna l'ordre de la laisser au fond de la tour. Emilie , satisfaite d'avoir pris une telle diligence , se hâta de l'aller trouver. Elle lui représenta qu'un second trajet deviendrait fatal , et il permit que sa femme restât dans son appartement.

Durant toute la journée, Emilie ne quitta madame Montoni que pour lui préparer les aliments qu'elle croyoit nécessaires. Madame Montoni les prenoit avec complaisance , mais elle sembloit certaine qu'ils ne retarderoient pas sa mort , et paroissoit à peine désirer l'existence. Emilie la gardoit avec la plus tendre inquiétude. Ce n'étoit plus une tante impérieuse , c'étoit la sœur d'un père chéri , dont la situation appeloit la compassion autant que la tendresse. Quand la nuit fut venue , elle vouloit la passer près d'elle , mais sa tante s'y opposa absolument ; elle exigea qu'elle allât prendre du repos , et qu'Annette seule restât près d'elle. Le repos véritablement étoit bien nécessaire à Emilie ,

après les secousses et les mouvemens de ce jour ; mais elle ne voulut pas quitter madame Montoni avant l'heure de minuit , époque que les médecins regardent comme critique.

Bientôt après minuit , Emilie ayant bien recommandé à Annette de veiller avec soin et de venir la chercher au moindre symptôme de danger , elle souhaita une bonne nuit à madame Montoni , et la quitta avec tristesse pour regagner sa chambre. Elle se sentoit le cœur déchiré par l'état horrible de sa tante , dont elle n'osoit qu'à peine espérer le rétablissement. Elle ne voyoit plus de terme à ses propres malheurs , enfermée ainsi qu'elle l'étoit dans un vieux château isolé , hors de la portée de ses amis , si elle en avoit quelques-uns , hors des secours de la pitié , si des étrangers l'eussent sentie ; mais au pouvoir d'un homme capable de tout ce que son intérêt ou son ambition pourroient lui conseiller.

Occupée de réflexions aussi mélancoliques , anticipant tristement sur l'avenir , Emilie ne semit pas au lit , et s'appuya , dans sa rêverie , au bord de sa fenêtre ouverte. Les bois et les montagnes , tranquillement éclairés par l'astre des nuits , formoient un contraste pénible avec l'état de son esprit ,

mais le murmure des bois et le sommeil de la nature adoucirent graduellement les émotions qu'elle ressentait , et soulagèrent enfin son cœur jusqu'à lui faire verser des larmes.

Elle resta à pleurer pendant assez longtemps sans suivre aucune idée , et ne conservant que le sentiment vague des malheurs qui pesoient sur elle. Quand à la fin elle ôta le mouchoir de ses yeux , elle aperçut devant elle , sur la terrasse , la figure qu'elle avoit déjà observée. Elle étoit immobile et muette en face de sa fenêtre. En la voyant , elle tressaillit , et la terreur , pour un moment , surmonta sa curiosité. Elle revint ensuite à la fenêtre , et la figure y étoit encore ; elle put l'examiner , mais non pas lui parler , comme d'abord elle se le proposoit. La lune étoit brillante , et l'agitation de son esprit étoit peut-être l'unique obstacle à ce qu'elle distinguât nettement la figure qui étoit devant elle. Cette figure ne faisoit aucun mouvement , et Émilie douta qu'elle pût être animée. Toutes ses pensées errantes se recueillirent alors ; elle jugea que sa lumière l'exposoit au danger d'être vue : elle alloit la changer de place , quand la figure fit un mouvement , lui tendit quelque chose qui ressembloit à une main , comme pour la

saluer; et pendant qu'elle restoit immobile de crainte et de surprise, le geste se répéta. Elle essaya de parler; les mots expirèrent sur ses lèvres; elle sortit de la fenêtre pour écarter sa lampe, et entendit un foible gémississement. Elle écouta sans oser revenir; elle en entendit un second.

— Grand Dieu, dit-elle, qu'est-ce que cela veut dire?

Elle écouta encore, mais n'entendit plus rien. Après un fort long intervalle, elle eut assez de courage pour revenir à la fenêtre; elle revit la figure. Elle en reçut un nouveau salut, et entendit de nouveaux soupirs.

— Ce gémississement est bien sûrement humain! Je *veux* parler, dit-elle. Qui est là? cria Emilie d'une voix foible; qui se promène à une telle heure?

La figure releva la tête; mais aussitôt elle tressaillit, et se glissa sur la terrasse. Emilie la suivit des yeux, et la vit au clair de lune qui se déroboit légèrement. Elle n'entendit marcher que lorsque la sentinelle s'avança à pas lents. L'homme s'arrêta sous sa fenêtre, et l'appela par son nom; elle alloit se retirer. Un second appel l'engagea à répondre. Le soldat lui demanda avec respect si elle n'avoit rien vu passer. Elle répondit qu'elle avoit cru voir quelque

otiose. Il n'en dit pas davantage, et retourna sur la terrasse, où enfin Emilie le perdit de vue. Mais comme cet homme étoit de garde, elle savoit bien qu'il ne pouvoit passer le rempart, et elle attendit son retour.

Bientôt après elle l'entendit qui poussoit de grands cris. Une voix plus éloignée répondit ; le corps de garde s'ébranla ; tout le détachement traversa la terrasse. Emilie demanda ce que c'étoit ; mais les soldats passèrent sans la regarder.

L'imagination d'Emilie se reporta bien vite à la figure qu'elle avoit vue. Ce ne peut être une personne, dit-elle, qui ait des desseins sur ce château ; elle tiendrait une autre conduite ; elle ne s'aventurerait pas si près des sentinelles de garde, et ne se placeroit pas en face d'une fenêtre, au risque d'être découverte. Elle se hasarderait encore moins à saluer et à soupirer. Mais ce n'est pas non plus un prisonnier : comment pourroit-il jouir d'une liberté semblable ?

Si Emilie eût eu plus de vant, elle auroit cru que quelqu'habitant du château se promenoit sous sa fenêtre, dans l'espérance de la considérer, et de pouvoir lui déclarer ses sentimens. Mais cette idée ne vint pas à Emilie ; et quand elle l'auroit eue, elle l'auroit abandonnée comme im-

probable , puisque le personnage avoit pu lui parler , et s'étoit tenu dans le silence , et qu'à l'instant où elle-même avoit dit un mot , la figure, tout à coup , avoit quitté la place.

Pendant qu'elle rêvoit ainsi, deux sentinelles passèrent sur le rempart , en s'entretenant avec vivacité. Elle saisit quelques mots ; et apprit qu'un de leurs camarades étoit tombé sans connoissance. Bientôt après , trois autres soldats s'avancèrent fort lentement , et elle ne distingua qu'une voix basse par intervalle. A mesure qu'ils approchoient , elle vit que celui qui parloit étoit soutenu de ses camarades ; elle les appela , et demanda ce qui étoit arrivé. Au son de sa voix , ils s'arrêtèrent , ils regardèrent ; elle leur répéta sa question. On répondit que Roberto, leur camarade , avoit éprouvé un accès , et que le cri qu'il avoit fait en tombant avoit donné une fausse alarme.

— Est-il sujet à ces accès ? dit Emilie.

— Oui, signora , répliqua le soldat ; mais quand je ne le serois pas , ce que j'ai vu eût effrayé le pape lui-même.

— Qu'est-ce que vous avez vu ? dit Emilie tremblante.

— Je ne puis dire , ni ce que c'étoit , ni

ce que j'ai vu , ni comment cela a disparu , dit le soldat , qui sembloit frissonner à ce souvenir.

— Est-ce la personne que vous suiviez sur le rempart, qui vous a causé cette alarme ? dit Emilie , en tâchant de cacher la sienne.

— La personne ! cria l'homme, c'étoit le diable , et ce n'est pas la première fois que je l'ai vu.

— Ce ne sera pas la dernière , dit en riant un de ses camarades.

— Non, non. Je ne voudrois pas le garantir , dit un autre.

— Bon , reprit le soldat , moquez-vous tant qu'il vous plaira ; vous n'étiez pas si gai , vous , Sébastien , quand , l'autre nuit , vous étiez de garde avec Lancelot !

— Lancelot n'a pas à se vanter , dit Sébastien : qu'il se souviene à quel point il trembloit , et se trouvoit incapable de donner le mot, jusqu'à ce que l'homme eût disparu. Si l'homme n'étoit pas venu si secrètement sur nous , je l'aurois bien saisi , et lui aurois fait dire ce qu'il étoit.

— Quel homme ? demanda Emilie.

— Ce n'étoit pas un homme , mademoiselle , dit Lancelot ; c'étoit le diable , comme dit mon camarade. Quel homme , hors ceux de ce château , pourroit venir au rempart à

minuit ? Je pourrois autant me glorifier d'entrer à Venise dans le conseil des sénateurs ; je garantis que j'en sortirois plutôt vivant, qu'un pauvre hère surpris la nuit dans nos murailles. Je pense donc bien avoir prouvé clairement que ce ne peut être un étranger. Maintenant je prouve que ce n'est point un homme du château : s'il l'habitoit, craindrait-il autant d'être vu ? J'espère qu'après tout cela, personne ne me soutiendra que ce pouvoit être quelqu'un. Non, je vous le dis : par le Saint Père ! c'étoit le diable, et Sébastien sait bien que ce n'est pas la première fois que nous l'avons vu.

— Quand avez-vous vu cette figure ? dit Emilie, souriant à demi. Elle trouvoit la conversation longue, et cependant elle y prenoit un intérêt qui ne lui permettoit pas d'y renoncer.

— Il y a environ une semaine, dit Sébastien, qui vouloit commencer une histoire.

— Et où ?

— Sur le rempart du haut, mademoiselle.

— La poursuivîtes-vous, quand elle vous échappa ?

— Non, signora : Lancelot et moi nous étions de garde ensemble ; on auroit ou-

tendu une souris trotter. Soudain Lancelot me dit : Sébastien, ne vois-tu rien ? Je tournai ma tête sur la gauche, comme à présent. — Non, lui dis-je. Paix, dit Lancelot, regarde là.... justement auprès du canon. Je regardai et crus voir quelque chose ; mais on n'avoit de clarté que celle des étoiles, et je ne pouvois pas bien distinguer. Nous restâmes en silence, nous observâmes, et nous vîmes passer quelque chose près du mur du château, et en face de nos postes.

— Et que ne le saisissez-vous ? s'écria un soldat qui n'avoit pas encore parlé.

→ Oui, que ne le saisissez-vous ? dit Roberto.

— Si vous y aviez été, vous l'auriez fait, reprit Sébastien : vous auriez eu la hardiesse de le prendre à la gorge, quand c'eût été le diable même ? Nous n'avons pas pris une pareille liberté, parce que nous ne sommes pas aussi familiers avec lui que vous l'êtes peut-être, vous autres. Mais, comme je le disois, il s'éloigna très-vîte : nous n'étions pas revenus de notre surprise, que déjà il étoit parti ; nous savions bien qu'on le suivroit inutilement ; nous veillâmes toute la nuit, et nous ne le vîmes plus. Le lendemain matin nous dûmes à nos camarades de l'autre rempart ce qui s'étoit passé au nôtre ; mais

ils n'avoient rien vu ; ils se moquèrent de nous , et cette nuit seulement , la même figure a reparu.

— Où l'avez-vous perdue , mon ami ? dit Emilie à Roberto.

— Quand je vous ai quittée , mademoiselle , dit le soldat , vous avez pu me voir aller sur le rempart ; mais j'en'ai rien vu avant de me trouver à la terrasse d'orient. La lune étoit brillante , et j'ai vu comme une ombre qui fuyoit devant moi d'un peu loin ; je me suis arrêté au coin de la tour où je venois de voir la figure , elle avoit disparu ; j'ai regardé sous cette vieille arcade où j'étois sûr de l'avoir vu passer ; tout de suite j'ai entendu un bruit : ce n'étoit pas un soupir , un cri , un accent , quelque chose , en un mot , que j'eusse entendu dans ma vie. Je ne l'ai entendu qu'une fois , mais c'est assez ; je ne sais pas plus ce qui m'est arrivé jusqu'au moment où je me suis trouvé environné de mes camarades.

— Venez , dit Sébastien , retournons à nos postes , la lune va se coucher. Bonsoir , mademoiselle.

— Bonsoir , dit Emilie ; que la Sainte Vierge vous assiste ! Elle referma la fenêtre , et se retira pour réfléchir à cette étrange circonstance qui se lioit précisément avec

les événemens des autres nuits ; elle s'efforçoit d'en tirer quelque résultat plus certain qu'une conjecture ; mais son imagination étoit alors trop enflammée , son jugement étoit obscurci , et les terreurs de la superstition maîtrisoient encore ses idées.

CHAPITRE III.

Le lendemain Emilie trouva madame Montoni à peu près dans le même état : elle avoit peu dormi , et ces trop courts instans de sommeil n'avoient pu la rafraîchir. Elle sourit à sa nièce , et parut se ranimer à sa vue : elle parla peu , et ne nomma point Montoni. Bientôt après lui-même entra chez elle ; sa femme , apprenant que c'étoit lui , parut fort agitée , et garda un silence absolu. Mais Emilie s'étant levée de la chaise qu'elle occupoit auprès de son lit , elle la pria d'une voix foible , de ne la pas abandonner.

Montoni ne venoit point pour consoler sa femme , qu'il savoit bien être mourante , ou pour obtenir son pardon ; il venoit uniquement pour tenter un dernier effort et arracher sa signature , afin qu'après sa mort tous les biens de Languedoc lui appartenissent , au lieu de revenir à Emilie. Ce fut une scène

atroce , où l'un fit voir une impudente barbare , et l'autre une opiniâtreté qui survivoit même à ses forces physiques. Emilie déclara mille fois qu'elle aimoit mieux abandonner ses droits , que de voir les derniers momens de sa tante troublés par ce cruel débat. Montoni , néanmoins , ne quitta pas l'appartement , jusqu'à ce que son épouse , épuisée par une contestation fatigante , eut enfin perdu connoissance. Elle fut longtemps tout à fait insensible ; Emilie commençoit à craindre qu'elle ne fût expirée. Elle revint à la fin ; et regardant Emilie , dont les larmes tomboient sur elle , elle fit un effort pour parler : on ne put l'entendre , et Emilie crut encore qu'elle alloit mourir dans ses bras. Elle retrouva pourtant l'usage de la parole ; et remise assez bien par un cordial qu'on lui donna , elle entretint longtemps sa nièce avec précision et clarté sur ses propriétés de France. Elle lui apprit où se trouvoient des papiers importants qu'elle avoit dérobés aux recherches de Montoni , et la chargea expressément de ne jamais s'en dessaisir.

Après cette conversation , madame Montoni s'assoupit et sommeilla jusqu'au soir , elle sembla se trouver mieux qu'elle n'avoit encore fait depuis son départ de la tour.

Emilie ne la quitta pas jusque long - temps après minuit ; elle seroit restée davantage , si sa tante ne l'eût conjurée d'aller prendre un peu de repos : elle obéit d'autant plus volontiers , que la malade lui paroissoit soulagée. Elle donna à Annette les mêmes instructions que l'autre nuit , et se retira dans son appartement. Ses esprits étoient agités ; elle n'auroit pas pu s'endormir , et elle préféra de surveiller cette mystérieuse apparition , qui lui causoit tant d'alarme et tant d'intérêt.

C'étoit alors la seconde garde , et l'heure où la figure avoit déjà paru. Emilie entendit les sentinelles qui se relevoient ; et quand tout fut rentré dans le calme , elle reprit sa place à la fenêtre , et mit sa lampe de côté , afin de ne pas être aperçue. La lune donnoit une lumière foible et incertaine ; d'épaisses vapeurs l'obscurcissoient , et quand elles rouloient sur son disque , les ténèbres étoient absolues. Dans un de ces sombres momens , elle remarqua une flamme légère qui voltigeoit sur la terrasse ; pendant qu'elle regardoit , la flamme s'évanouit. La lune se montrant au travers de nuages plombés et chargés de tonnerres , Emilie contempla les cieux ; de nombreux éclairs sillonnoient une nuée noire , et répandoient

une lueur morne sur la masse des bois du vallon. Durant ces éclats passagers , Emilie se plaisoit à observer les grands effets du paysage : quelquefois, au-dessus d'une montagne , un nuage ouvroit ses feux ardens ; cette splendeur subite illuminoit jusqu'aux cavités , puis tout étoit replongé dans une obscurité plus profonde. D'autres fois les éclairs dessinoient tout le château , détachant l'arcade gothique , la tourelle au-dessus , les fortifications au-dessous ; et alors l'édifice entier , ses tours , sa masse , ses étroites fenêtres , brilloient et dispa- roissoient à l'instant.

Emilie , en regardant le rempart , revit encore la flamme qu'elle avoit remarquée ; cette flamme étoit en mouvement. Bientôt après Emilie entendit marcher ; la lumière se montrait et s'éclipsoit successivement. Elle la vit passer sous sa fenêtre , et à l'instant elle entendit marcher ; mais l'obscurité étoit telle , qu'on ne pouvoit distinguer que la flamme. Tout à coup la lueur d'un éclair fit voir à Emilie quelqu'un sur la terrasse. Toutes les inquiétudes de la nuit se renouvelèrent ; la personne avança , et la flamme , qui sembloit se jouer , paroissoit et s'évanouissoit par momens. Emilie désiroit parler pour terminer ses doutes , et

s'assurer si la figure étoit humaine ou bien surnaturelle. Le courage lui manquoit toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche ; la lumière se trouvant enfin justement au - dessous de sa fenêtre , elle demanda d'une voix languissante qui c'étoit.

— Ami , reprit une voix.

— Et quel ami ? dit Emilie qui se sentit encouragée ; qui êtes-vous ? quelle lumière portez - vous ?

— Je suis Antonio , un des soldats du signor , reprit la voix.

— Et quelle est cette lumière ? demanda Emilie ; voyez donc comme elle brille et comme elle s'évanouit !

— Cette lumière , mademoiselle , dit le soldat , a paru cette nuit comme vous la voyez sur la pointe de ma lance. Elle y est depuis ma patrouille ; mais je ne sais pas ce qu'elle signifie.

— Cela est étrange , dit Emilie.

— Mon camarade , continua l'homme , a de même une flamme au bout de sa pique ; il dit qu'il a déjà remarqué le même prodige ; je ne l'ai , moi , jamais observé ; mais je ne suis au château que depuis peu , je suis encore nouveau soldat.

— Comment votre camarade s'explique-t-il ? dit Emilie.

— Il dit que c'est un présage , mademoiselle , et que cela n'annonce rien de bon.

— Et quel mal cela peut-il prédire ?

— Il n'en sait pas si long , mademoiselle.

Que ce présage alarmât ou non Emilie , il est toujours certain qu'elle sentit un grand soulagement en découvrant que cet homme qui passoit n'étoit qu'un soldat de la garde ; elle pensa aussitôt que c'étoit peut-être lui , qui , la nuit précédente , lui avoit causé une aussi vive alarme. Il y avoit néanmoins des circonstances essentielles qui avoient besoin d'explication. Autant qu'au clair de lune elle en pouvoit juger , la figure qu'elle avoit remarquée , ne ressembloit à cet homme ni pour la taille ni pour la forme , et , de plus , ne portoit point d'armes. La légèreté de ses pas , si même c'étoit des pas , ses gémissemens , son étrange fuite , étoient autant de mystères qui ne pouvoient s'accorder avec l'état d'un soldat de la garde.

Elle demanda alors à la sentinelle si elle avoit vu quelqu'un autre que son compagnon se promener à minuit autour de la terrasse , et elle lui raconta alors en très-peu de mots ce qu'elle-même avoit observé.

— Je n'étois pas de garde hier , mademoiselle , reprit le soldat ; mais j'ai appris ce qui étoit arrivé. Il y en a parmi nous qui

croient d'étranges choses; on fait aussi de très-étranges histoires au sujet de ce château; mais ce n'est pas à moi qu'il convient de les répéter. Pour mon compte je n'ai pas à me plaindre, et notre chef en use généreusement.

— Je vous recommande la prudence, dit Emilie. Bonnenuit! prenez ceci pour m'obliger, ajouta-t-elle en lui jetant une petite pièce de monnaie; elle referma ensuite sa fenêtre, et mit fin à de plus longs discours.

Dès que le soldat fut parti, elle la rouvrit, et écouta avec une sorte de plaisir le tonnerre qui grondoit au-delà des montagnes: elle observoit les éclairs qui se croisoient au fond de ce tableau. Le tonnerre rouloît d'une manière terrible; les montagnes se le renvoyoient, et l'on eût cru qu'un autre orage lui répondoit à l'horizon. Les nuages s'augmentant toujours, finirent par dérober la lune, et prirent cette teinte sulfureuse et pourprée qui annonce les violentes tempêtes.

Emilie resta à la fenêtre; mais la foudre éclatante, qui de moment en moment découvroit l'horizon, la vallée et le paysage, ne permit plus de s'y tenir avec sûreté; elle se jeta sur son lit. Incapable de dormir, elle écoutoit dans un respectueux silence les

coups épouvantables qui sembloient ébranler le château jusque dans ses fondemens.

Il s'écoula ainsi un temps considérable ; mais au milieu du fracas de l'orage elle crut entendre une voix : elle se leva pour s'en assurer , elle vit la porte s'ouvrir , et Annette s'avancer avec toute l'horreur de l'effroi.

— Elle se meurt ! mademoiselle. Madame se meurt ! dit-elle.

Emilie tressaillit , et courut chez sa tante. Quand elle entra, madame Montoni paroissoit évanouie ; elle étoit calme et insensible. Emilie, avec un courage qui ne savoit point céder à la douleur toutes les fois que son devoir exigeoit son activité , Emilie n'épargna aucun moyen de la rappeler à la vie ; mais le dernier effort étoit fait , elle avoit fini pour toujours.

Quand Emilie s'aperçut de l'inutilité de ses soins, elle fit plusieurs questions à la tremblante Annette ; elle apprit que madame Montoni étoit tombée dans une sorte d'assoupissement bientôt après le départ d'Emilie , et qu'elle étoit restée en cet état jusqu'à l'instant qui avoit précédé sa mort.

Je m'étonnois , mademoiselle , dit Annette , que ma maîtresse n'eût pas peur du tonnerre , tandis que j'étois si effrayée.

J'allois souvent au lit pour lui parler , mais elle me paroissoit endormie. Tout à coup , à la fin , j'entendis un bruit singulier ; j'allai à elle , elle se mouroit.

Emilie , à ce récit , ne put retenir ses larmes ; elle ne douta pas que le violent changement produit dans l'air par cet orage , ne fût devenu trop funeste à l'épuisement de madame Montoni.

Après une courte délibération , elle décida que Montoni ne seroit pas informé de l'événement avant le lendemain matin ; elle pensoit qu'il lui échapperait quelques expressions inhumaines ; et que , dans l'état actuel de ses esprits , elle ne pourroit pas les soutenir. Avec la seule Annette , que son exemple encourageoit , elle commença l'office des morts , et veilla toute la nuit auprès du corps de sa tante. Cet acte solennel étoit rendu encore plus imposant par l'effrayante secousse que la foudre en courroux donnoit à la nature. Emilie pria le ciel de répandre sur elle sa force et ses secours , et le Dieu des consolations entendit sa fervente prière.

CHAPITRE IV.

QUAND Montoni fut informé de la mort de son épouse, et qu'il considéra qu'elle étoit morte sans lui donner la signature qui étoit si nécessaire à l'accomplissement de ses désirs, aucun sentiment de décence n'arrêta l'expression de son ressentiment. Emilie eut grand soin d'éviter sa présence, et durant deux jours et deux nuits elle veilla presque constamment le corps de sa malheureuse tante. Son cœur, profondément touché du destin de ce triste objet, oublioit toutes ses fautes, ses injustices, et la dureté de sa domination; elle ne se rappeloit que ses souffrances, et ne pensoit à elle qu'avec une tendre pitié. Cependant elle rêvoit parfois à l'étrange aveuglement devenu si fatal à sa tante, et qui l'enveloppoit elle-même dans un labyrinthe d'infortunes, dont elle ne découvroit aucun moyen de s'échapper. Avoir épousé Montoni! Mais quand elle méditoit sur une telle circonstance, c'étoit avec chagrin et non avec colère; elle la plaignoit et ne lui reprochoit rien.

Ses pratiques pieuses ne furent nullement troublées par Montoni : il évitoit la chambre où l'on gardoit les restes de son épouse, et

même cette partie du château, comme s'il eût craint la contagion de la mort. Il ne paroissoit pas qu'il eût rien ordonné relativement aux funérailles. Emilie craignit que ce ne fût une insulte à la mémoire de madame Montoni ; mais elle fut délivrée de cette crainte, quand, le soir du second jour, Annette vint l'informer que l'enterrement seroit pour la nuit. Elle savoit bien que Montoni ne s'y trouveroit pas ; il lui étoit déchirant de penser que le cadavre de son infortunée tante passeroit au tombeau sans qu'un parent ou un ami lui rendît les derniers devoirs. Elle se décida à les remplir sans qu'aucune considération pût l'en détourner ; sans ce motif, elle eût frémi d'accompagner le convoi sous la voûte froide de la chapelle : elle devoit y suivre des hommes dont le maintien et la figure annonçoient autant de meurtriers ; à minuit, à cette heure de silence et de mystère, choisie par Montoni pour livrer à l'oubli les restes d'une épouse, dont sa conduite trop barbare avoit du moins précipité la fin.

Emilie pénétrée de douleur et de respect, et secondée par Annette, disposa le corps pour la sépulture ; elles l'enveloppèrent, le couvrirent d'un linge, et attendirent jusqu'à minuit. Elles entendirent à ce mo-

ment venir les hommes qui devoient le déposer au sein paisible de la terre. Emilie eut peine à contenir son agitation quand la porte s'ouvrit, et que leurs figures grossières se distinguèrent à la clarté de leurs torches. Deux d'entr'eux, sans parler, levèrent le corps sur leurs épaules, et le troisième les précédant avec un flambeau allumé, ils descendirent tous au tombeau qui se trouvoit dans le souterrain, sous la chapelle.

Ils avcient à traverser deux cours du côté de l'aile orientale du château ; cette parrie tenoit à la chapelle, et étoit, comme elle, tout en ruine. Le silence et l'obscurité de ces cours avoient alors peu de pouvoir sur l'esprit d'Emilie ; elle étoit occupée d'idées bien plus lugubres : elle entendoit à peine le cri sourd et effrayant des oiseaux de nuit nichés dans les décombres, et ne remarquoit même pas le vol croisé des chauve-souris. Quand elle entra dans la chapelle, et qu'elle eut traversé les arcades ruinées, les porteurs s'arrêtèrent au haut de quelques degrés qui conduisoient à une porte basse. Leur camarade descendit pour ouvrir, et Emilie découvrit l'abîme ténébreux ; elle vit le cercueil de sa tante porté jusqu'à la dernière marche, et le brigand qui tenoit la torche, avancer pour le recevoir. Tout son courage

s'anéantit dans une inexprimable émotion de douleur et d'effroi ; elle se tourna pour chercher le bras d'Annette , qui restoit froide et tremblante ainsi qu'elle. Elle s'arrêta si long-temps sur le haut de cet escalier , que la lueur de la torche commençoit à passer sur les piliers de la chapelle , et que les hommes étoient déjà loin d'elle. L'obscurité qui l'enveloppoit ayant réveillé ses autres craintes , et le sentiment de ce qu'elle croyoit son devoir ayant vaincu sa répugnance , elle descendit dans le caveau , guidée par le retentissement des pas et le foible rayon qui perçoit les ténèbres : le bruit d'une pesante grille , qui tourna sur ses gonds , pour laisser passer le corps , donna à Emilie une nouvelle secousse.

Après une pause d'un moment , elle avança et entra sous la voûte ; elle vit , entre les arches , les hommes qui déposoient le corps sur le bord d'une fosse ouverte. Là se trouvoit un autre serviteur de Montoni , et un prêtre qu'elle n'aperçut que lorsqu'il commença le service. A ce moment elle leva les yeux , elle vit la figure vénérable d'un religieux , et l'entendit d'une voix basse , mais solennelle et touchante , commencer l'office pour les morts. A l'instant où le corps fut placé dans la terre , le

tableau étoit tel, que le sombre pinceau du Dominicain même n'eût pas dédaigné de le saisir. Les traits farouches, le costume bizarre de ces *Condottieri* penchés avec leurs torches sur le tombeau où le cercueil étoit descendu ; la figure vénérable du moine, enveloppé de longues draperies blanches, et dont le capuchon, rejeté par derrière, faisoit ressortir une figure pâle, où l'éclat des flambeaux laissoit voir l'affliction adoucie par la pitié, et quelques cheveux blancs échappés au ravage du temps ; l'attitude touchante d'Emilie, appuyée sur Annette, à moitié détournée, le visage à demi-couvert d'un voile ; la douceur, la beauté de ses traits, sa douleur trop accablante qui ne pouvoit verser des larmes, en confiant à la terre la dernière parente qu'elle eût encore ; les reflets de lumière sous les voûtes, l'inégalité du terrain, qui récemment avoit reçu d'autres corps, l'obscurité générale du lieu de la scène : tant de circonstances réunies auroient entraîné l'imagination d'un spectateur à quelque événement plus horrible peut-être que l'enterrement de l'insensée et malheureuse madame Montoni.

Quand le service fut fini, le Père regarda Emilie avec attention et surprise ; il paroiss-

soit qu'il vouloit lui parler ; mais la présence des *Condottieri* le retint. En retournant aux cours, ils se permirent d'indécentes plaisanteries sur son état et ses cérémonies. Il les endura en silence, et demanda pour toute grâce qu'on le remenât sain et sauf à son couvent. Emilie l'écouta avec un extrême intérêt, et se sentit glacée d'horreur. Arrivée dans la cour, le moine lui donna sa bénédiction, et, après un regard de pitié, prit le chemin du portail avec un homme qui tenoit une torche. Annette en prit une autre, et conduisit Emilie dans son appartement. La physionomie de ce Père, sa tendre expression de pitié, avoient ému le cœur d'Emilie : c'étoit à ses vives instances que Montoni avoit accordé qu'un prêtre vînt rendre à son épouse les devoirs religieux ; Emilie n'en savoit pas plus. Annette lui dit qu'il habitoit un monastère dans les montagnes, à quelques milles de là. Le supérieur, qui redoutoit Montoni et les siens autant qu'il pouvoit les haïr, avoit probablement craint de l'offenser par un refus, et avoit ordonné au moine d'officier à ces funérailles. La charité chrétienne et la sainteté du devoir qu'il s'agissoit de remplir, avoient vaincu sa répugnance à pénétrer dans les murs du château. Le soir de la cha-

pelle étoit un terrain consacré, et l'on ne pouvoit rien objecter à l'inhumation exigée pour l'infortunée signora.

Emilie passa plusieurs jours dans une retraite absolue, dans la terreur pour elle-même, et dans le regret pour sa malheureuse tante. Elle se détermina enfin à tenter un nouvel-effort pour obtenir de Montoni qu'il la laissât retourner en France. Elle n'osoit se livrer à aucune conjecture sur les motifs qu'il pouvoit avoir pour la retenir; elle étoit trop certaine qu'il vouloit la garder, et son premier refus ne lui laissoit guère d'espérance. L'horreur que sa présence lui causoit, lui faisoit différer de jour en jour son audience. Elle fut enfin tirée de cette incertitude par un message de Montoni lui-même, qui désiroit de lui parler à l'heure qu'il indiquoit. Elle commençoit à se flatter que, sa tante n'étant plus, il alloit renoncer à une autorité usurpée; elle se rappela tout à coup que ces propriétés si long-temps contestées étoient actuellement les siennes; elle craignit que Montoni ne mît un stratagème en œuvre pour se les faire livrer, et ne la tint jusque-là prisonnière. Cette pensée, au lieu de l'abattre, ranima les puissances de son âme et remonta tout son courage; elle auroit tout livré pour assurer le repos de sa tante,

mais elle se résolut à ce qu'aucune persécution personnelle n'eût le pouvoir de lui faire rien céder. C'étoit surtout pour Valancourt qu'elle prétendoit garder son héritage ; il lui ménageroit une aisance qui détermineroit leur bonheur. A cette idée , elle sentit bien toute sa tendresse ; elle anticipa le moment où son amitié généreuse diroit à Valancourt que tous ces biens étoient à lui ; elle voyoit le sourire qui animeroit ses traits , le regard affectueux qui exprimeroit sa joie et toute sa reconnoissance ; elle crut à cet instant qu'elle pouvoit braver tous les maux que l'inférieure méchanceté de Montoni pourroit vouloir lui préparer. Elle se souvint alors , et pour la première fois depuis la mort de madame Montoni , qu'elle avoit des papiers relatifs à ces biens , et elle résolut de les chercher aussitôt que Montoni auroit terminé l'entretien.

C'est dans une telle disposition qu'elle vint le trouver à l'heure prescrite ; elle attendoit qu'il eût parlé avant de renouveler sa prière. Il étoit avec Orsino et un autre officier , et près d'une table couverte de papiers dont il paroissoit prendre lecture.

Je vous ai fait demander, Emilie, dit Montoni en levant la tête ; je désire que

vous soyez témoin d'une affaire que je termine avec mon ami Orsino. Tout ce qu'on demande de vous , c'est de signer ce papier. Il en prit un , en marmota quelques lignes , le remit sur la table , et lui donna une plume. Elle la prit , et alloit écrire. Le dessein de Montoni lui vint soudainement à l'esprit comme un trait de lumière. Elle trembla , laissa tomber sa plume , et refusa de signer sans lire. Montoni affecta de sourire ; et , reprenant le papier , il feignit de lire une seconde fois , ainsi que déjà il l'avoit fait. Emilie frémit de son danger , et , surprise elle même de cet excès de crédulité qui avoit pensé la trahir , elle refusa positivement toute espèce de signature. Montoni , quelque temps , continua ses plaisanteries ; mais quant à sa persévérance , il comprit qu'elle le devinoit ; il changea sa manière , et lui commanda de le suivre. Dès qu'ils furent seuls , il lui dit qu'il avoit voulu , et pour elle et pour lui , prévenir un débat inutile dans une affaire où sa volonté étoit la justice , et sauroit devenir une loi ; qu'il aimoit mieux la déterminer que la contraindre , et qu'il falloit qu'elle remplît son devoir.

Moi , comme l'époux de la feue signora Montoni , ajouta-t-il , je deviens l'héritier

de tout ce qu'elle possédoit ; les biens qu'elle me refusa pendant qu'elle existoit , ne sauroient plus tomber que dans mes mains. Je voudrois , pour votre intérêt , vous ôter l'idée ridicule qu'elle vous donna en ma présence , que ses biens seroient à vous , si elle mouroit sans me les céder. Elle savoit bien , à ce moment , qu'elle ne pouvoit m'en priver après elle. Je pense que vous avez trop de raison pour provoquer mon ressentiment par une réclamation injuste. Je ne suis pas dans l'habitude de flatter ; vous pouvez donc regarder mes éloges comme sincères. Vous possédez un jugement supérieur à celui de votre sexe ; vous n'avez aucune de ces foiblesses qui inarquent trop souvent le caractère des femmes , l'avarice , l'amour du pouvoir , qui fait trouver aux femmes tant de plaisir à contredire , et qui les fait disputer alors même qu'elles ne peuvent dominer ; si je comprends bien votre disposition et vos idées , vous avez un souverain mépris pour les foiblesses de votre sexe.

Montoni s'arrêta , Emilie garda le silence ; elle le connoissoit trop à fond pour croire qu'il condescendît à une flatterie semblable , s'il ne la croyoit nécessaire à son intérêt. Il n'avoit pas nommé la vanité

au nombre des foiblesses des femmes , mais il étoit évident qu'il la jugeoit prédominante , puisqu'il sacrifioit à celle d'Emilie le caractère et l'intelligence de son sexe tout entier.

Jugeant comme je le fais , reprit Montoni , je ne puis pas croire que vous cherchiez à élever une contestation inutile. Je ne crois même pas que vous désiriez acquérir ou posséder quelque propriété à laquelle la justice ne vous donne aucun droit. Je crois à propos de vous donner l'alternative. Si vous vous formez une exacte opinion du sujet que nous traitons , vous serez dans peu de temps reconduite en France. Si vous êtes assez malheureuse pour rester dans l'erreur où votre tante vous a mise , vous resterez ma prisonnière jusqu'à ce que vous ouvriez les yeux.

Emilie lui dit d'un ton calme :

Je ne suis pas assez peu instruite des lois relatives à ce sujet pour m'abuser d'après une assertion quelconque : la loi me donne les propriétés en question , ma main ne trahira pas mes droits.

Je me suis trompé , à ce qu'il paroît , dans l'opinion que j'avois de vous , dit Montoni avec sévérité ; vous parlez avec hardiesse , avec présomption , sur un sujet que vous

n'entendez même pas. Je veux bien , pour une fois , pardonner l'entêtement de l'ignorance ; la foiblesse de votre sexe , dont vous ne paraissez pas exempte , comporte aussi cette indulgence. Mais si vous persistez , vous avez tout à craindre de ma justice.

— De votre justice , monsieur , répondit Emilie , je n'aurai rien à craindre , j'ai tout à espérer.

Montoni la regarda avec impatience , et sembla méditer sur ce qu'il alloit lui dire.

— Je vois que vous êtes assez foible pour en croire une assertion ridicule ; j'en suis fâché pour vous. Quant à moi , elle m'importe fort peu. Votre crédulité trouvera son châtiment dans ses suites , et je plains la foiblesse d'esprit qui vous expose aux punitions que vous me forcez à vous préparer.

Vous trouverez , monsieur , dit Emilie avec douceur et dignité , vous trouverez la force de mon esprit égale à la justice de ma cause ; et je puis souffrir avec courage quand je résiste à l'oppression.

Vous parlez comme une héroïne , dit Montoni avec mépris ; nous verrons si vous souffrirez de même.

Emilie garda le silence , et il sortit.

En se rappelant qu'elle résistoit ainsi pour les intérêts de Valancourt , elle sourit

avec complaisance aux souffrances dont on la menaçoit. Elle alla chercher la place que sa tante avoit indiquée pour le dépôt des papiers relatifs à ses biens ; elle les trouva comme on le lui avoit marqué. Mais comme elle ne connoissoit pas un lieu plus sûr pour les cacher , elle les remit sans examen , et craignit de se laisser surprendre , si elle essayoit de les lire.

Retournée dans sa solitude , elle réfléchit aux paroles de Montoni et aux risques qu'elle courroit en s'opposant à sa volonté. Son pouvoir , en ce moment , lui parut moins terrible qu'il ne l'avoit encore été. Un orgueil sacré pénétoit alors son cœur ; il lui apprenoit à s'élever contre l'oppression de l'injustice , à se glorifier presque dans une résignation tranquille , puisque l'intérêt de Valancourt seroit le principe de son courage. Elle sentit pour la première fois sa supériorité sur Montoni lui-même , et méprisa l'autorité que jusqu'alors elle avoit redoutée.

Pendant qu'elle méditoit , un éclat de rire s'éleva de la terrasse ; et allant à la fenêtre , elle vit avec une surprise inexprimable trois dames , parées à la mode de Venise , qui se promenoient avec plusieurs cavaliers ; elle regardoit avec un étonnement

qui la retint à la fenêtre sans qu'elle songeât qu'on pourroit la remarquer. Lorsque le groupe passa au-dessous, une des étrangères leva la tête. Emilie aperçut les traits de la signora Livona, dont les manières l'avoient tant séduite le jour d'après son arrivée à Venise, et qui, ce même jour, avoit été admise à la table de Montoni. Cette découverte causa à Emilie une joie mêlée de quelqu'incertitude ; c'étoit un sujet de satisfaction que de voir une personne aussi aimable que le paroissoit la signora Livona, dans le lieu même qu'elle habitoit. Néanmoins, à son arrivée au château dans une circonstance semblable, au genre de sa parure, qui n'annonçoit pas qu'on l'y forçât, il s'élevoit un soupçon pénible sur ses principes et sur son caractère ; mais cette pensée révoltoit si fort Emilie, dont la séduisante signora avoit gagné les affections, qu'elle aima mieux ne songer qu'à ses grâces, et bannit presque entièrement tout le reste de sa pensée.

Lorsqu'Annette entra dans sa chambre, elle lui fit des questions sur l'arrivée des étrangères. Annette étoit aussi empressée de répondre qu'Emilie elle-même de savoir.

— Elles sont venues de Venise, mademoi-

selle, dit Annette, avec deux signors. J'ai été bien contente, je vous jure, de voir encore quelques visages chrétiens. Mais que prétendent-elles en venant ici? Il faut qu'elles soient bien folles pour venir dans un lieu pareil; et elles y viennent très-librement, car je me flatte qu'elles sont assez gaies.

— On les a fait prisonnières peut-être! dit Emilie.

— Fait prisonnières! s'écria Annette; oh! non, mademoiselle; non, non, elles ne le sont pas. Je me souviens bien d'avoir vu une d'entr'elles à Venise. Elle est venue deux ou trois fois à la maison. Vous le savez, mademoiselle, et on disoit, mais je n'en crois pas un mot, on disoit que monsieur l'aimoit plus qu'il n'auroit fallu. Pourquoi, dans ce cas, disois-je, pourquoi la conduire chez madame? C'est vrai, disoit Ludovico; mais il avoit bien l'air d'en savoir davantage.

Emilie pria Annette de s'informer avec détail de ce qu'étoient ces dames, et de tout ce qui avoit rapport à elles. Ensuite elle changea de sujet, et parla de la France.

— Ah! mademoiselle, nous ne la verrons plus, dit Annette presque en pleurant. Je me repens bien de mes voyages.

Emilie essaya de la consoler et de l'égayer, en lui donnant une espérance qu'elle osoit à peine concevoir.

— Oh ! comment , comment , mademoiselle , avez-vous pu laisser la France et quitter M. de Valancourt ? disoit Annette en sanglotant. Je..... je suis sûre que si Ludovico avoit été en France , je ne m'en serois pas éloignée.

— Pourquoi vous plaignez-vous d'avoir quitté la France ? dit Emilie qui s'efforçoit de sourire ; si vous y étiez restée , vous n'auriez pas trouvé Ludovico.

— Ah ! mademoiselle , je désire seulement me voir dehors de cet affreux château , et vous servir en France ; je ne demande rien autre chose.

— Je vous remercie , ma bonne Annette , de ce témoignage d'affection. Le temps viendra , j'espère , où vous vous souviendrez avec plaisir d'avoir formé un pareil vœu.

Annette sortit pour aller aux informations , Emilie chercha à oublier ses inquiétudes en se livrant aux scènes imaginaires que les poètes ont aimé à peindre. Elle put encore s'apercevoir de l'irrésistible empire du moment sur le goût et les facultés. Il faut que l'esprit soit libre pour goûter même les plaisirs les plus abstraits. L'enthousiasme

du génie , les peintures les plus vives lui paroissoient froides et sombres. Pendant qu'elle tenoit son livre , elle s'écria involontairement : Sont-ce donc-là ces passages que je lisois avec délices ? Où donc en existoit le charme ? Etoit-ce dans mon esprit ou dans celui du poète ? C'étoit dans tous les deux , dit-elle après un instant de silence ; mais le feu du poète est inutile si l'esprit de son lecteur n'est pas monté au ton du sien , quelque inférieur que d'ailleurs il lui soit.

Emilie auroit volontiers suivi des réflexions qui pouvoient au moins la distraire ; mais elle apprit encore que la pensée n'est pas toujours guidée même par la volonté , et la sienne revint à la considération de ses malheurs.

Sur le soir , craignant de se hasarder aux remparts où elle se trouveroit exposée aux regards des associés de Montoni , elle se promena , pour prendre l'air , dans la galerie qui menoit à sa chambre. En arrivant au bout , elle entendit de loin de longs éclats de rire et de gaité. C'étoient des transports de débauche , et non les élans modérés d'une joie douce et honnête. Ils sembloient venir du côté que Montoni habitoit ordinairement. Un tel bruit , à ce moment , lorsque sa tante étoit à peine expirée , la choqua extrê-

mement , et lui parut une conséquence de la dernière conduite tenue par Moutoni.

En écoutant , elle crut qu'elle distinguoit différentes voix de femmes mêlées avec les autres ; cette découverte confirma ses soupçons sur Livona et ses compagnes : il étoit évident que ce n'étoit pas de force qu'elles se trouvoient dans le château. Emilie se voyoit dans les sauvages retraites des Apenins , entourée par des hommes qu'elle regardoit comme des brigands , et au milieu d'un théâtre de vices qui la faisoit frémir d'horreur. A ce moment , le présent et l'avenir se développèrent à son imagination ; l'image de Valancourt perdit son influence , et la crainte ébranla toutes ses résolutions : elle pensa qu'elle comprenoit toutes les horreurs que Montoni préparoit contre elle , et trembla de la vengeance à laquelle il pourroit se livrer sans remords. Elle se décida presque à lui céder les propriétés contestées , s'il l'en sommoit encore , et à racheter ainsi sa sûreté et sa liberté ; mais alors le souvenir de Valancourt revenoit déchirer son âme , et la replonger dans les angoisses du doute.

Elle continua sa promenade jusqu'à ce que les ombres du soir eussent répandu leur obscurité incertaine sur les vitrages colorés

des fenêtres , et rembruni les boiseries de chêne qui l'entouroient. L'extrémité du corridor étoit devenue tellement sombre , qu'à peine distinguoit-on la fenêtre qui le terminoit.

Tout le long des voûtes et des passages au-dessous , les éclats de rire se prolongeoient , et venoient retentir jusqu'aux parties les plus écartées. Le calme absolu qui suivoit , en paroissoit plus effrayant. Emilie cependant qui ne vouloit point retourner à sa chambre isolée avant qu'Annette fût revenue , arpenoit toujours la galerie. Elle passa devant l'appartement où elle avoit une fois osé lever un voile , et où elle avoit vu un si hideux spectacle , qu'elle ne pouvoit encore se le rappeler sans horreur. Ce souvenir lui revint tout à coup. Il amena avec lui des réflexions plus terribles que jamais , et telles que la dernière conduite de Montoni pouvoit bien les lui suggérer. Elle se hâta de quitter la galerie pendant qu'elle conservoit encore assez de force pour le faire ; elle entendit quelques pas derrière elle. Ce pouvoit être ceux d'Annette ; mais tournant les yeux avec crainte , elle démêla , au travers de l'obscurité , une grande figure qui la suivoit ; toutes les horreurs de cette chambre lui revinrent à l'esprit , et le

moment d'après , elle se trouva serrée dans les bras d'une personne , et entendit une voix qui murmuroit à son oreille.

Quand elle eut le pouvoir de parler ou de distinguer quelques sons , elle demanda qui est-ce qui la tenoit ?

— C'est moi , reprit la voix. Pourquoi donc vous alarmez-vous ?

Elle regarda la figure qui parloit ; mais la faible clarté que répandoit une haute fenêtre , ne laissoit pas reconnoître ses traits.

— Qui que vous soyez , dit Emilie d'une voix tremblante , pour l'amour de Dieu , laissez-moi.

— Ma charmante Emilie , dit l'homme , pourquoi vous sequestrer ainsi dans ce lieu obscur , lorsque tant de gaité règne en bas ? Suivez-moi au salon de cèdre. Vous en serez le plus bel ornement ; vous ne regretterez pas l'échange.

Emilie dédaigna de répondre , et s'efforça de se délivrer.

— Promettez que vous viendrez , continuait-il , et je vous lâcherai au même instant. Mais d'abord donnez-m'en la récompense.

— Qui êtes-vous ? demanda Emilie avec autant d'indignation que d'effroi , et faisant effort pour s'échapper ; qui êtes-vous , vous qui avez la cruauté de m'insulter ainsi ?

— Pourquoi m'appeler cruel ? dit l'homme. Je voudrais vous tirer de cette solitude affreuse , et vous mener dans une société riante. Ne me connoissez-vous pas ?

Emilie se ressouvint alors foiblement qu'il étoit un des officiers qui se trouvoient rangés autour de Montoni le matin qu'elle l'alla trouver. — Je vous rends grâce d'une si bonne intention , répliqua-t-elle sans paroître le comprendre ; mais ce que je désire le plus , c'est que vous me lâchiez à cet instant.

— Charmante Emilie , lui dit-il , abandonnez ce goût de solitude. Suivez-moi dans la compagnie , et venez éclipser toutes les beautés qui la composent ; vous seule méritez mon amour. — Il essaya de baiser sa main ; mais la force de l'indignation lui donna celle de se dégager , et elle se sauva dans sa chambre. Elle en ferma la porte avant qu'il y fût arrivé. Elle se barricada , et se jeta sur une chaise , épuisée de frayeur et d'efforts. Elle entendoit sa voix et ses essais pour ouvrir cette porte , sans avoir la force de se lever. Elle aperçut enfin qu'il s'étoit éloigné ; elle écouta long-temps , n'entendit aucun son , et se sentit ranimée. Mais elle se rappela subitement la porte du petit escalier , par laquelle il pourroit pé-

nétrer aisément. Elle s'occupa à s'en assurer, comme déjà elle l'avoit fait. Il lui sembloit que Montoni exécutoit déjà ses projets de vengeance, en la privant de sa protection. Elle se repentoit d'avoir témérairement bravé le pouvoir d'un tel homme. Retenir ses propriétés, lui paroissoit désormais impossible. Pour conserver sa vie, peut-être son honneur, elle se promit que si elle échappoit aux horreurs de la nuit prochaine, elle feroit sa cession le lendemain, pourvu que Montoni lui permît de quitter Udolphe.

Après avoir pris ce parti, son esprit se trouva plus calme; elle écoutoit pourtant avec une extrême inquiétude, et tressailloit aux sons imaginaires qu'elle entendoit dans l'escalier.

Elle resta quelques heures dans une entière obscurité. Annette ne venoit point; et elle commença à concevoir de sérieuses appréhensions pour elle. Mais n'osant pas se risquer à parcourir le château, il lui fallut rester dans son incertitude sur les motifs de cette absence.

Emilie s'approchoit souvent de l'escalier, pour écouter si personne ne montoit. Elle n'entendit aucune espèce de son. Néanmoins, déterminée à veiller toute la nuit, elle s'étendit sur sa triste couche, et la

baïgna de ses innocentes larmes. Elle pensoit aux parens qu'elle ne possédoit plus. Elle pensoit à Valancourt, éloigné d'elle. Elle les appelloit fréquemment par leur nom; et le calme profond que ses plaintes seules interrompoient, aidait ses tendres rêveries.

Dans cet état, son oreille saisit tout à coup les accords d'une musique éloignée. Elle écouta attentivement; et reconnoissant bientôt l'instrument qu'elle avoit entendu à minuit, elle se leva et ouvrit doucement sa fenêtre. Les sons parurent venir de la chambre au-dessous de la sienne.

Peu de momens après, cette touchante mélodie fut accompagnée d'une voix; et elle étoit si expressive, qu'on ne pouvoit supposer qu'elle chantât des maux imaginaires. Emilie crut qu'elle connoissoit déjà des accens si doux et si extraordinaires. Pourtant si c'étoit un souvenir, c'étoit un souvenir bien foible. Cette musique pénétra son cœur au milieu de son angoisse actuelle, comme une céleste harmonie qui console et qui encourage; « flatteuse comme le souffle du zéphyr qui murmure à l'oreille du chasseur, quand il s'éveille d'un songe heureux, et qu'il a entendu les concerts des esprits qui habitent les montagnes ». (Ossian.)

Mais pourra-t-on imaginer son émotion, lorsqu'elle entendit chanter avec le goût et la simplicité du véritable sentiment, un des airs populaires de sa province natale ; un de ces airs qu'elle avoit appris dans son enfance avec délices, et que si souvent son père lui avoit répétés ? A ce chant bien connu, que jamais jusque-là elle n'avoit entendu hors de sa chère patrie, tout son cœur s'épanouit à la mémoire des temps passés.

Les charmantes, les paisibles solitudes de Gascogne ; la tendresse, la bonté de ses parens, le bonheur, la simplicité de sa vie première, tout se présentoit à son imagination, et formoit un tableau si gracieux, si brillant, si fortement en contraste avec les scènes, les caractères, les dangers qui maintenant l'environnoient ! Son esprit n'avoit plus la force de revenir sur le passé, et ressentoit à tout moment l'aiguillon de ses cruelles souffrances.

Ses soupirs étoient profonds et convulsifs : elle ne put plus supporter cette chanson, qui l'avoit tant de fois ravie pendant les jours de sa tranquillité ; elle quitta sa fenêtre, et se retira à l'autre bout de la chambre. On y entendoit encore le chant : la mesure changea, et un air nouveau rappela Emilie à sa fenêtre ; à l'instant elle

reconnut cet air pour celui qu'elle avoit entendu dans la pêcherie , en Gascogne. Le mystère , qui alors accompagnoit cette chanson , avoit concouru peut-être à la graver dans sa mémoire , et depuis , elle n'avoit pu l'oublier entièrement. La manière dont on la chantoit la convainquit , malgré l'excessive invraisemblance , que cette voix étoit celle qu'elle avoit entendue. Alors la surprise fit place à d'autres émotions : une pensée s'offrit à elle avec la rapidité de l'éclair , et avec cette pensée une suite d'espérances qui ranima tous ses esprits. Cependant ces espérances étoient si neuves , si inattendues , si surprenantes , qu'elle n'osoit s'y livrer , et ne pouvoit s'en détacher. Elle étoit près de sa fenêtre , ne respirant plus , et balancée entre l'espoir et la crainte ; elle se releva , se pencha pour mieux entendre ; et tour à tour dans le doute et la confiance , elle prononça doucement le nom de Valancourt , et retomba sur sa chaise. Il étoit possible que Valancourt fût près d'elle , et elle se rappeloit des circonstances qui lui persuadoient qu'elle avoit reconnu sa voix. Elle se rappeloit qu'il lui avoit dit plusieurs fois que la pêcherie où elle avoit entendu et cette voix et cet air , où elle avoit trouvé des

vers écrits pour elle , avoit été sa promenade favorite , avant même qu'elle le connût. Il étoit donc plus que probable que Valancourt étoit le musicien dont autrefois elle avoit été si contente , et en même temps l'auteur des vers qui exprimoient une si tendre admiration : autrement qui l'auroit été ? Dans le premier moment , il ne lui avoit pas été possible de former même une conjecture sur l'écrivain. Depuis sa liaison avec Valancourt , et depuis surtout qu'il avoit parlé de la pêcherie , elle ne s'étoit pas fait scrupule de lui attribuer les couplets.

▲ mesure que ses réflexions se consolidaient , la joie , la crainte et la tendresse se réunissoient dans son cœur ; elle se penchoit à la fenêtre pour entendre des sons qui confirmassent ou détruisissent son espérance. Jamais devant elle Valancourt n'avoit chanté ; mais la voix et l'instrument cessèrent bientôt de se faire entendre. Elle considéra un moment si elle risqueroit de parler. Ne voulant pas , si c'étoit Valancourt , faire l'imprudence de le nommer , trop intéressée néanmoins pour négliger l'occasion de s'éclaircir , elle cria de sa fenêtre : Est - ce une chanson de Gascogne ? Inquiète , attentive , elle attend une ré-

ponse, elle n'entend rien. Le silence continua de régner : son impatience augmenta avec ses inquiétudes ; elle répéta la question, mais elle n'entendit d'autre bruit que les sifflemens de l'air à travers les créneaux qui s'avançoient au-dessus d'elle ; elle s'efforça de se consoler, en se persuadant que l'étranger, quel qu'il fût, s'étoit trop éloigné avant qu'elle lui parlât. Si Valancourt eût entendu et reconnu sa voix, il étoit sûr qu'il auroit répondu. Elle réfléchit ensuite que la prudence, et non pas l'éloignement, avoit pu l'engager à se taire ; mais l'ouverture que cette idée lui donna, changea son espoir et sa joie en terreur et en chagrin. Si Valancourt étoit dans le château, sans doute il y étoit prisonnier ; il auroit été pris avec les troupes françaises, qui dans ce moment combattoient en Italie, ou bien il auroit succombé en faisant effort pour la rejoindre. Si même dans ce cas il avoit reconnu la voix d'Emilie, il auroit craint de lui répondre en présence de ses gardiens.

Elle avoit d'abord espéré avec transport : maintenant elle croyoit et redoutoit ; elle redoutoit d'apprendre que Valancourt fût auprès d'elle. Inquiète pour sa sûreté, elle ignoroit elle-même à quel point l'espérance

de le revoir bientôt, luttoit en elle avec ses craintes.

Elle resta à la fenêtre, toujours prête à écouter, jusqu'au moment où l'air se rafraîchit, et où la plus haute montagne se colora des premières teintes de l'aurore. Emilie, fatiguée, retourna à son lit : elle ne put y trouver le sommeil ; la joie, la tendresse, le doute, l'appréhension, l'avoient occupée toute la nuit. Elle se relevoit souvent, ouvroit sa fenêtre, écoutoit ; et après avoir vivement traversé la chambre, elle retournoit tristement à son chevet. Jamais heures ne lui parurent si longues que celles de cette nuit fatigante : elle espéroit voir revenir Annette, et recevoir d'elle une certitude quelconque, qui mît un terme à ses tourmens actuels.

CHAPITRE V.

EMILIE, dans la matinée, fut délivrée des craintes qu'elle avoit conçues pour Annette. Elle la vit entrer de bonne heure.

— Il s'est fait de belles choses au château la nuit dernière ! mademoiselle, lui dit-elle en entrant ; il s'est fait de belles choses !

N'avez-vous pas été effrayée de ne me point voir ?

— J'ai été alarmée pour votre compte et pour le mien , répliqua Emilie. Qui donc vous a retenue ?

— Oui , je le disois bien ; je le lui ai dit , mais il n'a pas voulu. Ce n'a pas été ma faute , mademoiselle , je ne pouvois pas sortir ; ce fripon de Ludovico m'avoit encore enfermée.

— Enfermée ! dit Emilie avec déplaisir : pourquoi permettez-vous que Ludovico vous enferme ?

— Grands saints , s'écria Annette , et comment puis-je l'empêcher ? quand il ferme ma porte , et qu'il en emporte la clef , comment puis-je sortir , à moins que ce ne soit par la fenêtre ? Je ne craindrois pas beaucoup cet expédient , si les fenêtres n'étoient pas si hautes ; mais on auroit de la peine à y grimper du dedans , et je suppose qu'on se romproit le cou en tombant par-dehors. Vous savez , je l'imagine , mademoiselle , quel bacchanal on a fait toute la nuit ; vous l'avez sûrement entendu ?

— Se querelloient-ils encore ? dit Emilie.

— Non , mademoiselle , ils ne se battoient pas , mais cela valoit autant. Il n'y avoit pas , je crois , un seul des signors qui ne fût

ivre , et pas une des dames qui ne le fût aussi. Je pensois bien , quand je les vis entrer , que leurs belles étoffes , leurs beaux voiles (car , mademoiselle , leurs voiles étoient brodés d'argent , et bien brodés) ; je pensois bien que tout cela ne pronostiquoit rien de bon ; je devinois bien ce que c'étoit !

— Grand dieu ! s'écria Emilie , que deviendrai - je ?

— Ah ! mademoiselle ; Ludovico en disoit autant de moi. — Grand dieu ! dit - il , Annette , que va-t-il vous arriver en courant dans le château , au milieu de ces signors ivres ?

— Oh ! dis - je , quant à cela , je n'ai affaire que chez mademoiselle. Je prends , vous savez , le long du passage voûté , à travers la grande salle , le grand escalier , la galerie du nord , l'aile occidentale du château , et je suis au corridor en une minute. — Est-ce comme cela ? dit-il ; et que va-t-il vous arriver , si vous trouvez en route un de ces nobles cavaliers ? — Eh bien ! lui dis - je , si vous croyez qu'il y ait quelque danger , venez avec moi , et gardez - moi. Je n'aurai pas peur quand vous serez là. — Quoi ! dit-il , à peine guéri d'une blessure , j'irois risquer d'en gagner une seconde ! si

un de ces cavaliers nous rencontre, il y aura bataille certainement. — Non, non, dis-je, j'abrègerai le passage voûté, l'escalier de marbre, la galerie du nord et l'aile occidentale. Vous resterez ici, Annette; vous n'en sortirez pas de la nuit; ainsi, avec cela, je dis.....

— Bon, bon! reprit Emilie impatiemment, et pressée de faire d'autres questions, il vous a enfermée!

— Oui, mademoiselle, malgré tout ce que j'ai pu dire, il nous a retenues, Catherine et moi, toute la nuit. Peu de minutes après, je n'en fus pas si fâchée; le signor Verezzi entra dans le passage, beuglant comme un taureau et tout à fait hors de sens. Il prit la chambre de Ludovico pour celle du vieux Carlo; il demandoit du vin, parce que tous les brocs étoient déjà à sec, et qu'il se mouroit de soif. Nous nous tenions tranquilles pour qu'il pensât qu'il n'y avoit personne; mais le signor étoit aussi fin que nous, il appeloit à la porte. — Sortez, mon vieux brave, disoit-il; il n'y a point d'ennemis, ne vous cachez pas. Sortez, valeureux intendant! Le vieux Carlo alors ouvrit la porte, et sortit avec un flacon. Le signor, à ce moment, devint aussi doux qu'il pouvoit l'être, et le suivit

comme un chien suit le boucher qui porte de la viande. Je vis tout cela par la serrure.

— Eh bien ! Annette , disoit en riant Ludovico , voulez-vous qu'on vous laisse aller ? Oh ! non , disois-je , je ne le veux pas.

— J'ai d'autres questions à vous faire , dit Emilie fatiguée de cette histoire. Sauriez-vous , par hasard , s'il est des prisonniers dans le château , et s'ils sont enfermés dans cette partie du bâtiment ?

— Je n'étois pas en bas , mademoiselle , dit Annette , quand la première troupe revint de la course , et la dernière n'est pas encore de retour ; ainsi j'ignore s'il y a des prisonniers : mais on l'attend ce soir ou demain , et alors je le saurai peut-être.

— Emilie s'informa si les domestiques avoient parlé de prisonniers.

— Ah ! mademoiselle , dit Annette assez finement ; maintenant je l'ose dire , vous pensez à M. Valancourt. Vous croyez qu'il est venu avec les troupes qu'on dit arrivées de France , pour faire la guerre à ce pays-ci. Vous croyez qu'il a rencontré de nos gens , et qu'ils l'auront fait prisonnier. Oh ! seigneur , que je serois contente si c'étoit vrai !

— Vous en seriez contente ? dit Emilie avec un accent de tristesse et de reproche.

— Oui , mademoiselle , soyez-en sûre , reprit Annette ; et ne seriez-vous pas contente de voir M. Valancourt ? Je ne connois pas un chevalier que j'aime davantage ; j'ai vraiment pour lui une très-grande considération.

— On n'en sauroit douter , dit Emilie ; vous désirez le voir prisonnier.

— Non pas de le voir prisonnier , mademoiselle ; mais vous savez qu'on doit être bien aise de le voir. L'autre nuit , pas plus tard , je rêvois ; je rêvois que je le voyois dans un carrosse à six chevaux , qui tournoit dans la cour du château.... il avoit un habit brodé et une épée , comme un seigneur qu'il est.

— Emilie ne put s'empêcher de sourire aux idées d'Annette sur Valancourt , et lui demanda encore si elle avoit entendu les domestiques parler entr'eux de prisonniers.

— Non , mademoiselle , répliqua-t-elle , jamais. Dernièrement ils n'ont fait que parler d'une apparition qui s'est promenée toute la nuit sur les remparts , et qui a effrayé les sentinelles jusqu'à les faire tomber en syncope ; ce fut d'abord comme une langue de feu : ils perdirent connoissance , et en la reprenant , ils n'aperçurent plus rien que

les vieilles murailles du château. Ils se traînèrent les uns les autres de leur mieux. Vous ne vouliez pas me croire, mademoiselle, quand je vous montrais le canon même où ce prodige se faisoit voir !

— Êtes-vous donc assez simple, Annette ! dit Emilie qui sourit d'une exagération si curieuse, êtes-vous donc assez simple pour croire à toutes ces histoires !

— Les croire ! mademoiselle ; le monde entier ne sauroit m'en désabuser. Roberto, Sébastien, une demi-douzaine d'entr'eux, pour le moins, s'en sont évanouis de peur, et il n'y auroit pas de raisons pour cela ! Je dis qu'il n'y auroit pas de raisons ! Lorsque l'ennemi viendra, me disois-je, quelle mine feront-ils tous, s'ils tombent en syncope par bandes ? L'ennemi sera peut-être moins civil que le fantôme : il ne s'amusera pas à se promener, et à leur laisser le temps de se remettre ; mais il tombera dessus à grands coups ; et ils ne se relèveront que morts. Non, disois-je, non ; il y a une cause à toute chose. J'aurois pu m'évanouir, moi ; mais ce n'est pas une règle pour eux. Aussi n'est-ce pas mon affaire que d'avoir l'air refrogné, et de combattre à la bataille.

Emilie s'efforça de raisonner avec la trop crédule Annette, quoiqu'elle-même ne se

sentit pas entièrement calme ; Annette lui répondit seulement : — Oui , mademoiselle , vous ne croyez rien , et vous êtes presque aussi mécréante que monsieur lui-même , qui s'est mis dans une grande colère quand on lui a dit ce qui s'étoit passé. Il a juré que le premier qui répéteroit une pareille extravagance , il le feroit jeter dans le cachot sous la tour de l'orient ; c'est une rude punition , pour avoir dit seulement ce qu'il nomme une extravagance. Mais j'ose dire qu'il a d'autres raisons que vous n'en avez , mademoiselle , pour se servir de ce terme-là.

Emilie parut mécontente , et ne répondit rien. Pendant qu'elle réfléchissoit à cette apparition qui l'avoit si fort alarmée , elle se ressouvint que la figure s'étoit placée devant la fenêtre ; elle fut tentée de croire que c'étoit Valancourt qu'elle pouvoit avoir vu ; cependant , si c'étoit lui , comment ne lui parloit-il pas quand il avoit occasion de le faire ? S'il étoit prisonnier , puisqu'il ne pouvoit habiter au château qu'en cette qualité , comment auroit-il pu errer sur la rempart ? Elle ne pouvoit entièrement décider si le musicien et la figure n'étoient qu'un , et dans ce même cas , si c'étoit Valancourt ; elle pria toutefois Annette de

s'informer avec grand soin si le château contenoit des prisonniers , et de tâcher d'en savoir les noms.

— Ah ! ma chère demoiselle , dit Annette , j'oubliois de vous dire ce que j'ai appris relativement à ces prétendues dames qui sont arrivées à Udolphe. C'est la signora Livona que monsieur amena chez madame , à Venise : elle est à présent sa maîtresse , et alors c'étoit , j'ose le dire , à peu près la même chose. Ludovico me dit (mais de grâce , mademoiselle , ne le dites pas) que son excellence ne l'y avoit présentée que pour en imposer au monde. On commençoit à s'égayer sur son compte ; mais quand on vit que madame la voyoit , on crut que tous ces discours n'étoient que des calomnies. Les deux autres sont les maîtresses des deux signors Bertolini et Verezzi. Le signor Montoni les a toutes invitées : hier il a donné un grand repas ; il y avoit tous les vins de Toscane , des ris , des chants qui ébranloient le château. Pour moi , je trouvois ce bruit indécent , si peu de temps après la mort de notre pauvre dame ; il me venoit à l'esprit tout ce qu'elle auroit pensé si elle avoit pu l'entendre ; mais la pauvre âme , disois-je , elle n'entend rien.

Emilie se détourna pour dérober son

émotion, et pria Annette de faire d'amples recherches au sujet des prisonniers qui pourroient se trouver au château ; mais elle la conjura de les faire avec prudence, et de ne pas prononcer son nom ni celui de M. de Valancourt.

A présent j'y pense, mademoiselle, dit Annette : je crois qu'il y a des prisonniers. J'ai entendu hier dans l'antichambre un des gens de monsieur qui parloit de rançons : il disoit que c'étoit une bonne chose pour son excellence que de prendre des hommes, et que c'étoit le meilleur butin à cause des rançons. Son camarade murmuroit, et disoit que cela étoit fort bon pour les capitaines, mais beaucoup moins bon pour les soldats. Nous autres, disoit-il, nous ne partageons pas dans les rançons.

Cette ouverture augmenta l'impatience d'Emilie. Annette la quitta aussitôt pour en apprendre davantage.

La résolution qu'avoit prise Emilie de tout céder à Montoni, fut soumise en ce moment à des considérations nouvelles. La possibilité que Valancourt fût près d'elle ranima son courage, et elle se décida à braver sa vengeance et ses menaces jusqu'au moment du moins où elle pourroit être assurée s'il étoit vraiment au château. Elle étoit dans

cette disposition , lorsque Montoni lui fit dire qu'il l'attendoit au salon de cèdre : elle s'y rendit en tremblant , et s'efforça pendant le chemin de ranimer son courage par l'idée de Valancourt.

Montoni étoit seul. Je vous ai fait demander , lui dit-il , pour vous donner l'occasion de revenir sur vos ridicules déclarations au sujet des biens du Languedoc. Je veux bien ne vous donner qu'un conseil , quoique je pusse donner des ordres. Si réellement vous avez été dans l'erreur , si vous avez cru réellement que ces biens vous appartenoient , du moins n'y persistez pas : cette erreur , vous le comprendrez trop tard , vous deviendrait enfin fatale. Ne provoquez pas ma colère , et signez ce papier.

— Si je n'ai aucun droit , monsieur , dit Emilie , de quelle nécessité est-il pour vous que je signe un abandon ? Si les terres sont à vous , vous les pouvez certainement posséder , et sans mon entremise , et sans mon consentement.

— Je n'argumenterai plus , dit Montoni avec un regard qui la fit trembler. J'aurois dû voir que c'étoit prendre une peine inutile que de vouloir raisonner avec un enfant : on ne m'abusera pas plus long-temps. Que le souvenir de ce que votre tante a souffert

en conséquence de son opiniâtre folie, vous serve en ce moment de leçon..... Signez ce papier.

La résolution d'Emilie fut pour un moment ébranlée : elle frémit au souvenir et aux menaces qu'on lui mettoit devant les yeux ; mais l'image de Valancourt , qui l'avoit aimée si long-temps, et qui peut-être étoit près d'elle , vint soudain assaillir son cœur , et la forte indignation que dès l'enfance lui avoit inspirée l'injustice , lui donna dans ce moment un courage imprudent , mais noble.

— Signez ce papier , dit Montoni avec plus d'impatience.

— Jamais , monsieur , dit Emilie ; votre procédé me prouveroit l'injustice de vos prétentions si j'avois ignoré mes droits.

Montoni pâlit de fureur ; ses lèvres trembloient , et ses yeux enflammés firent presque repentir Emilie de la hardiesse de sa réplique.

— Toute ma vengeance tombera sur vous , s'écria-t-il avec un serment exécrable ; elle ne sera point différée. Ni les biens du Languedoc , ni ceux de Gascogne ne seront à vous. Vous avez osé mettre en question mes droits ; osez maintenant y mettre mon pouvoir. J'ai un châtiment prêt , et auquel

vous ne vous attendez guère ; il est terrible ! Cette nuit ; cette nuit même !....

— Cette nuit ! dit une autre voix.

Montoni s'arrêta et se tourna à demi ; puis semblant se recueillir , il prononça d'un ton plus bas :

Vous avez vu dernièrement un exemple terrible d'obstination et de folie ; il ne me paroît pourtant pas qu'il ait suffi pour vous épouvanter. Je pourrois vous en citer d'autres , et vous faire trembler seulement par le récit.

Il fut interrompu par un gémissement qui sembloit s'élever de dessous la chambre où ils étoient. Il porta ses regards autour de lui. L'impatience et la rage étinceloient dans ses yeux ; quelque chose néanmoins , comme une ombre de crainte , sembla passer dans sa physionomie. Emilie s'assit sur une chaise près de la porte , parce que les mouvemens qu'elle avoit ressentis , avoient , pour ainsi dire , anéanti ses forces. Montoni fit à peine une pause d'un instant , et commandant à ses traits , il reprit son discours d'une voix plus basse , mais plus sévère :

J'ai dit que je pouvois vous fournir d'autres exemples de mon pouvoir et de mon caractère ; vous ne le concevez pas , ou vous

n'oseriez le défier. Je pourrois vous prouver que ma résolution prise.... Mais je parle à un enfant. Je le répète , ces exemples terribles que je pourrois vous citer maintenant , ne vous serviroient à rien ; votre repentis finiroit vos oppositions , que maintenant il ne m'appaiseroit pas. Je serai vengé ; je me ferai justice.

Un autre gémissément succéda au discours de Montoni.

— Sortez , dit-il , sans paroître prendre garde à un incident si étrange.

Hors d'état d'implorer sa pitié , Emilie se leva pour sortir , mais elle ne pouvoit se soutenir ; succombant sous le poids de la terreur , elle retomba sur la même chaise.

— Otez-vous de ma présence , continua Montoni ; cette affectation de crainte convient mal à une héroïne qui a osé braver toute mon indignation.

— N'avez-vous rien entendu , signor ? dit Emilie tremblante et hors d'état de se retirer.

— J'entends ma voix , dit Montoni avec sévérité.

— Rien autre chose ? dit Emilie , qui s'énonçoit avec difficulté. Encore ! n'entendez-vous rien maintenant ?

— Obéissez , répéta Montoni. Quant à

ces indécentes plaisanteries , je saurai bientôt découvrir quel est celui qui se les permet.

Emilie se leva encore , et fit un effort pour sortir. Montoni la suivit ; mais au lieu d'appeler ses domestiques pour faire une recherche dans sa chambre , comme une première fois il l'avoit pratiqué , il se retira sur le rempart.

Emilie , dans son corridor , s'arrêta un moment près d'une fenêtre ouverte ; elle vit un détachement des troupes de Montoni qui descendoit des montagnes éloignées. Elle n'y fit attention que parce qu'elle pensa aux infortunés prisonniers que peut-être ils amenoient au château. A la fin , arrivée chez elle , elle se jeta sur un fauteuil , accablée des horreurs nouvelles qui aggravoient sa situation. Elle ne pouvoit ni se repentir , ni s'applaudir de sa conduite ; elle se rappeloit seulement qu'elle étoit au pouvoir d'un homme qui ne connoissoit de règle que sa propre volonté. La surprise , les terreurs de la superstition , qui d'abord l'avoient agitée , cédèrent un instant à celles de la raison.

Elle fut à la fin tirée de sa rêverie par un mélange de voix et de hennissemens de chevaux , que le vent apportoit des cours. Une

soudaine espérance de quelque heureux changement s'offrit à elle ; mais elle songea aux troupes qu'elle avoit vues de la fenêtre , et pensa qu'elles étoient celles dont Annette avoit dit qu'on attendoit le retour.

Bientôt après , elle entendit foiblement un grand nombre de voix dans les salles. Le bruit des chevaux cessa , et un silence complet suivit. Emilie écoutoit attentivement , tâchant de reconnoître les pas d'Annette dans le corridor. Tout étoit calme. Tout à coup le château sembla s'ébranler de confusion. Elle entendit retentir les échos de pas précipités , d'allées , de venues , dans les salles , dans les passages , des discours véhémens sur le rempart. Elle courut à la fenêtre ; elle vit Montoni et d'autres officiers , appuyés sur les parapets , et occupés des retranchemens , tandis que des soldats dispoient des canons. Elle regardoit presque sans réfléchir.

Annette à la fin arriva ; mais elle ne savoit rien au sujet de Valancourt. — Ils prétendent tous , mademoiselle , dit Annette , ne rien savoir touchant les prisonniers ; mais il y a ici de belles affaires ! La troupe est arrivée , mademoiselle ; elle revenoit bon train , au risque de tout écraser ; on ne savoit qui , du cheval ou du cavalier , entre-

roit le premier sous la voûte. Ils ont apporté des nouvelles. — Quelles nouvelles ? — Ils ont apporté la nouvelle qu'un parti des ennemis, comme ils le disent, vient sur leurs pas attaquer le château. Ainsi, je pense, tous les officiers de justice vont l'assiéger, tous ces terribles personnages qu'on rencontroit souvent à Venise.

— Mon Dieu ! je vous rends grâces, dit Emilie avec ferveur. Il me reste quelque espérance.

— Que voulez-vous dire, mademoiselle ? Voudriez-vous tomber dans les mains de ces gens-là ? Je tremblois en passant près d'eux, et j'aurois deviné ce qu'ils étoient, si Ludovico ne me l'eût pas dit.

— Nous ne pouvons pas être plus mal que nous ne sommes ici, dit Emilie. Mais quelle raison avez-vous de croire que ce soient des officiers de justice ?

— C'est que tous nos gens, mademoiselle, sont dans une frayeur, dans un trouble ! Je ne connois que la justice qui puisse les faire trembler ainsi. Je pensois que rien ne les épouvanteroit, à moins que ce ne fût un revenant ; mais à présent il y en a qui se fourrent dans les caves. Ne dites pas cela à monsieur, mademoiselle. J'en ai entendu deux qui disoient... — Sainte Vierge ! qu'a-

vez-vous , mademoiselle ? vous êtes bouleversée ; vous ne m'écoutez pas.

— Je vous écoute , Annette ; continuez , je vous prie.

— Eh bien ! mademoiselle , tout le château est en l'air. Les uns chargent le canon , d'autres examinent les portes , les murs ; ils frappent , ils garnissent , ils bouchent , comme si on n'eût pas fait de si longues réparations. Mais qu'arrivera-t-il à moi , mademoiselle , à vous , à Ludovico ? Oh ! si j'entends tirer le canon , je mourrai de peur. Si je pouvois trouver la grande porte ouverte une minute , j'aurois bientôt fait de me glisser le long des murailles. On ne me reverroit jamais.

Emilie saisit ces derniers mots. — Oh ! si je pouvois , s'écria-t-elle , la trouver ouverte un moment , mon repos seroit assuré ! — Le profond soupir qu'elle poussa , l'égarément de ses regards , effrayèrent Annette encore plus que ses paroles. Elle pria Emilie de s'expliquer. Frappée sur-le-champ du secours dont seroit Ludovico s'il y avoit moyen d'échapper , Emilie redit à Annette la substance de son entretien avec M. Montoni. Elle la conjura en même temps de ne le confier qu'au seul Ludovico. — Peut-être , ajouta-t-elle , peut-être il pourra nous sau-

ver. Allez le trouver , Annette , dites-lui ce que j'ai à craindre , et ce que j'ai déjà souffert , et priez-le d'être discret , et de songer à notre délivrance sans perdre un moment. S'il veut l'entreprendre , il en sera récompensé. Je ne puis lui parler moi-même ; nous serions observées , et l'on empêcheroit notre fuite. Mais allez vite , Annette ; surtout soyez discrète. J'attendrai votre retour dans cet appartement.

Cette bonne fille , dont l'âme honnête avoit été pénétrée de ce récit , étoit alors aussi empressée d'obéir qu'Emilie de l'employer. Elle sortit à l'instant.

La surprise d'Emilie augmenta en se rappelant l'idée d'Annette. — Hélas ! dit-elle , que peuvent des officiers de justice contre un château si bien fortifié ? Cela ne peut pas être. — En réfléchissant mieux , elle conclut que Montoni avoit dévasté le pays , que les habitans venoient en armes , et escortoient les officiers de police qu'ils vouloient conduire au château ; ils en ignorent , se disoit-elle , et la force et la garnison ! Hélas ! je n'ai rien à espérer que de la fuite.

Montoni , sans être précisément comme Emilie le supposoit , un capitaine de voleurs , avoit employé ses troupes à des

expéditions aussi atroces qu'audacieuses.

Non-seulement elles avoient pillé dans l'occasion tous les voyageurs sans défense , mais elles avoient saccagé des habitations qui , situées au fond des montagnes , n'étoient disposées à aucune résistance. Dans ces expéditions , les chefs ne se montroient pas ; les soldats , en partie déguisés , étoient pris quelquefois pour des bandits ordinaires , d'autres fois pour des bandes étrangères , qui , à cette époque , inondoient l'Italie. Ils avoient pillé des maisons , et rapporté d'immenses trésors ; mais ils n'avoient encore attaqué qu'un château avec des auxiliaires de leur sorte. Ils en avoient été vigoureusement repoussés et poursuivis par des partis ennemis , alliés de ceux qu'ils assiégeoient. Les troupes de Montoni se retirèrent précipitamment sur Udolphe ; mais elles furent suivies de si près dans les défilés des montagnes , qu'étant à peine sur les hauteurs qui entouroient la forteresse , elles aperçurent dans le vallon l'ennemi qui gravissoit les rochers , et qui n'étoit qu'à une lieue. A cette découverte , elles redoublèrent de diligence pour avertir Montoni de se préparer ; et c'étoit leur prompte arrivée qui avoit jeté le château dans une si grande confusion.

Pendant qu'Emilie attendoit avec anxiété le résultat de quelques informations d'Annette, elle vit de sa fenêtre un corps de troupes qui descendoit des hauteurs. Annette étoit sortie depuis quelques momens. Elle avoit à remplir une mission délicate et dangereuse, et cependant Emilie étoit déjà tourmentée d'impatience. Elle écoutoit, ouvroit sa porte, et s'avançoit au bout du corridor au-devant d'elle.

Elle entendit enfin marcher auprès de sa chambre. Elle ouvrit; elle vit, non pas Annette, mais le vieux Carlo. De nouvelles craintes s'emparèrent d'elle. Il lui dit que M. Montoni l'envoyoit pour l'avertir de se préparer à quitter Udolphe à l'instant, parce que le château alloit être assiégé. Il ajouta qu'on préparoit des mules pour la conduire avec ses guides en lieu de sûreté.

De sûreté! s'écria Emilie sans y réfléchir. M. Montoni a-t-il donc tant de considération pour moi?

Carlo baissa les yeux et ne répondit rien. Mille différentes émotions agitèrent successivement Emilie à ce message. Celles de la joie, de la douleur, de la défiance, de l'appréhension, paroisoient et disparoisoient avec la rapidité de l'éclair. Un moment elle crut impossible que Montoni prît des me-

sures pour sa sûreté. Il étoit si étrange qu'il la fit sortir du château, qu'elle n'attribuoit cette conduite qu'au dessein d'exécuter quelque nouveau projet de vengeance, ainsi qu'il l'en avoit menacée. Le moment d'après, elle se trouvoit si heureuse de quitter le château d'Udolphe, de quelque manière que ce fût, qu'elle étoit prête à s'en réjouir et à mieux espérer. Mais tout à coup la probabilité d'avoir Valancourt si près d'elle, rendoit à son esprit sa tristesse et ses regrets. Elle désiroit plus ardemment que jamais, que sa voix ne fût pas celle qu'elle avoit entendue.

Carlo la fit souvenir qu'elle avoit peu de temps à perdre, et que l'ennemi étoit déjà à la vue du château. Emilie le pria de lui dire en quel lieu on devoit la conduire. Il hésita un peu, et lui dit qu'il n'avoit pas d'ordre pour le lui annoncer. Mais elle renouvela la question, et il lui répondit qu'il croyoit qu'elle alloit en Toscane.

En Toscane ! s'écria Emilie ; et pourquoi dans ce pays ?

Carlo lui répondit qu'il n'en savoit pas davantage ; qu'elle alloit être menée sur les frontières de Toscane, dans une chaumière, aux pieds des Apennins. — Il n'y a pas, dit-il, pour une journée de marche.

Emilie le congédia. Ses tremblantes mains préparèrent le petit paquet qu'elle vouloit emporter avec elle ; et elle s'occupoit de ce soin lorsqu'Annette entra.

— Oh ! mademoiselle, il n'y a rien à tenter. Ludovico assure que le nouveau portier est encore plus vigilant que Bernardin lui-même. Autant se jeter dans la gueule du loup que dans la sienne. Ludovico, mademoiselle, est presque aussi désolé pour mon compte que vous l'êtes. Il dit que je ne survivrai pas au premier coup de canon.

Elle se mit à pleurer ; mais apprenant ce qui venoit de se passer, elle pria Emilie de l'emmener avec elle.

— Bien volontiers, dit Emilie, si M. Montoni y veut consentir. — Annette ne lui répondit pas, et courut chercher Montoni qui se trouvoit sur la terrasse, environné de ses officiers. Elle commença une supplique. Il lui ordonna vertement de rentrer, et la refusa absolument. Annette ne plaidoit pas seulement pour elle, mais encore pour Ludovico. Montoni fut contraint de commander qu'on l'emportât avant qu'elle voulût se retirer.

Dans son désespoir, elle retourna près d'Emilie. Celle-ci ne jugea pas d'un bon augure le refus fait à Annette. On vint bien-

tôt après l'avertir de descendre à la grande cour, où les mules et les conducteurs l'attendoient. Emilie essaya vainement de consoler Annette, qui, fondant en larmes, persistoit à répéter qu'elle ne reverroit jamais sa chère demoiselle. Emilie pensoit en elle-même que sa crainte n'étoit que trop fondée. Elle s'efforça pourtant de la calmer, et lui fit ses adieux avec une sérénité apparente. Annette la suivit dans les cours, où les préparatifs réunissoient la foule. Elle la vit monter sur sa mule, partir avec les conducteurs, et elle rentra au château pour y pleurer encore.

Emilie, pendant ce temps, regardoit les sombres cours du château. Ce n'étoit plus ce silence morne, comme la première fois qu'elle y avoit pénétré. C'étoit le bruit des préparatifs d'une défense, des soldats et des ouvriers qui se heurtoient en courant à leurs postes. Quand elle eut passé le portail, qu'elle eut mis derrière elle cette herse imposante dont elle avoit eu tant d'effroi, quand, en regardant autour d'elle, elle ne vit plus de murailles pour arrêter ses pas, en dépit de l'avenir, elle sentit une joie soudaine, comme celle d'un captif qui recouvre sa liberté. Cette vive émotion ne lui permit plus de réfléchir aux dangers qui



pouvoient l'attendre encore : les montagnes infestées d'ennemis qui ne demandoient que le pillage ; un voyage commencé avec des guides , dont le seul extérieur donnoit une effroyable idée. Dans le premier moment, elle ne pouvoit éprouver que de la joie. Elle étoit hors de ces murailles, où elle étoit entrée avec de tristes présages. Elle se rappeloit de quels superstitieux pressentimens elle avoit alors été saisie, et sourioit de l'impression que son cœur en avoit reçue.

Elle regardoit avec ce sentiment les tourelles du château, plus élevées que les bois au milieu desquels elle cheminoit. Elle se souvint de l'étranger qu'elle y croyoit détenu ; et la pensée que ce pouvoit être Valancourt , répandit un nuage sur sa joie. Elle réunit toutes les circonstances relatives à cet inconnu , depuis la nuit où elle l'avoit entendu chanter la chanson de son pays. Elle les avoit souvent rappelées et comparées , sans en tirer une sorte de conviction ; et elle croyoit seulement que Valancourt pouvoit être prisonnier à Udolphe. Il étoit possible cependant qu'elle recueillît de ses conducteurs des informations plus précises. Mais craignant de les interroger trop tôt, de peur qu'une défiance réciproque ne les empêchât de s'expliquer en la

présence l'un de l'autre , elle attendit l'occasion favorable de les entretenir séparément.

Bientôt après , une trompette retentit au travers des échos des montagnes , mais de fort loin. Les deux guides s'arrêtèrent et regardèrent derrière eux. Les bois épais dont ils étoient entourés , ne laissoient rien découvrir. Un d'eux gravit au haut d'une éminence , pour observer si l'ennemi s'avançoit , puisque sans aucun doute la trompette étoit de son avant-garde. L'autre , pendant cet intervalle , restoit seul avec Emilie. Elle hasarda une question au sujet de l'étranger d'Udolphe. Ugo , c'étoit son nom , répondit que le château renfermoit plusieurs prisonniers ; mais il ne se rappeloit ni leur figure , ni le temps de leur arrivée : il ne pouvoit conséquemment donner aucune information ; mais il y avoit dans ses discours une discrétion surnoise qui l'eût probablement empêché de la satisfaire , lors même qu'il en eût eu le pouvoir.

Elle lui demanda quels prisonniers on avoit faits depuis le temps qu'elle indiqua , c'est-à-dire , depuis celui où elle avoit entendu , pour la première fois , la musique. — Toute la semaine , dit Ugo , j'ai été dehors avec la troupe , et je ne sais rien de ce

qui s'est passé au château. Nous avons assez de besogne sur les bras, et une rude besogne !

Bertrand, l'autre homme, étoit alors de retour, Emilie ne demanda plus rien. Bertrand fit à son compagnon le rapport de ce qu'il avoit vu, et l'on continua à marcher dans un profond silence. Entre les ouvertures des bois, Emilie découvroit souvent quelques aperçus du château, les tours occidentales dont les fortifications étoient alors couvertes d'archers, et les remparts au-dessous, dont les soldats tout en rumeur garnissoient les murailles et préparoient le canon.

Les voyageurs sortirent des bois, et tournèrent dans une vallée par une direction contraire à celle que l'ennemi devoit suivre ; Emilie eut alors la vue complète du château ; ses murailles grises, ses tours, ses terrasses, ses effrayans précipices et les sombres forêts qui l'entouroient ; enfin les armures étincelantes de ces Condottieri que frappaient les rayons du soleil. Elle contemploit, les larmes aux yeux, ces murailles où peut-être étoit enfermé Valancourt ; les nuages flottoient avec vitesse, un éclat subit enrichissoit les dehors de cette masse, et tout à coup un voile sou-

l'air l'enveloppoit. Les montagnes , dans un tournant , dérobèrent Udolphe à la vue d'Emilie , elle la porta avec regret sur des objets tout différens ; le sifflement monotone des vents à travers les sapins , qui se balançoient au-dessus des précipices , le bruissement sourd des torrens éloignés , accompagnoient ses rêveries , et conspiraient , avec le désert qu'elle traversoit , à la remplir d'une émotion profonde. Cette disposition n'étoit pas sans quelque douceur ; mais les coups répétés du canon , qui se prolongeoient dans les montagnes et que répétoient les échos , l'interrompoient à tout moment ; ce bruit apporté par les vents retentissoit toujours plus foiblement , et se perdoit en un murmure confus : c'étoit la preuve que l'ennemi étoit près de la place , et Emilie trembla pour Valancourt. Elle tourna ses regards inquiets du côté où se trouvoit le château , les hauteurs intermédiaires le cachoient à sa vue ; elle reconnut pourtant le sommet à pic d'une montagne qu'elle découvroit de sa chambre ; elle y fixa ses regards comme si elle eût pu en apprendre ce qui se passoit en face. Les guides lui rappelèrent deux fois qu'elle perdoit du temps , et que la route étoit longue. Emilie ne pouvoit s'arracher à cet intéressant

objet, après même qu'elle eut repris la marche, elle regardoit souvent derrière elle, jusqu'au moment où les pointes bleues, éclairées par le soleil, commencèrent à briller par-dessus les montagnes.

Le bruit du canon affectoit Ugo, comme le son de la trompette excite un cheval de guerre; son âme s'enflammoit, il brûloit de voler au combat, et maudissoit Montoni qui l'avoit envoyé si loin. Les sentimens de son compagnon paroissoient d'une autre nature, et bien plus faits pour la cruauté que pour les dangers de la guerre.

Emilie faisoit de fréquentes questions sur le lieu de sa destination : tout ce qu'elle put apprendre, c'est qu'elle alloit à une chaumière en Toscane; et toutes les fois qu'elle en parloit, elle croyoit découvrir sur la figure de ces deux hommes, une expression de malice et de finesse dont elle se sentoit alarmée.

C'étoit durant l'après-midi qu'ils étoient sortis du château. On voyagea pendant plusieurs heures à travers des régions d'une profonde solitude; ni le bêlement des brebis, ni l'aboiement des chiens, ne rompoient l'absolu silence, et alors on étoit trop loin pour saisir le bruit du canon. Vers le soir on s'enfonça parmi les précipices,

en de noires forêts de cyprès, de pins, et de mélèzes ; c'étoit un désert si sauvage, si reculé, que si la mélancolie pouvoit se choisir une résidence, ce lieu auroit été son séjour de prédilection.

Ce fut dans ce désert qu'ils se proposèrent de se reposer. La nuit va venir, dit Ugo, et les loups seroient à craindre au moment d'une halte. C'étoit pour Emilie une alarme nouvelle, mais inférieure à celle de se trouver livrée la nuit, et en de tels lieux, à de telles gens. Les horribles soupçons qu'elle avoit conçus sur les desseins de Montoni, se présentèrent avec plus de force ; elle s'efforça d'empêcher le repos que les hommes vouloient prendre, et demanda avec inquiétude combien de chemin il lui restoit à faire.

— Plusieurs lieues encore, dit Bertrand : vous pouvez, signora, ne pas manger, si cela vous plaît ; mais pour nous, nous voulons souper tandis que nous le pouvons ; nous en aurons un peu besoin avant que de finir ce voyage. Le soleil va se coucher : arrêtons-nous sous cette roche.

Le camarade y consentit : on détourna les mules, on avança jusqu'au rocher sur lequel croissoient de grands mélèzes. Emilie suivit en tremblant ; ils la descendirent de

sa mule, s'assirent sur le gazon, et tirèrent d'une valise quelques alimens : Emilia essaya de manger, pour mieux leur déguiser sa crainte.

Le soleil étoit éclipsé par les hautes montagnes d'occident : le pourpre y répandoit ses nuances foncées sur l'horizon, et le crépuscule s'étendoit sur tous les objets ; le murmure sourd du zéphyr dans les bois ne consolait plus Emilie, et concouroit, avec l'âpreté du site et l'heure de la soirée, à l'abattement de ses esprits.

L'incertitude avoit tant augmenté son anxiété au sujet du prisonnier d'Udolphe, que, ne pouvant s'entretenir seule avec Bertrand, elle lui fit des questions en la présence d'Ugo ; il affecta une ignorance entière à cet égard. Après cette réponse, il entretint Ugo sur un sujet qui l'amena à parler du signor Orsino, et de l'affaire qui le bannissoit de Venise. Emilie se permit de faire quelques questions. Ugo paroissoit bien savoir les circonstances de ce tragique événement, et rapporta des particularités qui la choquèrent et la surprirent. Il étoit bien extraordinaire que de telles particularités fussent connues par des personnes qui n'auroient pas été témoins de l'assassinat.

— C'étoit un homme de qualité , dit Bertrand ; autrement le sénat ne se seroit pas donné la peine d'en rechercher lui-même les assassins. Jusqu'à présent, le signor est bien heureux. Ce n'est pas la première affaire de ce genre qu'il a sur le corps ; mais quand un gentilhomme n'a pas d'autre moyen de satisfaction , il faut bien prendre celui-là.

— Oui, dit Ugo, pourquoi ne seroit-il pas aussi bon qu'un autre ? C'est la manière d'avoir tout d'un coup bonne justice ; et si vous recourez aux lois , vous attendez tout le temps qu'il plaît aux juges ; vous pouvez perdre votre cause. La meilleure façon est d'assurer son droit soi-même, et de se faire justice.

— Oui, oui, reprit Bertrand, attendez qu'on vous la fasse, vous attendrez longtemps. Si j'ai besoin seulement d'employer un ami, je ne pourrai obtenir vengeance. Dix contre un me diront que l'adversaire a raison, et que moi j'ai tort. Si un particulier s'empare d'un bien que je crois à moi, irai-je mourir de faim en attendant que la loi me le donne, et risquer encore que les juges, après tous les délais, disent qu'il ne m'appartient pas ? Que faut-il faire en pareil cas ? La chose est claire ; prendre d'abord.

L'horreur d'Emilie, à cette conversation, fut encore augmentée par le soupçon qu'elle étoit dirigée contre elle, et que ces hommes avoient l'ordre de Montoni pour exercer sur elle une semblable espèce de justice.

— Mais je parlois du signor Orsino, reprit Bertrand. Il est un de ceux qui aiment à se faire justice tout d'un coup. Je me souviens qu'il y a environ dix ans, il eut une querelle avec un cavalier de Milan. L'histoire m'a été dite, et je l'ai encore toute fraîche. Ils se querellèrent pour une dame que le signor aimoit. Elle avoit la malice de préférer un Milanais ; elle porta le caprice jusqu'à en faire son mari. Cette conduite piqua le signor autant qu'il étoit possible. Il avoit essayé long-temps de lui faire entendre raison. Il envoyoit la nuit des sérénades sous sa fenêtre. Il faisoit des vers pour elle. Il protestoit qu'elle étoit la plus belle de Milan. Tout cela ne fit rien, et ne la mit point à la raison. Comme je disois, elle finit par aller si loin, qu'elle épousa cet autre cavalier. Signor Orsino se sentit enflammé de colère ; il résolut de se venger, et attendit une occasion. Cela ne fut pas long. Après le mariage, les époux se mirent en route pour Padoue, ne s'attendant pas, j'en jurerois bien, à ce que les

attendoit. Le chevalier pensoit qu'il n'avoit plus qu'à triompher ; mais on lui fit bientôt voir qu'il s'agissoit de quelqu'autre chose.

— La dame avoit donc donné parole d'épouser le signor ? dit Ugo.

— Donné parole ! Oh ! non , reprit Bertrand ; elle n'avoit pas même , à ce qu'on m'a conté , assez d'esprit pour dire qu'elle l'aimoit. J'ai même ouï assurer que , dès l'abord, elle avoit dit qu'elle ne le prendroit jamais. C'est ce qui provoqua le signor , et avec bien juste raison ; car , après tout , on se soucie fort peu de passer pour désagréable. Cette femme le lui disoit sans cesse. Encore si elle s'étoit tenue là ; mais se marier avec un autre !

— C'étoit donc uniquement pour faire pièce au signor , dit Ugo , qu'elle finit par se marier ?

— Je n'en sais rien , reprit Bertrand. Ils prétendent que depuis long-temps elle avoit aimé ce cavalier ; mais cela n'auroit rien fait , si elle ne l'eût pas épousé. Elle pouvoit s'attendre à ce qui suivit. Il n'étoit pas à supposer que le signor supporteroit ce mauvais traitement avec patience. Elle ne peut s'en prendre qu'à elle des suites , et de ce qui arriva. Mais , comme je dis , ils se mirent en route pour Padoue , elle et le

mari. Ils faisoient route par des déserts comme celui-ci. Cela convenoit bien merveilleusement au signor. Il surveilla le temps du départ, et envoya quelques hommes après eux avec des instructions. Ils se tinrent à une certaine distance, jusqu'à ce qu'ils visent leur belle; ce ne fut que le second jour. Le personnage dépêcha son valet jusqu'à la ville prochaine, peut-être pour avoir des chevaux. Les hommes du signor doublèrent le pas, et atteignirent la voiture dans un fond entre deux montagnes, où les bois empêchoient que les serviteurs pussent rien voir. En arrivant, nous fîmes feu, nous manquâmes.

Émilie devint pâle à ces mots. Elle se flatta qu'elle avoit mal entendu. Bertrand continua son récit.

— Le cavalier fit feu aussi; mais il fut bientôt désarmé. Comme il tournoit la tête pour rappeler ses gens, il fut frappé (ce fut le coup le plus adroit dont j'aie jamais été témoin); il fut frappé au dos de trois stylets à la fois. Il tomba, et fut achevé dans la minute. La dame nous échappa. Les domestiques avoient entendu le feu; ils l'enlevèrent avant qu'on eût le temps d'y penser. Bertrand, dit le signor, quand la troupe fut de retour.....

— Bertrand ! s'écria Emilie pâle d'horreur, et ne perdant pas une syllabe.

— Est-ce que j'ai dit Bertrand ? reprit l'homme embarrassé. Non, Giovanni. Mais j'ai oublié où j'en étois. Bertrand, dit le signor.....

— Bertrand encore ! dit Emilie d'une voix mourante. Pourquoi donc répétez-vous ce nom ?

Bertrand jura. — Et qu'importe, dit-il, comment s'appeloit cet homme. Bertrand, Giovanni, Roberto ; c'est égal. Vous m'avez dérangé deux fois avec cette question. Bertrand ou Giovanni, ou ce que vous voudrez... Bertrand, dit le signor, si tous vos camarades avoient fait leur devoir comme vous, je n'aurois pas perdu la dame. C'est bien, mon brave, amusez-vous avec ceci. Il lui donna une bourse d'or ; et c'étoit peu en comparaison du service qu'on lui avoit rendu.

— Oui, oui, dit Ugo ; c'étoit peu, c'étoit peu.

Emilie respiroit avec difficulté, et pouvoit à peine se soutenir. Lorsque d'abord, elle avoit vu ces hommes, leur extérieur, leur liaison avec Montoni, avoient suffi pour lui inspirer de la défiance. Mais à présent, quand l'un d'eux s'avoit lui-même pour un meurtrier ; quand, aux approches de la

nuit, elle se voyoit sous leur conduite au milieu de montagnes sauvages et solitaires, et sans savoir où elle alloit, une terreur affreuse la saisit, et devint toujours moins supportable par la nécessité d'en dérober tous les symptômes. En réfléchissant bien au caractère, aux menaces de Montoni, il n'étoit pas invraisemblable qu'il l'eût livrée à ces monstres pour être immolée par leurs mains, et qu'il se disposât ainsi à s'emparer, sans plus d'opposition, de ses propriétés, objet de si longues et si funestes contestations. Si néanmoins tel étoit son dessein, étoit-il nécessaire de l'envoyer si loin ? Si la crainte d'être découvert ne lui permettoit pas de consommer le crime au château, on pouvoit le commettre avec sécurité beaucoup plus près. Ces considérations ne se présentèrent pas immédiatement à Emilie ; et tant de circonstances réveilloient sa terreur, qu'elle ne pouvoit y résister, ou les calculer de sang froid. Elle n'osoit plus causer avec ses conducteurs. Le son de leurs voix la faisoit trembler, et quand, par intervalles, elle jetoit sur eux un coup-d'œil, leurs figures à moitié couvertes par les ombres du soir, ne servoient qu'à l'effrayer davantage.

Le soleil étoit couché depuis long-temps ;

les nuages étoient lourds, leurs bords étoient rougis d'un cramoisi sulfureux, et répandoient une teinte enflammée sur les pins des forêts. Le zéphyr qui agitoit les arbres murmuroit sourdement entre leurs branches, et faisoit entendre une sorte de gémissement qui ne faisoit qu'ajouter à l'effroi d'Emilie. Les montagnes enveloppées dans l'ombre, les torrens qui mugissoient au loin, les sombres forêts et les profondes vallées, où se rencontroient des cavernes qu'ombrageoient des cyprès avec des sycomores, tout se confondoit avec l'obscurité. Emilie, d'un œil inquiet, cherchoit à découvrir l'extrémité de ce vallon; elle crut qu'il n'en avoit aucune : ni hameau, ni chaumière ne se découvroient. On n'entendoit ni aboyer les chiens, ni retentir le plus léger bruit. Emilie, d'une voix tremblante, hasarda de rappeler à ses guides qu'il commençoit à être tard, et à leur demander jusqu'où ils avoient à aller. Ils étoient trop occupés de leur entretien pour prendre garde à sa question. Elle s'abstint de la répéter, pour s'épargner quelque réponse insolente. Ils finirent pourtant leur souper, en recueillirent les débris, et reprirent la route du vallon, dans un morne silence. Emilie continuoit de rêver à sa propre si-

tuation et aux motifs que pouvoit avoir Montoni pour l'y réduire. Il avoit un mauvais dessein contr'elle, on ne pouvoit en douter. S'il ne la faisoit pas périr pour hériter d'elle à l'instant, il ne la faisoit cacher pendant un temps que pour la réserver à des plus sinistres projets, aussi dignes de son avarice, et mieux assortis à sa vengeance. Elle se rappela le signor Brochio, et sa conduite dans le corridor. Son horrible supposition en prit une force nouvelle. Cependant, à quel but l'éloigner du château, où tant de crimes secrets s'étoient probablement déjà commis ?

L'effroi de ce qu'elle alloit trouver devint alors si excessif, qu'elle se vit prête à perdre connoissance. Elle pensoit en même temps à son bien-aimé père, et à ce qu'il auroit souffert s'il avoit pu prévoir les étranges et cruels événemens de sa vie. Avec quel soin n'eût-il pas évité de confier sa fille orpheline à une femme aussi foible que madame Montoni ! Sa position actuelle lui paroissoit à elle-même si romanesque, si invraisemblable ; elle se rappeloit si bien le calme et la sérénité de ses premiers ans, que, dans certains momens, elle se croyoit presque victime de quelque songe épouvantable, et d'une imagination en délire.

La contrainte que lui imposoit la présence de ses guides changea sa terreur en un sombre désespoir. La perspective affreuse de ce qui pouvoit l'attendre la rendoit presque indifférente aux dangers qui l'environnoient ; elle considéroit sans émotion les difficultés et l'obscurité de la route , et les montagnes , dont les contours se distinguoient à peine dans les ténèbres ; objets pourtant qui avoient si vivement affecté ses esprits , et dont la teinte sévère avoit ajouté récemment aux horreurs de son avenir.

Il faisoit alors si noir , qu'en avançant au plus petit pas , les voyageurs voyoient à peine assez pour se conduire. Les nuages , qui sembloient chargés de foudre , passoient lentement sous la voûte des cieux , et , dans leurs intervalles , laissoient voir les tremblantes étoiles. Les masses de cyprès et de sycomores qui ombrageoient les rochers , se balançoient au gré des vents , et les bois où ils s'engouffroient rendoient au loin le plus triste murmure. Emilie frissonnoit malgré elle.

— Où est la torche ? dit Ugo ; le temps se couvre.

— Non , pas encore , reprit Bertrand , nous voyons le chemin. Il vaut mieux ne pas allumer tout le temps qu'on le pourra.

Si quelque parti ennemi se trouvoit en campagne, notre flambeau pourroit nous trahir.

Ugo lui dit quelques paroles, qu'Emilie ne put entendre. Ils continuèrent d'avancer dans l'obscurité; et Emilie désirant presque que quelqu'ennemi pût les surprendre, l'idée d'un changement étoit à l'espérance; elle pouvoit à peine imaginer une position plus effroyable que la sienne.

Tout en allant, son attention fut attirée par une légère flamme qui brilloit par momens à la pointe de la pique portée par Bertrand; elle ressembloit à celle qu'elle avoit observée sur la lance de la sentinelle, la nuit où madame Montoni mourut. La sentinelle lui avoit dit que cette flamme étoit un présage. L'événement qui avoit suivi avoit paru justifier l'assertion, et l'esprit d'Emilie en avoit conservé une impression superstitieuse. L'apparition actuelle la confirma; elle crut voir le présage de son propre destin. Elle remarquoit dans un muet silence l'éclat et la disparition de la flamme. Bertrand dit à la fin :

Allumons la torche, et cherchons un abri dans les bois. Il se prépare un grand orage : voyez ma lance.

Il la montra , et la flamme brilloit à la pointe (1).

— A la bonne heure , dit Ugo , vous n'êtes pas de ceux qui croient aux pronostics : nous avons laissé des poltrons au château , qui pâliroient à cet aspect. J'ai souvent aperçu la même chose avant le tonnerre ; elle en est le présage. Nous en aurons, soyez-en sûr ; les nuages se fendent en éclairs.

Emilie , par cet entretien , fut soulagée d'une crainte superstitieuse ; mais l'effroi de la raison redoubla quand un éclair pâle eut porté la lumière sur les bois où l'on alloit entrer , et illuminé les traits féroces de ses compagnons de voyage. Ugo cherchoit un caillou et ne pouvoit en trouver. Bertrand s'impatientoit ; le tonnerre grondoit dans l'éloignement , et les éclairs devenoient plus fréquens.

Ugo trouva enfin une pierre ; et la torche fut allumée. Les hommes mirent pied à terre , aidèrent Emilie à descendre , et conduisirent les mules à la bordure du bois , à gauche. Le sol , inégal et rompu , étoit embarrassé de buissons et de plantes sauvages ; il fallut faire un détour pour ne pas tomber au milieu.

(1) Voyez l'abbé Berthelon sur l'électricité.

Emilie ne pouvoit approcher de ces bois sans éprouver de plus en plus le sentiment de son danger. Le profond silence qui y régnoit , leur épais feuillage que n'agitoit pas le moindre souffle , leur ombre noire que rembrunissoient encore la vive clarté des éclairs , la flamme rougeâtre de la torche , tout contribuoit à renouveler ses plus terribles appréhensions. Elle crut qu'à ce moment la figure de ses conducteurs déployoit une fierté plus farouche , et la joie d'un triomphe qu'ils cherchoient à dissimuler. Son imagination troublée lui suggéra qu'on la menoit dans un bois pour y compléter , par un meurtre , la vengeance de Montoni. Cette horrible pensée arracha un soupir de son cœur. Ses compagnons , surpris , revinrent promptement à elle. Elle leur demanda pourquoi ils la menaient à ces bois , les engagea à continuer le chemin sur la route , et leur représenta que , pendant un orage , elle seroit moins dangereuse que les bois.

— Non , non , lui dit Bertrand : nous savons bien où est le danger. Voyez les nuages qui s'ouvrent sur nos têtes ; en outre , sous les bois , nous risquons moins d'être vus par l'ennemi , si par hasard il passoit dans le chemin. Par Saint Pierre et sa com-

pagnie ! j'ai autant de cœur que les plus braves : il y a bien quelques pauvres diables qui pourroient en convenir , s'ils étoient encore vivans ; mais que peut-on contre le nombre ?

— Que marmotez-vous là ? dit Ugo d'un air de mépris. Et qui est-ce qui craint le nombre ? Qu'ils viennent , qu'ils viennent ; et tant qu'il en tiendrait au château du signor Montoni , je voudrais leur montrer à quel homme ils auroient affaire. Pour vous , je vous laisserois tranquillement au fond de quelque trou ; vous regarderiez , et vous verriez comme je ferois fuir mes coquins.... Qui parle de crainte ?

Bertrand lui répliqua , avec un serment effroyable , qu'il n'aimoit pas les plaisanteries. Il y eut entr'eux une très-violente altercation , le tonnerre la fit cesser ; la foudre tout à coup éclata au-dessus de leurs têtes avec un tel fracas , que la terre parut ébranlée jusque dans ses fondemens. Les brigands firent une pause , et se regardèrent tous deux. Les lueurs bleues de l'éclair sillonnaient le sol entre les touffes des arbres , et Emilie qui regardoit à travers le feuillage , voyoit à tout moment les montagnes se couvrir d'une flamme livide et sulfureuse. Alors , peut-être , elle avoit moins peur de

l'orage que de ses guides , et d'autres craintes occupoient son esprit.

Les hommes s'étoient placés sous un grand châtaignier ; ils avoient mis leurs piques en terre. Emilie plusieurs fois remarqua la flamme légère qui se jouoit autour de leurs pointes.

— Je voudrois bien que nous fussons au château , dit Bertrand , et je ne sais pourquoi le signor nous a chargés de cette affaire. O mon dieu ! quel vacarme là-haut ! Je me ferois prêtre , en vérité ! Ugo , dis-moi , aurois-tu un rosaire ?

— Non , répliqua Ugo. Je laisse à des poltrons comme toi le soin de porter des rosaires ; moi , je porte une épée.

— Elle te servira bien pour combattre une tempête ! dit Bertrand.

Un autre coup , répercuté dans les immenses cavités des montagnes , les fit taire pour un moment ; le tonnerre rouloît toujours. Ugo proposa d'avancer : Nous perdons notre temps , dit-il ; les sentiers , dans les bois , sont aussi bien garantis par les feuilles , qu'on l'est ici par celles du châtaignier.

Ils firent marcher les mules entre des massifs d'arbres , sur un gazon glissant qui en cachoit les hautes racines. Le vent s'étoit élevé , et disputoit avec la foudre ; il pré-

cipitoit avec rage ses tourbillons au-dessus des bois ; la lueur rougeâtre de la torche en jetoit un éclat plus fort , et laissoit voir alors des retraites faites uniquement pour les loups , dont Ugo avoit d'abord parlé.

A la fin la force du vent parut écarter les orages ; la foudre résounoit au loin , et ne se faisoit que foiblement entendre. Après une heure de marche dans les bois , les éléments parurent un peu calmés ; les voyageurs du vallon se trouvèrent à la crête brune d'une montagne ; une large vallée s'étendoit à leurs pieds , et se laissoit voir à la clarté douteuse de la lune encore voilée. Quelques nuages parcouroient encore le ciel éclairci de la tempête , et se retiroient lentement aux bords de l'horizon.

Quand Emilie se vit hors de ces bois , elle se sentit ranimée ; elle pensoit que , si ces deux hommes avoient eu l'ordre de la détruire , ils auroient certainement exécuté ce dessein barbare dans le désert affreux dont elle venoit de sortir , et où jamais un regard humain n'en auroit pu trouver la trace. Rassurée par cette réflexion et par la tranquillité de ses guides , elle descendit en silence par un chemin fait pour les troupeaux , et pratiqué à droite aux bords des bois. Emilie

ne put sans plaisir contempler la beauté de la vallée , qui lui sembloit entrecoupée de bois , de prairies et de terres cultivées ; elle étoit couronnée au nord et à l'orient par l'amphithéâtre des Apennins. Au couchant et au sud , le paysage s'étendoit dans les belles plaines de la Toscane.

— Voilà la mer au-delà , dit Bertrand , comme s'il avoit deviné qu'Emilie examinait les objets que le clair de lune lui permettoit d'apercevoir ; elle est au couchant , quoique nous ne puissions la distinguer.

Emilie aperçut déjà une différence dans le climat. Ce n'étoit plus la température des montagnes affreuses qu'elle quittoit ; on descendoit toujours , et l'air la parfumoit des odeurs de mille plantes qui parsemoient la pelouse , et dont la dernière pluie augmentoit l'exhalaison. Le pays qui l'environnoit annonçoit une beauté si douce ; elle contrastoit si fortement avec la grandeur effrayante des lieux où elle s'étoit vue confinée , et avec les mœurs de ceux qui les habitoient , qu'Emilie se crut transportée à la Vallée , sa demeure chérie : elle s'étonnoit que Montoni l'eût envoyée dans cette contrée charmante , et ne pouvoit croire qu'un théâtre si enchanteur fût choisi pour le théâtre d'un crime. Hélas ! ce n'étoit pas

le pays , mais les personnes qu'il avoit dû choisir pour l'exécution de ses plans.

Emilie osa demander s'ils approchoient de leur destination. Ugo lui répondit qu'ils n'en étoient pas loin. A ce bois de châtaigniers dans le vallon , dit-il , près du ruisseau où se réfléchit la lune. Je désire bien m'y voir en repos avec un flacon de bon vin et une tranche de jambon.

Emilie reprit courage en apprenant que son voyage alloit finir ; elle vit le bois de châtaigniers dans une partie ouverte du vallon , et au bord du ruisseau.

En peu de momens ils atteignirent l'entrée du bois. Ils aperçurent au travers du feuillage une lumière dans une chaumière éloignée. Ils s'avancèrent en côtoyant le ruisseau. Les arbres qui le couvroient déroboient les rayons de la lune ; mais une longue ligne de lumière , qui venoit de la cabane , se distinguoit sur sa surface tremblante et sombre. Bertrand s'arrêta le premier ; Emilie entendit qu'il frappoit fortement et appeloit à la porte. On ouvrit la petite fenêtre où paroissoit une lumière. Un homme demanda ce que l'on vouloit , descendit aussitôt , et les reçut dans une chaumière propre , mais rustique. Il appela sa femme pour apporter quelques rafraîchis-

semens aux voyageurs. Cet homme causoit souvent à part avec Bertrand. Emilie l'observa : c'étoit un paysan grand , mais non pas robuste , d'une complexion pâle et d'un regard perçant. Son extérieur n'annonçoit pas un caractère qui pût gagner la confiance d'une jeune personne ; il n'y avoit rien dans ses manières qui pût lui concilier la bienveillance.

Ugo s'impatientant, demandoit à souper, et prenoit même un ton d'autorité qui ne sembloit admettre aucune réplique. — Je vous attendois il y a une heure , dit le paysan ; car j'avois eu vers les trois heures une lettre du signor Montoni. Moi et ma femme, nous ne comptons plus sur vous , nous avons été nous coucher. Comment vous êtes - vous trouvés de l'orage ?

— Mal , répliqua Ugo , fort mal ; et nous serons aussi mal ici , si vous ne vous dépêchez pas davantage. Donnez plus de vin , et dites - nous ce que nous mangerons.

Le paysan plaça devant eux tout ce que contenoit la chaumière ; lard , vin , figues , et des raisins d'un goût exquis et d'une grosseur prodigieuse.

Après qu'Emilie se fut un peu rafraîchie , la femme du paysan lui indiqua sa chambre. Emilie fit quelques questions au sujet de

Montoni ; la femme qui se nommoit Dorine, répondit avec réserve, et prétendit qu'elle ignoroit les intentions de *Son Excellence*, en envoyant Emilie en ce lieu : elle convint que son époux les connoissoit, Emilie s'aperçut bientôt qu'elle n'obtiendrait aucun renseignement sur sa destinée, elle congédia Dorine, et se mit au lit ; mais les scènes étonnantes qui venoient de se passer, toutes celles qu'elle prévoyoit, se présentèrent ensemble à son esprit inquiet, et concoururent avec le sentiment de sa situation nouvelle pour la priver de tout sommeil.



CHAPITRE VI.

QUAND le lendemain matin Emilie ouvrit sa fenêtre, elle fut surprise en contemplant toutes les beautés qui l'entouroient. La chaumière étoit ombragée de bois ; c'étoient surtout des châtaigniers, entremêlés de cyprès, de mélèzes et de sycomores. Sous leurs rameaux épais et étendus, se découvroient, au nord et à l'orient, les Apennins couverts de bois, qui s'élevoient en amphithéâtre avec une extrême majesté. De noires forêts de sapins ne les encombroient

pas de ce côté comme des autres. Leurs sommets les plus hauts étoient couronnés de châtaigniers, de chênes antiques et de platanes d'Orient, que décoroient alors les teintes variées dont l'automne enrichit le feuillage. Des vignobles s'étendoient le long de ces montagnes. Les élégantes maisons de la noblesse toscane ornoient les détails de la scène; et bornoient des coteaux chargés d'oliviers, de mûriers et d'orangers. La plaine se coloroit des richesses de la culture; les grappes pourpurinées pendoient en magnifiques festons des branches du figuier, du cerisier et des autres arbres. Des prairies, dont en Italie il étoit rare de rencontrer la fraîche verdure, embellissoient les bords d'un ruisseau qui descendoit des montagnes, serpentait au milieu du paysage, en réfléchissoit les beautés, et se perdoit dans la mer. A l'occident, et à une grande distance, les eaux et le ciel, en s'unissant, prenoient une légère teinte de pourpre, et leur séparation ne pouvoit guère se discerner que par les mouvemens des voiles blanches éclairées par le soleil aux extrémités de l'horizon.

La chaumière étoit préservée par les bois, des plus forts rayons du soleil; elle ne s'ouvroit qu'au couchant. Ses murs étoient

couverts de vignes , de figuiers et de jasmins , et jamais Emilie n'avoit trouvé des fleurs , ni si grandes , ni si parfumées. Des raisins mûrs pendoient autour de sa petite fenêtre ; le gazon , sous les arbres , étoit émaillé de fleurs et d'herbes odorantes. A l'autre bord du petit ruisseau , dont le courant rafraîchissoit le bocage , s'élevoit un bosquet de citronniers et d'orangers ; ce bosquet , presque en face de la fenêtre d'Emilie , augmentoit les charmes de la vue. Le sombre de la verdure ajoutoit aux effets de la perspective. C'étoit pour Emilie un bosquet enchanté , dont les charmes , successivement , communiquèrent à son esprit quelque chose de leur douceur.

Elle fut appelée à l'heure du déjeuner par la fille du paysan : c'étoit une jeune personne d'environ dix-sept ans , et d'un extérieur agréable. Emilie vit avec plaisir qu'elle sembloit animée des plus pures affections de la nature ; tous ceux qui l'entouroient annonçoient plus ou moins de mauvaises dispositions : cruauté , férocité , finesse , duplicité ; ce dernier caractère distinguoit spécialement les traits du paysan et de sa femme. Maddelina parloit peu ; mais ce qu'elle disoit étoit dit d'une voix douce , accompagné d'un air modeste et

complaisant , qui intéressoit Emilie. On la fit déjeuner à part avec Dorine , tandis qu'Ugo , Bertrand et leur hôte , prenoient devant la porte un repas de jambon et de vins de Toscane. A peine fut-il fini , que Ugo , se levant à la hâte , alla chercher sa mule. Emilie sut alors qu'il alloit retourner à Udolphe , et que Bertrand resteroit à la chaumière. Cette circonstance ne la surprit pas , mais l'affligea.

Quand Ugo fut parti , Emilie proposa une promenade dans les bois. On lui apprit qu'elle ne pourroit sortir sans être accompagnée de Bertrand. Elle aima mieux se retirer dans sa chambre. Ses regards se reposèrent sur la pente des Apennins. Elle se rappela les scènes épouvantables que leurs gorges étroites lui avoient présentées , et les horreurs que la veille elle avoit souffertes , à ce moment surtout où Bertrand s'étoit fait connoître pour un détestable assassin.

Préférant la solitude à la société des gens de la maison , Emilie dîna dans sa chambre , et Maddelina eut la permission de la servir. Sa conversation simple apprit à Emilie que le paysan et sa femme étoient depuis longtemps habitans de la chaumière ; qu'elle étoit un présent de Montoni , et la récompense d'un service que lui avoit rendu

Marco , parent très-proche du vieux Carlo , son intendant. — Il y a tant d'années , signora , dit Maddelina , que j'en sais très-peu de chose ; mais mon père , sans doute , fit un grand bien au signor , puisque ma mère a dit souvent que cette chaumière étoit le moins qu'on pût lui donner.

Emilie écoutoit ce détail avec un pénible intérêt. Il donnoit une couleur effroyable au caractère de ce Marco. Un service que Montoni récompensoit ainsi , ne pouvoit guère être que criminel. Elle croyoit donc de plus en plus qu'elle n'étoit remise en de telles mains que pour un coup désespéré. — Savez-vous combien il y a de temps , dit Emilie , qui songeoit à celui où la signora Laurentini avoit disparu d'Udolphé ; savez-vous combien il y a de temps que votre père a rendu au signor le service dont vous me parlez ?

— Ce fut un peu avant d'habiter cette chaumière , répondit Maddelina ; il y a environ dix-huit ans.

C'étoit à peu près le temps où l'on disoit que la signora Laurentini avoit disparu. Il vint à l'esprit d'Emilie que Marco avoit pu servir dans cette mystérieuse affaire , et peut-être avoit pu seconder un meurtre. Cette horrible pensée la plongea dans une

telle rêverie , que Maddelina s'éloigna sans qu'elle s'en aperçût , et elle resta longtemps étrangère à ce qui l'entouroit. Les pleurs enfin arrivèrent à son secours ; ses esprits se calmèrent. Elle cessa de trembler à la vue des malheurs qui pouvoient bien ne pas tomber sur elle , et prit assez de résolution pour détourner sa pensée de dessus ses propres intérêts. Elle se souvint des livres que , dans son départ précipité , elle avoit pourtant mis dans son petit paquet. Elle en prit un , et se plaça auprès de sa délicieuse fenêtre. Ses regards , bien souvent , alloient du livre au paysage ; la nature enchanteresse calmoit peu à peu sa douleur , et ne lui laissoit qu'une douce mélancolie.

Elle resta seule jusqu'au soir ; elle vit le soleil descendre à l'occident , dorer la cime des montagnes , et prolonger leur ombre dans la plaine ; elle le vit étinceler sur les voiles flottantes , et se plonger au fond des flots. Au moment du crépuscule , sa rêverie plus douce la reporta vers Valancourt. Elle réunit les circonstances qui se lioient à la musique nocturne , et tout ce qui appuyoit ses conjectures sur son emprisonnement au château. Confirmée dans l'idée qu'elle avoit entendu sa voix , elle se remit à songer

à ce triste séjour , avec une douloureuse émotion et des regrets momentanés.

Rafraîchie par un zéphyr parfumé , et ramenée à une douce mélancolie , elle resta à sa fenêtre long-temps après le soleil couché. Elle observa la gradation de la nuit jusqu'au moment où le contour des montagnes couvertes d'ombres demeura seul visible à l'horizon. Un clair de lune brillant , qui succéda bientôt , vint produire sur le paysage l'effet du temps sur les événemens passés. Il en adoucit l'àpreté , et répandit sur le tout ce ton vaporeux qui affoiblit et aide à confondre les objets éloignés. Le matin de sa vie , si doucement écoulé à la Vallée ; la protection , l'amour de ses parens , s'embellissoient encore par le souvenir , comme le tableau touchant qu'elle avoit sous les yeux , et donnoient lieu à des comparaisons affligeantes. Peu disposée à supporter les entretiens grossiers de la paysanne , Emilie resta , sans souper , dans sa chambre. Elle pleuroit sur sa position périlleuse et abandonnée. Une considération nouvelle avoit achevé d'abattre son courage. Désolée , sans espoir , elle désiroit de se décharger du pesant fardeau de la vie ; elle prioit le ciel de la recevoir dans sa miséricorde , et de la rejoindre à ses parens.

Epuisée de larmes , elle se jeta sur son petit lit , et céda enfin au sommeil. Un coup frappé à sa porte , ne tarda pas à l'éveiller. Elle entendit une voix , et tressaillit de terreur. L'image de Bertrand , un stylet à la main , s'offrit à son cerveau troublé. Elle n'ouvroit point , ne répondoit point , et gardoit un profond silence. La voix enfin ayant tout bas répété son nom , elle demanda qui l'appeloit. — C'est moi , signora , reprit la voix ; c'étoit celle de Maddelina. De grâce , ouvrez la porte ; n'ayez pas peur , c'est moi.

— Qui vous amène si tard , Maddelina ? dit Emilie en la faisant entrer. — Chut ! signora ; pour l'amour de Dieu , ne faisons pas de bruit. Si l'on nous entendoit , on ne me le pardonneroit pas. Mon père , ma mère , et Bertrand , sont couchés , dit-elle en refermant la porte. Je vous apporte à souper , signora. Vous n'avez pas soupé en bas. Ce sont des raisins , des figues , et un demi-verre de vin. Emilie la remercia , mais témoigna sa crainte qu'elle ne fût exposée au ressentiment de Dorine , quand on s'apercevroit que le fruit étoit ôté. — Reprenez-le , Maddelina , dit Emilie ; je souffrirai moins en ne l'acceptant pas , que je n'aurois à souffrir si votre bonté mécontentoit votre mère.

— O signora ! il n'y a point de danger , reprit Maddelina. Ma mère ne s'en apercevra point. C'est de mon souper. Vous me rendriez malheureuse si vous me refusiez , signora. — Emilie fut tellement attendrie de la générosité de cette bonne fille , qu'elle demeura sans réplique. Maddelina qui la regardoit , se méprit à son émotion. — Ne pleurez pas , signora , lui dit-elle. Ma mère est un peu vive ; mais c'est bientôt passé. Ne le prenez pas si fort à cœur. Elle me gronde bien souvent ; mais j'ai appris à le souffrir ; et si je peux , quand elle a fini , m'échapper dans les bois , et jouer des castagnettes , je l'oublie tout aussitôt.

Emilie sourit malgré ses larmes. Elle dit à Maddelina qu'elle avoit un bon cœur , et elle accepta son présent. Elle désiroit beaucoup de savoir si Bertrand et Dorine avoient parlé de Montoni et de ses desseins en présence de Maddelina ; mais elle se refusa à séduire cette innocente fille , et à lui faire trahir les entretiens de ses parens. Quand elle se retira , Emilie la pria de venir chez elle aussi souvent qu'elle l'oseroit , sans offenser sa mère. Maddelina le promit , et s'éloigna très-doucement.

Plusieurs jours se passèrent. Emilie restoit dans sa chambre. Maddelina venoit seu-

lement à ses repas. Sa douce physionomie , ses manières intéressantes consolient Emilie , mieux que depuis plusieurs mois elle ne l'avoit été. Elle aimoit sa chambre , qui sembloit tenir au berceau ; elle commençoit à y goûter ce sentiment de sécurité qui nous attache naturellement à notre demeure. Pendant cet intervalle aussi , son esprit n'ayant reçu aucune secousse nouvelle de douleur ou de crainte , elle reprit assez de force pour jouir de ses lectures. Elle retrouva quelques esquisses , quelques feuilles de papier blanc , ses crayons , et se sentit en état de s'amuser , en choisissant quelques parties de l'agréable perspective qu'elle avoit sous les yeux. Elle en faisoit des tableaux auxquels son goût naturel donnoit une extrême grâce. Elle y plaçoit ordinairement des groupes qui caractérisoient la scène , et indiquoient quelque simple et touchante aventure. Pendant qu'une larme de ses yeux mouilloit cette expression de douleur imaginaire , elle oublioit ses souffrances réelles. Elle laissoit écouler les heures trop lentes de son malheur , et attendoit avec une douce patience les événemens de l'avenir.

Une belle soirée , à la suite d'un jour fort chaud , engagea enfin Emilie à essayer d'une promenade , quoique Bertrand dût l'y ac-

accompagner. Elle prit Maddelina , et sortit suivie de Bertrand , qui lui laissa le choix du chemin. Le temps étoit doux et frais ; Emilie ne put voir sans plaisir la belle contrée qui l'entouroit. Le ciel pur et brillant étoit d'un bleu d'azur que doroient au couchant les derniers rayons de l'astre du jour. Des traits de feu frappaient encore la cime des plus grands arbres , et la pointe des roches les plus élevées. Emilie suivit le cours du ruisseau , marchant à l'ombre des bois qui le bordoient. Sur la rive opposée , quelques brebis blanches comme la neige décoloroient la verdure. Au-delà se voyoient des bosquets de citronniers et d'orangers , chargés de fleurs et de fruits dorés. Emilie marcha vers la mer , qui réfléchissoit tous les feux du couchant. La vallée se terminoit à droite par un cap fort élevé , dont le sommet élançé au-dessus des vagues , supportoit une tour en ruines : elle servoit alors de phare ; ses créneaux brisés , les oiseaux de mer , dont elle étoit le refuge , et qui voltigeoient autour d'elle , recevoient encore la lumière du soleil , dont le disque avoit disparu sous les eaux ; et les fondemens de l'édifice , ainsi que le rocher qui lui servoit de base , étoient déjà couverts des ombres du crépuscule.

Arrivée à cette éminence, Emilie vit avec plaisir les rochers qui bordaient le rivage ; les uns garnis de sapins , d'autres stériles , où l'on remarquoit seulement des blocs de marbre grisâtre , et tout au plus quelques buissons de myrtes , ou d'autres arbustes odorans. La mer unie , calme , ne faisoit aucun mouvement ; ses vagues arrivoient lentement , et mouroient tranquillement sur la plage. Emilie , en regardant la mer , pensoit à la France , pensoit aux temps passés ; elle désiroit , oh ! combien elle désiroit , que ces vagues la reportassent au pays de sa naissance.

— Ah ! disoit-elle , ce vaisseau , ce vaisseau qui fend si majestueusement les ondes , et dont les grandes voiles blanches se répètent sur leur miroir , peut-être est-il parti pour la France ! Heureux , heureux navire ! Elle le regarda aller , dans la plus violente émotion , jusqu'à ce que les ombres du soir eussent obscurci les lointains , et l'eussent dérobé à sa vue. Le bruit monotone des vagues augmentoit la tendresse qui faisoit couler ses pleurs. Ce fut long-temps l'unique son qui troubla les airs. Emilie côtoya le rivage. Tout à coup un chœur de voix se fit entendre. Elle s'arrête , elle écoute ; mais elle craint de se faire voir. La première

fois elle regarde Bertrand comme un protecteur. Il la suivoit d'assez près , en s'entretenant avec un homme. Rassurée par cette certitude , elle s'avance derrière un petit promontoire. La musique avoit cessé : bientôt une voix de femme chanta seule. Emilie double le pas , elle tourne le rocher , et voit une baie couronnée de grands arbres. Elle y remarque deux groupes de paysans , l'un assis sous les berceaux , l'autre au bord de la mer , autour d'une jeune fille qui chantoit , et tenoit une guirlande qu'elle sembloit prête à laisser tomber dans la mer.

Emilie , surprise , écoute attentivement. Elle entend une jolie invocation adressée , en style poétique , aux nymphes de la mer. Les expressions élégantes de l'idiome toscan , étoient ornées d'un chant gracieux et facile , et quelques instrumens champêtres soutenoient la mélodie.

Les refrains se répétoient en chœur : au dernier, on jeta dans la mer la guirlande de fleurs. Le chant finit , et peu à peu tout rentra dans le silence.

— Qu'est-ce que cela veut dire , Maddelina ? dit Emilie , que la musique avoit enchantée. — C'est la veille d'une fête , signora , dit Maddelina. Les paysans s'amuseut à toutes sortes de jeux.

— Mais ils parloient des nymphes de la mer, dit Emilie. D'où ces bonnes gens connoissent-ils cela ?

— Oh ! signora, dit Maddelina, qui n'entendoit pas bien le sujet de la surprise d'Emilie, personne ne croit à ces choses-là. Nos vieilles chansons en parlent, dans nos jeux nous les répétons, et nous jetons des fleurs dans la mer.

Emilie dès l'enfance avoit appris à révé-
rer Florence comme le siège de la littérature et des beaux-arts ; mais ce goût des histoires classiques, trouvé parmi les paysans, occasionnoit en elle autant de surprise que d'admiration. L'air arcadien de ces jeunes filles contribuoit encore à l'étonner. Leur vêtement étoit un jupon court d'un joli vert, bordé d'un ruban blanc ; leurs corsets sans manches étoient rattachés aux épaules avec des fleurs ou des nœuds de rubans ; leurs cheveux flottant en grosses boucles, étoient parsemés de fleurs ; un petit chapeau de paille derrière la tête, et mis un peu de côté, donnoit à tout l'ensemble un air de gaieté et de finesse. Lorsque la chanson fut finie, plusieurs de ces bergères s'approchèrent d'Emilie, la firent asseoir au milieu d'elles, et lui offrirent, ainsi qu'à

Maddelina , qu'elles connoissoient , des raisins et des figues.

Emilie accepta leur politesse : leurs grâces, leurs manières lui plaisoient , d'autant plus qu'elle les croyoit entièrement naturelles. Bertrand s'approcha d'elle , et voulut la faire retirer ; un paysan vint l'inviter à boire , et Bertrand ne résista pas à de semblables tentations.

Laissez danser cette jeune dame , mon ami , lui dit le paysan ; nous viderons ce flacon pendant ce temps-là : les voilà qui vont commencer. Allons, mes camarades, la tambourin , la flûte.

On les entendit aussitôt : les paysans se mirent en rond ; Emilie s'y seroit jointe de bon cœur, si sa position eût été d'accord avec leur gaîté. Maddelina dansa avec légèreté : Emilie regarda ce groupe heureux , et perdit le sentiment de ses maux , dans celui d'une douce et généreuse satisfaction ; mais bientôt la mélancolie reprit son empire. Seule , assise à quelque distance du groupe , elle écoutoit le son des instrumens, elle voyoit la lune s'élever silencieusement, projeter sur les flots de longs traits de lumière , et éclairer ces rochers couverts de bois qui bordent les côtes de la Toscane.

Cependant Bertrand, satisfait du pre-

mier flacon , en avoit attaqué un autre. Il étoit tard avant qu'Emilie regagnât la chaumière, et ce ne fut pas sans avoir eu quelque frayeur.

Après cette soirée , elle se promena souvent avec Maddelina , mais jamais sans la compagnie de Bertrand. Son esprit par degrés devint aussi tranquille que sa situation et les circonstances le permettoient. Le repos où elle vivoit l'engageoit à croire qu'on n'avoit point de mauvais desseins contre elle ; et sans l'idée probable que Valancourt , en ce moment, habitoit Udolphe, elle eût voulu rester à la chaumière, jusqu'à l'instant de retourner au lieu de sa naissance. Cependant, en réfléchissant aux motifs de Montoni pour la faire aller en Toscane , son inquiétude ne diminueoit pas ; elle ne pouvoit croire que le seul intérêt de sa sûreté eût déterminé cette conduite.

Emilie avoit passé quelque temps dans la chaumière, avant de se souvenir que , dans son départ précipité , elle avoit laissé à Udolphe ceux des papiers de sa tante qui étoient relatifs aux propriétés du Languedoc. Ce souvenir lui fit de la peine ; mais à la fin elle espéra , que , dans le lieu obscur où ils étoient cachés , ils échapperoient aux recherches de Montoni.

CHAPITRE VII.

RETOURNONS pour un moment à Venise , où le comte Morano gémit sous une complication de malheurs. Bientôt après son arrivée dans cette ville , il avoit été arrêté par ordre du sénat ; et sans savoir de quoi il étoit accusé , il avoit été mis dans une prison si rigoureuse , que les recherches de ses amis n'avoient pu les aider à retrouver sa trace. Il n'avoit pu deviner à quel ennemi il devoit sa captivité , à moins que ce ne fût à Montoni , sur lequel ses soupçons s'arrêtoient. Ils étoient non-seulement probables , mais encore très-fondés.

Dans l'affaire de la coupe empoisonnée , Montoni avoit soupçonné Morano ; mais ne pouvant acquérir le degré de preuve nécessaire à la conviction de ce crime , il avoit eu recours à d'autres genres de vengeance , et espéré beaucoup de ses persécutions. Il employa une personne à laquelle il croyoit pouvoir se fier pour jeter une lettre d'accusation dans le dépôt des dénonciations secrètes , ou gueules de lion , qui se trouve à la galerie du doge , et sert à recevoir les avis anonymes relatifs aux personnes qui

conspirent contre l'état. Comme dans ce cas l'accusateur ne peut pas être confronté , un homme peut perdre son ennemi et assouvir une vengeance injuste , sans crainte d'être puni ou d'être découvert. Il n'est pas surprenant que Montoni eût en recours à cet expédient diabolique , pour perdre une personne qu'il soupçonnoit d'un attentat contre sa vie. Dans la lettre qu'il avoit combinée , il accusoit Morano de conspirer contre l'état , et essayoit de le démontrer avec cette simplicité spécieuse qu'il savoit si bien mettre en usage. Le sénat qui , dans ce temps , regardoit un soupçon comme une preuve , fit aussitôt arrêter le comte. On ne lui expliqua pas son crime , on le jeta dans une de ces prisons secrètes qui sont l'effroi des Vénitiens , et où plus d'un individu a languï , et est mort sans que ses amis aient pu le découvrir.

Morano avoit encouru le ressentiment des principaux membres de l'état : ses manières l'avoient rendu importun à plusieurs ; l'ambition , la hauteur qu'il dévoiloit trop souvent en public , le faisoient haïr des autres ; on ne devoit pas s'attendre à ce qu'aucune pitié modérât la rigueur d'une loi , dont ses ennemis déterminoient l'application.

Montoni , pendant ce temps , faisoit tête à d'autres dangers. Son château étoit as-

siégé par des troupes qui sembloient décidées à tout oser , à tout souffrir pour triompher. La force de la place résista à une si violente attaque ; la garnison fit une défense vigoureuse , et la disette que l'on éprouvoit sur ces montagnes arides, obligea les assaillans à la retraite.

Quand Montoni se vit de nouveau paisible possesseur d'Udolphe, il envoya Ugo pour chercher Emilie ; il avoit voulu s'assurer d'elle dans un lieu moins exposé qu'un château, où l'ennemi, après tout, pouvoit pénétrer. La tranquillité rétablie, il étoit impatient de la tenir dans les murailles d'Udolphe. Il chargea Ugo d'aider Bertrand à la ramener au château. Forcée de partir, Emilie dit un tendre adieu à la douce Maddelina. Elle avoit passé quinze jours en Toscane, et y avoit goûté un intervalle de repos ; elle en avoit besoin pour remettre ses esprits, elle s'en vit enlever à regret. Elle remonta les Apennins ; de leurs hauteurs elle jeta un long et triste regard sur la contrée charmante qui s'étendoit à ses pieds, et sur cette Méditerranée, dont elle avoit tant désiré que les vagues la reportassent en France ; mais le chagrin qu'elle sentoit en retournant au théâtre de ses souffrances, étoit néanmoins adouci par l'idée que Valancourt

l'habitoit. Elle trouvoit une consolation dans la pensée d'être près de lui, quoique sans doute il fût prisonnier.

Il étoit tard quand elle partit de la chaumière , et la nuit étoit déjà close avant qu'elle arrivât au voisinage d'Udolphe. La nuit étoit très-sombre , et la lune ne brilloit que par intervalles. Les voyageurs marchaient à la clarté d'une torche que portoit Ugo. Emilie méditoit sur sa situation. Bertrand et Ugo anticipoient sur le plaisir d'un bon souper et d'un bon feu ; ils avoient remarqué la différence du climat chaud de Toscane à l'air piquant de ces régions élevées. Emilie fut enfin réveillée de sa rêverie par le son de l'horloge du château ; elle ne put l'entendre sans un certain frémissement. Plusieurs coups se succédèrent , et le son , répété par mille échos , se perdit en murmures. Son imagination frappée crut entendre marquer l'instant d'une effroyable catastrophe.

— C'est la vieille horloge, dit Bertrand ; elle y est encore ! les canons ne l'ont pas fait taire !

— Non , dit Ugo ; elle ronfloit aussi bien qu'eux au milieu de leur fracas : elle sonna au travers du feu le plus vif que j'aie jamais vu. Je comptois bien que l'ennemi lui don-

neroît quelque leçon , mais elle a échappé aussi bien que sa tour.

La route tournoit autour d'une montagne. Les voyageurs virent enfin le château ; il se trouvoit en perspective à l'extrémité du vallon. Un rayon de la lune le découvrit , et l'obscurité le déroba aussitôt. Ce foible aperçu avoit suffi pour percer le cœur d'Emilie. Les murs massifs et ténébreux lui présentoient l'idée terrible de l'emprisonnement et d'une longue souffrance. Cependant , à mesure qu'elle avançoit , quelque mélange d'espérance diminuoit sa terreur. Ce lieu étoit assurément la résidence de Montoni , mais il étoit possible aussi qu'il fût celle de Valancourt. Elle ne pouvoit se rapprocher de l'endroit où il pouvoit être , sans éprouver un mouvement de joie et d'espoir.

Les voyageurs continuèrent de suivre le vallon : Emilie , au clair de la lune , revit les tours et les antiques murailles ; sa clarté , devenue plus forte , lui permit de remarquer les ravages causés par le siège et les fortifications renversées. On étoit au pied du rocher sur lequel Udolphe étoit bâti. De lourds débris avoient roulé jusque dans le bois par lequel on montoit , et se trouvoient mêlés de terre et d'éclats de roches qu'ils

avoient entraînés. Les bois aussi avoient beaucoup souffert des batteries placées au-dessus, parce que l'ennemi avoit voulu s'en faire un abri contre le feu des remparts. Plusieurs des plus beaux arbres étoient à bas ; d'autres, jusqu'à une grande distance, étoient entièrement dépouillés de leurs branches supérieures. — Il faut descendre, dit Ugo, et conduire nos mules par la bride jusqu'au haut de la montagne ; autrement, nous pourrions tomber dans quelques-uns des trous qu'ont faits les boulets ; il n'en manque pas. Donnez-moi la torche, dit Ugo, quand on fut descendu : prenez garde de vous heurter ; le terrain n'est pas encore balayé d'ennemis.

— Comment ! s'écria Emilie, y a-t-il encore des ennemis ?

— Oui, dit Ugo. Je ne sais pas comment cela est à présent ; mais en revenant, j'ai trouvé deux ou trois corps gissans auprès des arbres.

La torche répandoit une lueur sombre sur le terrain et sur les bois. Emilie craignoit, en regardant, que quelque objet horrible ne vînt s'offrir à sa vue. Le sentier étoit semé de tronçons de lances, d'armures brisées, et de tout ce qui servoit à cette époque à garantir les gens de guerre. — Ap-

portez la lumière , dit Bertrand ; j'ai donné contre quelque chose qui sonne. — Ugo porta la torche : ils virent une cuirasse d'acier percée de part en part , et dont les bords étoient teints de sang. Bertrand la releva ; mais Emilie ayant demandé qu'on ne s'arrêtât point , Bertrand , après quelques plaisanteries cruelles sur l'infortuné à qui elle avoit appartenu , rejeta la cuirasse sur l'herbe , et poursuivit son chemin.

A chaque pas , Emilie trembloit de rencontrer quelque vestige de mort. On arriva bientôt à une lacune des bois ; Bertrand s'arrêta pour en examiner la place. Les futaies magnifiques qui naguère en faisoient l'ornement , n'étoient maintenant qu'un amas confus de troncs et de branches. Ce lieu sembloit surtout être devenu fatal aux assiégés ; la destruction des arbres annonçoit que le feu le plus vif y avoit été dirigé. Comme Ugo penchoit son flambeau , l'acier brilla entre les feuilles. La terre , sous ces débris , étoit jonchée d'armes et de vêtements , et Emilie s'attendoit presque à y voir des membres ou des corps humains. Elle pria ses guides de poursuivre ; trop occupés de leur examen , ils ne l'entendirent même pas. Elle détourna les yeux de ce spectacle de désolation , les leva sur le

château , et distingua quelques lumières sur les remparts. L'horloge sonna minuit. Une trompette retentit aussitôt , et Emilie en demanda la cause.

— Oh ! c'est qu'on change la garde , dit Ugo. — Je ne me souviens pas de cette trompette , dit Emilie ; c'est un nouvel usage. — C'est une ancienne coutume , mademoiselle , qu'on a remise depuis peu. Nous l'avons toujours en temps de guerre , et nous avons sonné la trompette à minuit depuis le siège du château.

Pendant que la trompette sonnoit encore , Emilie entendit un léger cliquetis d'armes. Le mot d'ordre fut donné sur la terrasse , répondu de toutes les parties du château , et tout rentra dans le calme. Emilie se plaignit du froid , et demanda à entrer. — Oui , mademoiselle , dit Bertrand en remuant quelques pièces d'armures avec sa pique. Mais qu'est-ce donc ?

— Grand Dieu ! s'écria Emilie , quel bruit est-ce-là ?

— Quel bruit est-ce-là ? reprit Ugo , surpris et attentif.

— Paix ! leur dit Emilie , il vient des remparts. Ils regardèrent , virent une lumière qu'on promenoit sur la muraille ; et

l'instant d'après, le vent apporta une voix qui résonnoit avec plus de force.

— Qui va là ? crioit la sentinelle ; répondez , ou malheur à vous.

Bertrand poussa un cri de joie. — Ah ! mon brave camarade, est-ce vous ? dit la sentinelle. — Il donna un grand coup de sifflet ; un autre y répondit. Les voyageurs sortirent des bois à la hâte , et gagnèrent le chemin creux qui conduisoit aux portes du château. Emilie sentit renouveler sa terreur en contemplant tout à la fois sa surprenante architecture. Hélas ! se disoit-elle , je rentre dans ma prison !

— Par saint Marc ! dit Bertrand en tournant son flambeau, il y a eu ici de chaude besogne ; les boulets ont furieusement sillonné le terrain.

— Oui , répliqua Ugo , ils firent feu de cette redoute, et un rude feu. L'ennemi fit une attaque terrible sur la grande porte ; mais il pouvoit bien croire qu'il n'en viendrait jamais à bout. Outre le canon des murailles , nos archers , sur les deux tours rondes , ne se donnoient pas de quartier ; et par saint Pierre ! il n'étoit pas moyen d'y tenir. Je n'ai jamais vu meilleure fête dans ma vie ; je riois à m'en tenir les côtés , de voir décamper tous ces lâches. Bertrand,

mon pauvre garçon , tu aurois dû être avec nous ; cela t'auroit donné un peu de cœur.

— Ah ! vous revenez à vos mauvais propos , dit Bertrand d'un ton sinistre. Il est heureux pour toi que le château soit si près , tu aurois vu que j'ai tué mon homme plus d'une fois. — Ugo se mit à rire , et continua le récit du siège. Emilie écoutoit ; et pendant qu'il parloit , elle fut frappée du contraste entre l'état actuel de ce lieu et celui où il avoit été.

Le bruit confus du canon , des tambours , des trompettes , les gémissemens des vaincus , les cris d'allégresse des vainqueurs , avoient fait place à un silence si complet , qu'il sembloit que la mort eût triomphé tout à la fois et des vainqueurs et des vaincus. Le délabrement d'une des tours du portail , ne confirmoit nullement la forfanterie d'Ugo , qui avoit parlé d'une lâche fuite. Il étoit évident que l'ennemi avoit tenu , et qu'il avoit causé un grand désordre avant sa retraite. Autant qu'un clair de lune vaporeux permettoit d'en juger , la tour étoit ouverte de tous côtés , et ses fortifications étoient presque toutes renversées. Pendant qu'elle regardoit , une lumière parut derrière un des créneaux. Les trous de la muraille laissèrent distinguer un soldat qui

remontoit , avec une lampe , par un petit escalier pratiqué dans la tour. Elle reconnut cet escalier pour celui où elle avoit passé pendant la nuit , quand Bernardin la trompa par l'espérance de voir madame Montoni. Son imagination sentit encore un ébranlement de l'effroi qu'elle y avoit eu. Elle étoit près des portes ; le soldat ouvrit la chambre du portail , et la lampe lui laissa distinguer dans les ténèbres cet effroyable appartement. Elle succomba presque à l'horreur de ses pensées , en se souvenant du rideau qu'elle avoit tiré , et de ce qu'elle avoit vu derrière.

Peut-être , se disoit-elle , peut-être cette chambre sert maintenant à une pareille destination ; peut-être à cette heure sinistre ce soldat va-t-il y veiller le corps de son ami ! Les foibles restes de son courage l'abandonnèrent ; l'avenir et le passé l'accabloient à la fois. Le destin de madame Montoni sembloit trop lui prédire le sien. Elle songeoit que la cession des biens du Languedoc , en satisfaisant l'avarice de Montoni , n'appaiseroit pas sa vengeance ; il lui faudroit un affreux sacrifice. Elle pensoit même qu'en signant l'abandon , la crainte de la justice pourroit conduire Montoni à la retenir prisonnière , ou même à lui ôter la vie.

On arriva enfin aux portes du château. Bertrand, apercevant une lumière dans la chambre du portail, appela fort haut. Le soldat regarda, et demanda qui c'étoit. — Je vous amène un prisonnier, dit Ugo; ouvrez la porte, et laissez-nous entrer.

— Dites-moi d'abord qui est-ce qui demande à entrer ? dit le soldat.

— Quoi ! mon vieux camarade, s'écria Ugo, ne me reconnois-tu pas ? ne reconnois-tu pas Ugo ? J'amène un prisonnier, pieds et poings liés, un malheureux qui s'est gorgé de vin en Toscane pendant que nous nous battions ici.

— Vous ne le porterez pas loin, reprit Bertrand avec humeur. — Ah ! mon camarade, c'est vous, dit le soldat ; j'y vais tout de suite.

Emilie entendit descendre, tomber les chaînes, et tirer les verroux d'une petite porte par laquelle on entra. Le soldat tenoit la lampe fort bas, pour montrer le pas de la porte. Emilie se retrouva sous cette arcade ténébreuse, et elle entendit fermer ce guichet, qui sembloit à jamais la séparer du monde. Elle pénétra dans la première cour du château ; elle revit son enceinte spacieuse et solitaire avec une sorte de désespoir. A cette heure avancée de la nuit, l'obscurité gothique des bâtimens, les échos

prolongés et confus , qui retentissoient à l'entretien d'Ugo et du soldat , secundoient les mélancoliques pressentimens de son cœur. En rentrant dans la seconde cour , un bruit éloigné rompoit le silence ; il augmenta à mesure qu'on avançoit , et Emilie distingua des rires et des accens de débauche bien différens de ceux de la joie. Vous avez aussi du vin de Toscane chez vous , dit Bertrand , du moins si l'on en juge par le tintamare que j'entends. Je parie qu'Ugo en a mieux pris sa part que du combat. Qui tient donc table si tard ?

— Son excellence et ces messieurs , répondit le soldat. C'est une preuve que vous êtes étranger au château , puisque vous faites cette question. Ce sont des esprits braves qui ne dorment point ; ils passent les nuits à faire bonne chère. Nous , qui sommes de garde , nous voudrions bien en prendre une petite part. Il fait bien froid à se promener sur une terrasse pendant la nuit ; il faudroit un peu de liqueur pour nous réchauffer.

— Le courage , mon enfant , le courage échauffe le cœur , dit Ugo. — Le courage ? dit le soldat vivement et d'un ton de menace. Ugo le remarqua et l'empêcha d'en dire davantage. En revenant à la gaiété des

signors : c'est un nouvel usage ; autrefois on passoit la nuit en conseil.

— Oui ; mais depuis le siège ils ne font plus que bombance , et si j'étois à leur place, je finirois ainsi toutes mes expéditions.

Ils traversèrent la seconde cour , et ils se trouvèrent à la porte du vestibule ; le soldat leur donna le bonsoir , et retourna à son poste. Pendant qu'on attendoit , Emilie considéroit comment elle éviteroit la vue de Montoni , et pourroit se retirer à son ancien appartement sans être aperçue ; elle frémissait de rencontrer si tard , ou lui , ou quelqu'un de sa compaguie. Le train qui se faisoit au château étoit alors tellement bruyant , qu'Ugo frappoit à la porte sans pouvoir se faire entendre des domestiques. Cette circonstance augmenta les alarmes d'Emilie , et lui laissa le temps de délibérer. Elle pouvoit peut-être arriver au grand escalier , mais elle ne pouvoit regagner sa chambre sans lumière. La difficulté de s'en procurer , et le danger de parcourir le château sans en avoir , furent les premières idées qui la frappèrent. Bertrand n'avoit qu'une torche , et elle savoit que les domestiques n'apportoient jamais de lumière à la porte , parce que la grande lampe , suspendue à la voûte , éclairait

assez le vestibule. Si elle risquoit d'attendre qu'Annette apportât un flambeau, Montoni ou ses compagnons pouvoient fort bien la découvrir.

Carlo enfin ouvrit la porte ; Emilie le pria d'envoyer aussitôt Annette avec une lumière dans la grande galerie , où elle se dé-cida à l'attendre. Elle s'élança vers l'esca-lier ; Bertrand et Ugo , avec leurs torches , suivirent le vieux Carlo à l'antichambre , im-patients de souper et de trouver un bon feu. Éclairée seulement par les foibles rayons que jetoit la lampe entre les arcades de cette salle immense, Emilie s'efforçoit de gagner l'escalier, que l'obscurité lui cachoit. Les éclats désordonnés qui partoient de l'appartement , redoubloient sa terreur , et augmentoient sa perplexité. Elle s'attendoit à chaque instant à voir ouvrir la porte , et à voir sortir Montoni avec ses compagnons : enfin elle trouva l'escalier , monta jusqu'en haut , et s'assit sur la dernière marche , en attendant Annette. Les ténèbres de la gale-rie la détournoient de s'y engager ; elle écoutoit pour entendre des pas , et n'enten-doit que le bruit éloigné de la débauche , que les sourds échos de la voûte prolon-geoient jusqu'à elle. Une fois , elle crut qu'elle entendoit un son fort bas dans la ga-

lerie obscure derrière elle ; elle y jeta les yeux , et crut y voir mouvoir un objet lumineux : ne pouvant en ce moment surmonter la foiblesse où la réduisoient ses craintes , elle quitta la place , et descendit quelques marches plus bas.

Annette ne venoit point ; Emilie conclut qu'elle étoit couchée , et que personne ne l'avoit avertie. Elle savoit bien que , dans le dédale des corridors , elle ne pourroit pas trouver son chemin ; elle n'avoit plus que la perspective de passer la nuit dans l'obscurité , soit dans la place où elle étoit , soit dans quelque'autre semblable. Un mélange de terreur et de découragement lui arracha des larmes.

Elle crut alors entendre un son étrange dans la galerie ; elle écouta , n'osant pas respirer , mais le murmure croissant des voix dans le vestibule , étouffa tout autre bruit. Elle entendit Montoni et ses compagnons qui se précipitoient dans la salle , parloient comme des gens ivres , et sembloient venir à l'escalier. Elle se souvint alors que c'étoit le chemin de leurs chambres , et oubliant l'effroi que lui causoit la galerie , elle s'y enfonça , dans l'espoir qu'un des nombreux passages qui y donnoient la mettroit à l'abri des recherches , et qu'après la retraite de

tous ces hommes, elle essaieroit de retrouver sa chambre ou celle d'Annette, qui étoit aussi écartée.

Elle se glissa, les bras étendus, le long de la galerie, toujours attentive aux voix qui résonnoient en bas. On sembloit s'être arrêté pour causer au pied de l'escalier. Elle s'arrêta elle-même pour écouter; effrayée d'ailleurs de pénétrer dans ces ténèbres, où le bruit qu'elle avoit entendu lui faisoit soupçonner qu'on la guettoit. Ils savent mon arrivée, se disoit-elle, Montoni vient pour me chercher; dans l'état où il est, ses projets sont désespérés. Elle se rappeloit la scène du corridor, le soir qui avoit précédé son départ. — O Valancourt! ajoutoit-elle, il faut à jamais renoncer à vous! Braver plus long-temps Montoni, né seroit plus du courage, mais de la témérité. Les voix ne se rapprochoient pas, mais elles devenoient plus hautes, et par-dessus toutes, elle distinguoit celles de Bertolini et de Verezzi. Le peu de mots qu'elle saisit redoubla son attention; on parloit d'elle: elle risqua de revenir un peu sur ses pas, et elle découvrit qu'ils dispuoient à son sujet; chacun sembloit réclamer quelque promesse ancienne faite par Montoni. Il parut que d'abord il s'occupoit de les pacifier et de les rame-

ner à la table ; mais las enfin de leur contestation , il leur dit qu'il les laissoit s'arranger , et il retourna avec les autres à l'appartement dont ils sortoient. Verezzi l'arrêta. — Où est-elle , signor ? lui dit-il avec impatience ; dites-nous où elle est. — Je vous ai déjà dit que je ne le savois pas , répliqua Montoni qui sembloit pris de vin. Elle est probablement dans son appartement. Verezzi et Bertolini n'en demandèrent pas davantage ; ils coururent ensemble à l'escalier. Emilie , qui , pendant ce colloque , avoit tremblé si fort qu'elle pouvoit à peine se soutenir ; Emilie , en les entendant marcher , sembla trouver de nouvelles forces , et s'élança dans la galerie obscure avec la vitesse d'une biche. Mais , bien longtemps avant qu'elle eût gagné l'extrémité , la lumière que portoit Verezzi avoit brillé sur les murs : tous deux parurent , et voyant Emilie , ils se mirent à la poursuivre. A ce moment Bertolini , dont la marche précipitée n'étoit pas sûre , et dont l'impatience écartoit toutes les précautions , tomba tout de son long , et fit tomber avec lui la lampe , qui s'éteignit sur le plancher. Verezzi , sans songer à la rallumer , prit l'avantage que lui donnoit cet accident sur son rival ; il suivit Emilie , à qui cependant la lumière

avoit montré un des passages , et qui s'y étoit jetée : Verezzi avoit distingué le chemin qu'elle avoit pris ; mais le son de ses pas se perdant par la distance , Verezzi , moins accoutumé au passage , fut obligé d'avancer avec précaution pour ne pas rencontrer des escaliers qui , dans ce vaste château , terminoient presque partout les détours. Le passage , à la fin , conduisit Emīlie au corridor où se trouvoit sa propre chambre : n'entendant plus marcher , elle s'arrêta pour prendre haleine et considérer le parti qu'elle avoit à prendre ; elle avoit suivi ce passage , parce qu'il s'étoit offert le premier : maintenant qu'elle étoit au bout , la perplexité restoit la même. Où aller , comment se retourner ? elle l'ignoroit. Elle concevoit seulement qu'elle devoit éviter sa chambre , où certainement on iroit la chercher : son danger devenoit plus grand par la proximité de cette chambre ; mais ses esprits , sa respiration étoient épuisés à tel point , qu'il lui fallut se reposer quelques minutes à l'extrémité du passage ; elle n'entendoit plus rien. Pendant ce repos , elle vit briller une lumière sous la porte d'une des chambres ; elle reconnut à sa situation , que c'étoit la chambre même où elle avoit découvert un spectacle que

jamais elle ne se rappeloit sans horreur. Elle fut violemment surprise que , dans cette chambre et à cette heure , il se trouvât de la lumière ; elle se sentit une terreur telle que , dans la foiblesse de ses esprits , elle n'osoit plus la regarder ; elle s'attendoit presque à voir lentement ouvrir la porte et paroître un objet hideux. Elle écouta dans le passage , elle regarda sans y rien voir , et conclut que Verezzi avoit été chercher une lampe ; elle crut qu'il reviendrait bientôt , et en fut plus incertaine sur la route qu'elle choisiroit , ou plutôt sur celle qu'elle pourroit prendre dans l'ombre.

Une clarté faible brilloit encore sous la porte opposée ; mais son horreur pour cette chambre étoit si forte et si bien fondée , qu'elle ne put se résoudre à en tenter l'entrée , quoiqu'elle pût y trouver une lumière , si nécessaire à sa sûreté. Elle respiroit à peine , et restoit au bout du passage , quand elle entendit un frottement , et enfin une voix basse , mais si près d'elle , qu'elle donna dans son oreille. Elle eut assez de présence d'esprit pour réprimer son émotion , et rester immobile. L'instant d'après elle reconnut la voix de Verezzi , qui ne paroissoit pas savoir qu'elle étoit là , et qui se parloit à lui-même. L'air est plus frais , dit-il ; sans

doute c'est le corridor. Peut-être étoit-il de ces héros dont le courage défieroit un ennemi plus volontiers que les ténèbres , et qui se rassurent en parlant. Quoi qu'il en soit , il tourna en chancelant vers l'appartement d'Emilie. Il sembloit oublier que même , dans la chambre , l'obscurité lui donneroit le moyen d'éluder sa poursuite ; et , comme un homme ivre , il s'attachoit à l'idée unique dont son imagination étoit frappée.

Dans le moment qu'elle l'entendit s'éloigner , elle quitta la place , et se dirigea tout doucement à l'autre bout du corridor. Elle étoit décidée à se confier au hasard , et à sortir par le premier chemin qu'elle trouveroit. Avant qu'elle y fût , une lumière frappa les murailles , et elle vit Verezzi qui alloit à sa chambre. Elle se glissa dans un passage à gauche , ne croyant point avoir été aperçue ; mais à l'instant une autre lumière brillant à l'autre extrémité , la jeta dans un nouvel effroi. Elle s'arrêta , hésita , et reconnut Annette ; elle se hâta de la rejoindre , mais son imprudence lui causa une nouvelle crainte. Annette , en la voyant , fit un cri de joie , et fut quelques minutes avant de pouvoir , ou se taire , ou relâcher Emilie de l'étroit embrassement où elle la

tenoit. Emilie, à la fin, lui fit comprendre son danger. Elles se sauvèrent dans la chambre d'Annette, qui se trouvoit très-écartée des autres. Aucune crainte néanmoins ne pouvoit faire taire Annette. — Oh ! ma chère demoiselle, disoit-elle en marchant, que de peurs j'ai eues ! Ah ! j'ai cru mourir cent fois. Je ne croyois pas vivre assez pour vous revoir. Je n'ai jamais été si contente de voir quelqu'un, que je le suis de vous retrouver. — Paix ! crioit Emilie, nous sommes poursuivies, c'est l'écho de leurs pas. — Non, mademoiselle, disoit Annette, c'est une porte que l'on ferme ; le son court sous les voûtes, et l'on y est souvent trompé. Quand on ne feroit que dire un mot, cela retentit comme un coup de canon. — Il est donc, disoit Emilie, bien essentiel de nous taire. De grâce, ne parlons pas avant d'être à votre chambre. Elles s'y trouvèrent enfin, sans avoir rien rencontré. Annette ouvrit la porte, et Emilie se mit sur le lit pour reprendre un peu de force et de respiration. Sa première demande fut si Valancourt n'étoit pas prisonnier. Annette lui répondit qu'elle n'avoit pu le savoir, mais qu'elle étoit certaine qu'il y avoit plusieurs prisonniers au château. Ensuite elle commença, à sa manière, à raconter le siège,

ou plutôt le détail des terreurs et de toutes les souffrances qu'elle avoit éprouvées pendant l'attaque. — Mais , ajouta - t - elle , quand j'entendis les cris de victoire sur les remparts , je crus que nous étions tous pris , et je me tenois pour perdue. Au lieu de cela , nous avons chassé les ennemis. J'allai à la galerie du nord , et j'en vis un grand nombre qui s'enfuyoient dans les montagnes. Au reste , on peut dire que les remparts sont en ruines. C'étoit affreux de voir dans les bois au-dessous tant de malheureux entassés , que leurs camarades retiroient. Pendant le siège , monsieur étoit ici , il étoit là ; il étoit partout à la fois , à ce que m'a dit Ludovico. Pour moi , Ludovico ne me laissoit rien voir. Il m'enfermoit souvent dans une chambre au milieu du château. Il m'apportoit à manger , et venoit causer avec moi aussi souvent qu'il le pouvoit. Je l'avoue , sans Ludovico je serois sûrement morte tout de bon.

— Eh bien ! Annette , dit Emilie , comment vont les affaires depuis le siège ?

Oh ! il se fait un fracas terrible , reprit Annette ; les signors ne font autre chose que manger , boire et jouer. Ils tiennent table toute la nuit , et jouent entr'eux toutes ces riches et belles choses , qu'ils ont

fait apporter dans le temps qu'ils alloient au pillage ou à quelque chose d'approchant. Ils ont des querelles épouvantables sur la perte et sur le gain ; le fier signor Verezzi perd toujours , à ce qu'ils disent. Le signor Orsino le gagne ; cela le fâche , et ils ont eu des altercations. Toutes les belles dames sont encore dans le château , et je vous avoue qu'elles me font peur , quand il m'arrive d'en rencontrer.

— Sûrement , Annette , dit Emilie en tressaillant , j'entends du bruit , écoutez.

— Non , mademoiselle , dit Annette ; ce n'est que le vent dans la galerie. Je l'entends souvent , quand il ébranle les vieilles portes à l'autre bout. Mais pourquoi ne vous couchez-vous pas , mademoiselle ; vous n'avez pas envie de rester ainsi toute la nuit ? Emilie s'étendit sur la couchette , et pria Annette de laisser brûler la lampe. Annette se mit ensuite à côté d'elle ; mais Emilie ne pouvoit dormir , et elle croyoit toujours entendre quelque bruit. Annette essayoit de lui persuader que c'étoit le vent ; on distingua des pas auprès de la porte. Annette alloit sauter à bas du lit , Emilie la retint , et écouta avec elle dans l'angoisse terrible de l'attente. Les pas ne s'éloignoient pas de la porte ; on mit la main sur

la serrure, et l'on appela. — Pour l'amour de Dieu, Annette, ne répondez pas, dit Emilie bien doucement, restez tranquille. Nous devrions éteindre notre lampe, sa clarté nous trahira. — Vierge Marie, s'écria Annette, sans songer à la discrétion, je ne resterois pas à présent dans l'obscurité pour tout l'or du monde. Pendant qu'elle parloit, la voix devint plus forte, et répéta le nom d'Annette. — Sainte Vierge, s'écria Annette tout à coup, ce n'est que Ludovico. Elle se levoit pour ouvrir la porte, mais Emilie l'en empêcha, jusqu'à ce qu'elle fût plus certaine qu'il étoit seul. Annette lui parla quelque temps, et lui dit que l'ayant laissé sortir pour aller trouver Emilie, il venoit la renfermer de nouveau. Emilie trembloit qu'on ne les surprît, s'ils continuoient de causer au travers de la porte; elle consentit qu'Annette le fît entrer. Le jeune homme parut, et sa physionomie franche et ouverte confirma l'opinion favorable que ses soins pour Annette avoient fait concevoir à Emilie. Elle lui demanda son secours, si Verezzi le lui rendoit nécessaire. Ludovico offrit de passer la nuit dans une chambre du corridor qui tenoit à celle d'Annette, et de les défendre à la première alarme.

Emilie fut rassurée par cette promesse;

Ludovico alluma la lampe, se rendit à son poste, et Emilie essaya de reposer. Une trop grande variété d'intérêts occupoit son attention ; elle pensoit au récit d'Annette, sur les mœurs dépravées de Montoni et de ses compagnons. Elle pensoit à sa conduite envers elle, et au danger auquel elle venoit d'échapper. A la vue de sa situation actuelle, elle frémit comme à une nouvelle image de terreur : elle se voyoit dans un château, habité par le vice et la violence, hors de la protection des lois et de la justice ; enfin, en la puissance d'un homme dont la persévérance étoit toujours égale, et en qui les passions, et surtout la vengeance, tenoient la place des principes : elle fut forcée de reconnoître encore une fois que ce seroit folie et non pas courage, de braver plus longtemps son pouvoir. Elle abandonna toute espérance d'être jamais heureuse avec Valancourt : elle se décida à traiter le lendemain avec Montoni, et à lui tout abandonner, pourvu qu'il lui permît de retourner en France à l'instant. Ces réflexions la tinrent éveillée fort long-temps ; mais la nuit se passa sans que Verezzi lui causât de nouvelles alarmes.

Dès le matin, Emilie eut un long entretien avec Ludovico ; elle apprit de lui des

circonstances relatives au château , et reçut des ouvertures sur les projets de Montoni , qui ne firent qu'augmenter son effroi. Elle montra une grande surprise de ce que Ludovico , qui paroissoit si touché de la triste position où elle se trouvoit dans le château , consentoit à y demeurer. Il l'assura que ce n'étoit pas son intention d'y rester , et elle hasarda de lui demander s'il voudroit seconder sa fuite. Ludovico lui assura qu'il étoit prêt à la tenter , mais il lui représenta les difficultés de l'entreprise ; sa perte certaine en seroit la suite , si Montoni les atteignoit avant qu'ils fussent hors des montagnes. Il promit néanmoins d'en chercher avec soin les occasions , et de travailler à un plan d'évasion.

Emilie en ce moment lui confia le nom de Valancourt , et le pria de s'informer si , dans les prisonniers , il s'en trouvoit un de ce nom. Le foible espoir que ranima cette conversation , détourna Emilië de traiter sur-le-champ avec Montoni ; elle se détermina , si cela étoit possible , à retarder son entrevue jusqu'au moment où elle auroit appris quelque chose de Ludovico , et à ne faire sa cession que si tous les moyens de fuir étoient impraticables. Elle y rêvoit , quand Montoni , revenu de son ivresse ,

l'envoya demander sur-le-champ. Elle obéit : il étoit seul. — J'apprends , dit-il , que vous n'avez pas été cette nuit dans votre chambre : où l'avez-vous passée ? — Emilie lui détailla quelques circonstances de sa frayeur , et lui demanda sa protection pour en prévenir le retour. — Vous connoissez les conditions de ma protection , lui dit-il : si réellement vous en faites cas , vous ferez en sorte de vous l'assurer. Cette déclaration précise qu'il ne la protégeroit que sous condition , pendant sa captivité dans le château , convainquit Emilie de la nécessité de se rendre ; mais d'abord elle lui demanda s'il permettroit son départ immédiatement après qu'elle auroit signé l'abandon. Il le promit solennellement , et lui présenta le papier , par lequel elle lui transportoit tous ses droits.

Elle fut long-temps incapable de signer , son cœur étoit déchiré par divers intérêts opposés ; elle alloit renoncer à la félicité de sa vie , à l'espérance qui l'avoit soutenue pendant une si longue suite d'adversités.

Montoni lui répéta les conditions de son obéissance ; il lui observa de nouveau que ses momens étoient précieux ; elle prit le papier et le signa. A peine avoit-elle fini , qu'elle retomba sur sa chaise ; mais , bien-

tôt remise , elle le pria d'ordonner son départ , et de lui laisser emmener Annette. — Montoni sourit alors. Il étoit nécessaire de vous tromper , dit -il , c'étoit l'unique moyen de vous faire agir raisonnablement : vous partirez , mais pas à présent. Il faut d'abord que je prenne possession de ces biens ; quand cela sera fait , vous pourrez , si vous voulez , retourner en France.

La froide scélératesse avec laquelle il violoit un engagement formel qu'il venoit de prendre , mit Emilie au désespoir ; elle demeura certaine que son sacrifice n'auroit aucune utilité , et qu'elle resteroit prisonnière ; elle n'avoit point de mots pour exprimer ses sentimens , et sentoit bien que tout discours seroit sans effet ; elle regardoit Montoni de la manière la plus touchante. Il détourna les yeux , et la pria de se retirer. Incapable de le faire , elle se jeta sur une chaise près de la porte , et poussa de profonds soupirs sans trouver de larmes ni de paroles.

— Pourquoi vous livrer à cette douleur d'enfant ? lui dit-il ; efforcez-vous de supporter avec courage ce que maintenant vous ne pouvez éviter. Vous n'avez aucun mal réel à pleurer ; prenez patience , et l'on

vous renverra en France. A présent retournez chez vous.

— Je n'ose pas , monsieur , reprit-elle , je n'ose pas aller dans un lieu où le signor Verezzi peut s'introduire. — Ne vous ai - je pas promis de vous protéger ? dit Montoni. — Vous l'avez promis , monsieur ! dit Emilie en hésitant. — Ma promesse n'est - elle pas bien suffisante ? ajouta - t-il avec sévérité. — Rappelez - vous votre première promesse , signor , dit Emilie tremblante , et vous jugerez vous-même du cas que je dois faire de l'autre ! — Prenez garde , dit Montoni en colère , que je ne vous annonce que je ne vous protégerai pas. Retirez - vous avant que je rétracte ma promesse ; vous n'avez rien à craindre dans votre appartement. Emilie se retira lentement ; mais quand elle fut dans la salle , la crainte de rencontrer Verezzi ou Bertolini , lui fit doubler le pas malgré son excessif accablement , et elle se rendit dans sa chambre. Elle examina avec crainte si personne n'y étoit caché ; elle ferma ensuite la porte , et se plaça près d'une fenêtre ; elle y resta pour ranimer ses esprits abattus. Trop long-temps harassée , oppressée , elle auroit perdu la raison peut - être , si elle n'eût lutté fortement contre le poids de ses infortunes. Elle s'ef-

forçoit de croire que Montoni se proposoit réellement de la renvoyer en France , aussitôt qu'il se seroit assuré ses biens , et qu'il sauroit en attendant la garantir de toute insulte. Son principal espoir néanmoins, c'étoit Ludovico : elle ne doutoit pas de son zèle , quoiqu'il parût lui-même trop peu compter sur le succès ; elle avoit un motif aussi pour s'applaudir. Sa prudence , ou plutôt ses craintes , l'avoient empêchée de prononcer à Montoni le nom de Valancourt ; elle avoit été mille fois au moment de le faire avant de signer , et de stipuler sa délivrance , si réellement il étoit prisonnier ; mais si elle l'eût fait , les craintes jalouses de Montoni n'eussent fait que rendre plus pesans les fers de Valancourt ; et peut-être eût-il trouvé de l'avantage à le tenir captif toute sa vie.

Ce triste jour se passa comme tant d'autres s'étoient écoulés , dans la même chambre. Quand la nuit vint , Emilie se seroit retirée chez Annette , si un plus fort intérêt ne l'eût retenue chez elle , en dépit de ses frayeurs : quand tout seroit calme et que l'heure ordinaire seroit venue , Emilie se proposoit d'attendre le retour de la musique. Ces accords ne pouvoient l'assurer positivement que Valancourt fût dans le

château ; mais ils pouvoient confirmer son idée , et lui procurer une consolation si nécessaire à son accablement actuel : d'un autre côté , si rien ne troubloit le silence , elle n'osoit pas songer à cette possibilité ; mais elle attendoit l'heure dans une grande impatience.

La nuit étoit fort orageuse ; les bâtimens du château résistoient aux ouragans avec la fermeté d'un roc. De longs gémissemens sembloient traverser les airs ; et c'est ainsi que, dans les tempêtes et au milieu de la désolation de la nature , les cœurs affligés s'abusent. Emilie entendit, comme à l'ordinaire , les sentinelles qui se rendoient à leurs postes ; et regardant de sa fenêtre , elle vit que la garde étoit doublée. Cette précaution lui parut nécessaire , lorsqu'elle eut remarqué le délabrement des murailles. Le bruit qu'elle connoissoit de la marche des soldats, celui de leurs voix éloignées , qui s'approchoit et se perdoit au gré des vents , rappelèrent à sa mémoire les sensations pénibles qu'elle en avoit reçues la première fois. Elle en revint à comparer les deux situations : ce n'étoit pas le moyen de se maintenir dans le repos. Elle arrêta sagement le cours de ses pensées ; et l'heure de la musique n'étant pas encore arrivée , elle refer-

ma sa fenêtre, et s'efforça d'attendre patiemment. Elle essaya d'assujétir la porte de l'escalier avec des meubles, comme déjà elle l'avoit fait ; mais ces craintes lui firent comprendre combien cet expédient arrêteroit peu la force et la persévérance de Verrezzi. Elle regardoit une grande et pesante armoire, et désiroit qu'Annette et elle eussent la force de la mouvoir. Elle accusoit la lenteur d'Annette, qui restoit avec Ludovico et les domestiques, sans venir la trouver. Elle ralluma son feu pour égayer un peu sa chambre ; elle prit un livre et se plaça auprès. Mais tandis que ses yeux lisoient, son cœur et ses pensées étoient à Valancourt et à ses propres malheurs. Elle pensa, dans un moment où le vent ne faisoit pas de bruit, avoir distingué de la musique. Elle alla écouter, mais les sifflemens redoublés étouffèrent tout autre son. Dans un nouveau calme, elle entendit distinctement les douces cordes d'un luth. La tempête se releva encore, et dissipa les notes ; mais quand elle se fut apaisée, tremblante d'espoir et de crainte, Emilie ouvrit sa fenêtre pour écouter, et pour tenter d'être entendue du musicien. Endurer plus longtemps les tourmens de l'incertitude au sujet de Valancourt, lui paroissoit entièrement

impossible. Il régnoit un si grand silence , qu'elle pouvoit distinguer au - dessous d'elle les tendres accens de ce luth , accompagnés d'une voix plaintive , et rendus plus touchans par le murmure sourd des vents éloignés , qui rasoient la surface des bois , et finissoient par tout ébranler.

Emilie écoutoit avec respect , avec espoir , avec effroi ; elle retrouva la douceur méthodique du luth et de la voix qu'elle connoissoit. Convaincue que les sons partoient d'en bas , elle se pencha pour découvrir une lumière ; mais les fenêtres , en bas aussi bien qu'au-dessus , étoient enfoncées à tel point dans les murs épais du château , qu'elle ne pouvoit les voir , ni saisir même la clarté foible qui brilloit sans doute derrière leurs barreaux. Elle essaya d'appeler ; le vent portoit sa voix à l'extrémité de la terrasse ; la musique continuoît , et dans les intervalles du vent , on en entendoit les accords. Soudain elle crut entendre un bruit dans sa chambre même ; elle se retira précipitamment de la fenêtre , et le moment d'après , elle distingua la voix d'Annette à sa porte. Elle jugea que c'étoit elle qu'elle avoit entendue , et lui ouvrit. — Allez doucement jusqu'à la fenêtre , Annette , lui dit-elle , et écoutez avec moi ; la musique est

de retour. — Elles se turent ; la mesure changea ; Annette s'écria : Vierge Marie ! je connois cette chanson ; c'est une chanson française , une des chansons favorites de mon cher pays. C'étoit la ballade qu'Emilie avoit entendue la première fois , mais non pas celle de la pêcherie de Gascogne. — C'est un Français qui chante , dit Annette ; ce doit être M. Valancourt. — Paix , Annette , dit Emilie ; ne parlez pas si haut , on pourroit nous entendre. — Qui ? le chevalier ? dit Annette. — Non , dit Emilie tristement ; mais quelqu'un pourroit nous trahir près de M. Montoni. Pourquoi penseriez - vous que c'est M. Valancourt qui chante ? Mais chut ! la voix devient plus forte. En reconnoissez - vous le son ? Je crains de m'en fier à mon jugement. — Mademoiselle , reprit Annette , je n'ai jamais ouï chanter le chevalier. — Emilie fut affligée de savoir que l'unique motif d'Annette , pour croire que c'étoit Valancourt , fût que le musicien étoit français. Bientôt après elle entendit la romance de la pêcherie ; elle distingua son nom , si souvent répété qu'Annette elle - même l'entendit. Emilie trembla , retomba sur sa chaise ; et Annette appela tout haut : Monsieur Valancourt ! monsieur Valancourt ! Emilie essayoit de

la retenir ; elle crioit toujours plus fort , et tout à coup la voix et l'instrument cessèrent. Emilie écouta quelque temps dans une attente insupportable. Personne ne répondit. — Cela ne fait rien , mademoiselle , dit Annette ; c'est le chevalier , et je veux lui parler. — Non , non , Annette , dit Emilie ; je veux moi-même lui parler. Si c'est lui , il reconnoîtra ma voix , il parlera. Qui est-ce , dit-elle , qui chante si tard ?

Il se fit un très-long silence. Elle répéta et distingua de foibles accens ; mais le vent les confondit : d'ailleurs , ils venoient de si loin , ils passèrent si vite , qu'elle pouvoit à peine les entendre , beaucoup moins en distinguer le sens , ou en reconnoître la voix. Après une nouvelle pause , Emilie appela encore ; elles entendirent une voix aussi foible qu'auparavant ; elles s'aperçurent que la force et la direction du vent n'étoient pas les seules causes qui l'étouffassent. La profondeur des fenêtres nuisoit plus que la distance. On entendoit en général des sons , mais les articulations ne pouvoient parvenir. Emilie osa penser que , puisque l'on n'avoit répondu qu'à sa voix , l'étranger étoit Valancourt sans doute ; il l'avoit reconnue. Elle se livra aux transports

de sa joie. Annette n'avoit pas perdu la parole; elle continua de crier, et ne reçut aucune réponse. Craignant qu'une plus longue recherche, à cette heure très-dangereuse, ne fût remarquée par les gardes, et n'aboutît à rien, Emilie insista pour qu'elle cessât les épreuves, et se détermina à questionner Ludovico le lendemain avec plus de détails qu'elle n'avoit fait la veille; sûre que l'étranger étoit encore au château, elle pouvoit diriger Ludovico à la partie qu'il habitoit.

Emilie et Annette se tinrent long-temps à la fenêtre; mais tout resta dans le calme. Elles n'entendirent ni luth ni voix, et Emilie se trouva aussi oppressée de la joie, qu'elle l'avoit été par le sentiment de ses malheurs. Elle traversoit la chambre à pas précipités, appelant à demi-voix Valancourt, et retournoit à la fenêtre, où elle n'entendoit que le murmure du vent dans l'épaisseur des bois. Quelquefois son impatience d'entretenir Ludovico l'engageoit à dire à Annette de l'appeler. L'inconvenance de cette démarche, à minuit, la retenoit. Annette, pendant ce temps, aussi impatiente que sa maîtresse, alloit aussi souvent à la fenêtre pour écouter, et revenoit presque aussi consternée.. A la fin, elle parla du signor

Verezzi , et de la crainte qu'elle avoit qu'il ne pénétrât dans la chambre par la porte de l'escalier. — Mais la nuit est presque passée , mademoiselle , ajouta-t-elle , après quelques réflexions ; l'aube commence déjà à blanchir au-dessus des montagnes à l'orient.

Emilie avoit oublié que Verezzi fût au monde. Ce nom renouvela ses alarmes ; elle se rappela la vieille armoire qu'elle avoit désiré de placer contre la porte , et aidée par Annette , elle essaya de l'y conduire ; elle étoit si pesante , qu'elles ne purent pas même la remuer. Que peut-il y avoir dans cette grande vieille armoire , mademoiselle , dit Annette , pour la rendre si lourde ? Emilie répondit qu'elle l'avoit trouvée dans sa chambre à son arrivée au château , et ne l'avoit jamais examinée. — Je vais le faire , mademoiselle , dit Annette. Elle essaya de lever la serrure ; mais cette serrure avoit un cadenas dont Annette n'avoit pas la clef , et qui d'ailleurs paroissoit s'ouvrir par un ressort. Le matin commençoit à éclairer les fenêtres , et le vent s'étoit calmé. Emilie regarda les bois encore obscurs , et les montagnes qui commençoient à se colorer : elle vit tout le paysage dans une paix profonde après une horrible tour-

mente. Les bois étoient sans mouvement ; les nuages que le jour , encore douteux , commençoit à rendre transparens , sembloient à peine se mouvoir dans l'atmosphère. Un soldat , à pas mesurés , se promenoit sur la terrasse ; deux autres , plus éloignés , fatigués de leur garde , dormoient au bord du parapet. Emilie respira les parfums de l'air et de la végétation ranimée par la pluie de la nuit ; elle écouta encore , cherchant à entendre quelques sons de musique , n'entendit rien , ferma sa fenêtre , et alla chercher un peu de repos.

CHAPITRE VIII.

PLUSIEURS jours se passèrent dans l'attente. Ludovico avoit seulement appris par des soldats qu'il se trouvoit un prisonnier dans l'appartement indiqué , que ce prisonnier étoit français , et qu'il avoit été pris dans une escarmouche qui avoit eu lieu avec un détachement de ses compatriotes. Durant cet intervalle , Emilie échappa aux persécutions de Bertolini et de Verezzi en se confinant dans sa chambre. Quelquefois , le soir , elle se promenoit dans le corridor.

Montoni paroissoit respecter sa dernière promesse , quoiqu'il eût violé la première. Elle ne pouvoit attribuer son repos qu'à la faveur de sa protection. Elle s'en tenoit alors si assurée , qu'elle ne désiroit pas de quitter le château avant d'obtenir quelque certitude au sujet de Valancourt. Elle l'attendoit sans que , jusqu'alors , cette attente lui coûtât de sacrifice ; aucune circonstance n'avoit rendu sa fuite probable.

Le quatrième jour Ludovico vint lui apprendre qu'il avoit l'espoir de voir le prisonnier. Un soldat avec lequel il étoit lié , devoit le garder la nuit suivante. Son espérance ne fut pas vaine ; sous prétexte d'apporter de l'eau , il entra dans la prison. Mais la prudence l'avoit empêché de confier à la sentinelle le motif réel de sa visite , et son entretien fut très - court.

Emilie dans sa chambre en attendoit le résultat. Ludovico avoit promis que sur le soir il accompagneroit Annette dans le corridor. Après plusieurs heures impatiemment comptées , il arriva. Emilie prononça le nom de Valancourt , n'en put dire davantage , et resta toute tremblante. — Le prisonnier , signora , lui dit Ludovico , n'a pas voulu me confier son nom. Quand j'ai prononcé le vôtre , il a paru comblé de

joie , mais moins surpris que je ne l'imaginois. — Se souvient-il de moi ? s'écria enfin Emilie.

— Oh ! c'est M. de Valancourt , dit Annette , qui regardoit impatiemment Ludovico. Il la comprit, et dit à Emilie : — Oui, mademoiselle, il s'en souvient, et, j'ose le dire, prend autant d'intérêt à vous que vous en montrez pour lui. Il a demandé comment vous saviez qu'il étoit ici, et si je lui parlois de votre part. Je n'ai pu répondre à la première question, mais à la seconde, j'ai dit que oui. Il a paru ravi ; et j'ai craint que son extrême joie ne nous trahît à l'égard de la sentinelle.

— Comment est-il, Ludovico ? interrompit Emilie. N'est-il pas triste et bien malade, après cette longue captivité ? — Quant à sa mélancolie, je n'en ai vu aucun symptôme pendant notre entretien. Il sembloit dans le plus grand contentement où jamais j'aie vu un mortel. Sa figure étoit toute joyeuse ; et si j'en juge par-là, il se porte fort bien ; mais je ne le lui ai pas demandé. — Ne vous a-t-il rien remis pour moi ? dit Emilie. — Oh ! oui, signora, reprit Ludovico, qui cherchoit dans ses poches. Sûrement, ajouta-t-il, je ne l'aurai pas perdu. Le prisonnier m'a dit, mademoiselle, qu'il

vous auroit écrit s'il avoit de l'encre et du papier. Il alloit me charger d'un long message , quand la sentinelle est rentrée. Mais il m'avoit donné ceci. Ludovico tira de son sein une miniature. Emilie la reçut d'une main tremblante , et reconnut son propre portrait, le même que sa mère avoit perdu d'une manière si singulière , dans la pêche-rie , à la Vallée.

Des larmes de joie et de tendresse coulèrent de ses yeux. Ludovico continua : — Dites à votre maîtresse , m'a-t-il dit en me donnant ce portrait , que cet objet a été le compagnon et la seule consolation de mes malheurs. Dites-lui que je l'ai toujours porté sur mon cœur , et que je le lui envoie comme le gage d'une affection qui ne finira jamais : le monde entier ne m'en sépareroit pas. C'est pour elle seule que je l'abandonne , et dans l'unique espoir de le recevoir bientôt de sa main. Dites-lui.... A ce moment , signora , la sentinelle entra. Le prisonnier n'en dit pas davantage. Mais il m'avoit prié auparavant de lui procurer une entrevue avec vous. Je lui avois représenté combien il me paroissoit difficile d'y faire consentir son garde. Il avoit répondu que cela étoit peut-être moins difficile que je ne pensois ; et que si je lui rapportois votre ré-

ponse, il pourroit s'expliquer mieux. Voilà, mademoiselle, tout ce qui s'est passé entre nous.

— Comment pourrai-je, Ludovico, dit Emilie, comment pourrai-je jamais récompenser votre zèle ? A présent je n'en ai pas les moyens. Quand reverrez-vous le chevalier ? — Cela est incertain, signora, lui répondit Ludovico ; cela dépend de ceux qui sont de garde. Il n'y en a tout au plus qu'un ou deux à qui j'ose demander l'entrée de la prison.

— Je n'ai pas besoin de vous rappeler, reprit Emilie, combien j'ai d'intérêt à ce que vous le revoyiez bientôt. Dites-lui que j'ai reçu le portrait avec le sentiment qu'il désire. Dites-lui que j'ai beaucoup souffert ; que je souffrirai encore.... Elle s'arrêta. — Mais lui dirai-je que vous consentez à le voir ? interrompit Ludovico. — Oh ! certainement, répliqua Emilie. — Mais quand, signora ; en quel lieu ? — Cela dépend des circonstances, dit Emilie. Ce seront elles qui régleront l'heure et le lieu.

— Quant au lieu, mademoiselle, dit Annette, il n'y a dans le château que ce corridor où nous puissions le voir en sûreté ; et pour l'heure, ce doit être celle où ces messieurs sont endormis, si jamais cela leur ar-

rive. — Vous expliquerez ces circonstances au chevalier, Ludovico, dit Emilie. Je remets tout à son jugement et à la possibilité. Dites-lui que mon cœur est le même ; et surtout voyez-le aussitôt que vous le pourrez. Il est superflu de vous dire, Ludovico, avec quelle impatience je vous attendrai. Ludovico lui souhaita le bonsoir et descendit. Emilie se coucha, mais non pas pour dormir. La joie la tenoit éveillée comme l'avoit fait la douleur. Montoni, son château, s'étoient évanouis devant elle comme une horrible vision fantastique, et son imagination n'étoit ouverte qu'aux douces illusions du bonheur.

Une semaine s'écoula avant que Ludovico rentrât dans la prison. Les sentinelles, durant cet espace de temps, étoient des hommes en qui il ne pouvoit se confier, et il craignoit d'éveiller leur curiosité, en demandant à voir leur captif. Pendant cet intervalle, il communiqua à Emilie d'affreux rapports de ce qui se passoit au château : débauches, querelles, entretiens de plus en plus alarmans. D'après quelques circonstances qu'il lui apprit, Emilie douta sérieusement que Montoni comptât jamais la relâcher, et craignit même qu'il n'eût toujours sur elle les desseins que d'abord elle avoit

redoutés. Son nom étoit souvent prononcé dans les conversations que Bertolini et Verezzi avoient ensemble , et devenoit toujours l'occasion d'une dispute. Montoni avoit perdu des sommes énormes contre Verezzi ; il devenoit d'une probabilité terrible qu'il la destinoit à s'acquitter envers lui. Mais comme Emilie ignoroit qu'après un service signalé , Montoni avoit encouragé l'espoir que Bertolini entretenoit sur elle , elle ne pouvoit s'expliquer les contestations de Bertolini et de Verezzi. Au reste, leurs motifs lui importoit fort peu. Elle croyoit voir sa perte multipliée sous toutes les formes. Elle conjuroit Ludovico plus instamment que jamais de revoir le prisonnier , et de ménager leur évasion.

Enfin Ludovico lui dit qu'il avoit revu le chevalier ; que celui-ci l'avoit engagé à se confier au gardien de sa prison , dont il avoit déjà éprouvé la bienveillance , et qui lui avoit accordé la permission d'aller une demi-heure dans le château , la nuit suivante , quand Montoni et ses compagnons seroient ensevelis dans le plaisir. Cela est honnête , assurément , ajouta Ludovico ; mais Sébastien sait bien qu'il ne court aucun risque en laissant sortir le prisonnier , car s'il peut échapper aux barreaux et aux

portes de fer , il faudra qu'il soit bien habile. Le chevalier m'a envoyé à vous , signora , pour vous demander de permettre qu'il vous voie cette nuit , ne fût - ce qu'un moment : il ne pourroit plus vivre sous le même toit sans vous voir : quant à l'heure , il ne peut la spécifier ; elle dépend des circonstances (comme vous le disiez, signora). Il vous prie de choisir le lieu , parce que vous devez savoir celui où vous serez le plus en sûreté.

Emilie étoit si agitée par l'espoir si prochain de revoir Valancourt , qu'il se passa du temps avant qu'elle pût répondre ou déterminer un endroit propre au rendez-vous. Enfin elle n'en vit aucun qui lui promît autant de sécurité que son corridor. Elle n'osoit en sortir , dans la crainte de rencontrer Montoni ou quelqu'un de ses hôtes sur la route de leurs chambres. Elle bannit les scrupules de la délicatesse , pour éviter un danger très - réel. Il fut convenu que le chevalier viendrait dans la nuit au corridor , et que Ludovico choisiroit l'heure la plus sûre. Emilie , comme on peut le croire , passa cet intervalle dans un tumulte d'espérance , de joie , d'anxiété et d'impatience. Jamais , depuis son arrivée au château , elle n'avoit observé avec autant de plaisir le su-

leil qui passoit derrière les hautes montagnes, l'ombre du crépuscule, et le voile obscur qui se répandoit sur l'horizon. Elle comptoit les coups de l'horloge ; elle écou-toit les pas des sentinelles qui relevoient la garde, et se réjouissoit lorsqu'une heure étoit écoulée. — O Valancourt ! disoit-elle, après tout ce que j'ai souffert, après notre longue séparation, quand je pensois que jamais je ne vous reverrois, que jamais je ne devois vous revoir ! nous allons nous retrouver ! Oh ! j'ai enduré la douleur, l'an-xiété, l'effroi de succomber aux transports de ma joie ! Elle ne pouvoit en ce moment sentir ni regret, ni mélancolie pour des in-térêts ordinaires. Le souvenir même d'avoir cédé des biens qui pouvoient assurer la for-tune de Valancourt et la sienne, ne jetoit sur son esprit qu'une ombre foible et passa-gère. L'idée de Valancourt, et celle qu'elle le verroit bientôt, étoient les seules qui occupassent son cœur.

Enfin l'horloge sonna minuit. Elle ouvrit sa porte pour écouter s'il se faisoit quelque bruit dans le château. Elle entendit seule-ment, dans le lointain, les bruyans éclats d'une conversation animée, que les échos prolongeoient sous les voûtes. Elle jugea que Montoni et tous ses hôtes étoient à

table. — Ils sont occupés pour la nuit, se dit-elle, et Valancourt sera bientôt ici. Elle referma doucement sa porte, et parcourut sa chambre avec l'agitation et l'impatience. Elle alloit à sa fenêtre écouter si le luth résonnoit. Tout gardoit le silence ; son émotion croissoit à chaque moment. Incapable de se soutenir, elle s'assit auprès de sa fenêtre. Annette, qu'elle avoit retenue, étoit pendant ce temps-là aussi bavarde que de coutume ; mais à peine Emilie entendit-elle un seul mot de ses discours. Elle avança la tête hors de la fenêtre, et alors elle entendit le luth qui rendoit une expression touchante, et que la voix accompagnoit.

Emilie ne put retenir des larmes de joie et de tendresse. Quand la romance fut achevée, elle la considéra comme un signal ; il annonçoit que Valancourt alloit sortir. Bientôt elle entendit marcher ; c'étoient les pas vifs et légers de l'espérance. Elle pouvoit à peine se soutenir. On ouvrit la porte ; elle courut au-devant de Valancourt, et se trouva entre les bras d'un homme qu'elle n'avoit jamais vu. La figure, le son de voix de l'étranger, tout à l'ins tant la détrompa ; elle tomba sans connoissance.

En revenant à elle, elle se trouva soule-

vue par cet homme, qui la considéroit avec une vive expression de tendresse et d'inquiétude. Elle n'avoit de force, ni pour répondre, ni pour interroger. Elle ne fit aucune question, fondit en larmes, et se dégagea de ses bras. L'étranger changea de physionomie. Surpris, consterné, il regardoit Ludovico pour chercher quelque éclaircissement; mais Annette lui donna l'explication que Ludovico même cherchoit. — Oh! monsieur, s'écria-t-elle en sanglotant, monsieur, vous n'êtes pas l'autre chevalier. Nous attendions M. de Valancourt; ce n'est pas vous. Ah! Ludovico, avez-vous pu nous tromper ainsi? Ma pauvre maîtresse ne s'en relèvera jamais! jamais! L'étranger, qui sembloit fort agité, essaya de lui parler; mais les mots expirèrent sur ses lèvres; et frappant son front de sa main, comme dans un soudain désespoir, il se retira tout à coup à l'autre bout du corridor.

Annette sécha ses larmes, et s'adressant à Ludovico: — Peut-être, après tout, lui dit-elle, l'autre chevalier n'est pas celui-ci. Peut-être le chevalier Valancourt est-il encore en bas? Emilie leva la tête. — Non, répliqua Ludovico; M. de Valancourt ne fut jamais là-bas, si ce cavalier n'est pas lui. Si vous aviez eu la bonté de me confier

votre nom , monsieur , dit-il à l'étranger , cette méprise n'eût point eu lieu. — Il est vrai , lui dit l'étranger en mauvais italien ; mais il étoit fort important pour moi que mon nom demeurât ignoré de Montoni. Madame , ajouta - t - il , en s'adressant en français à Emilie , permettez-moi un mot d'apologie pour la peine que je vous occasionne. Souffrez que j'explique à vous seule , et mon nom , et les circonstances qui m'ont jeté dans l'erreur. Je suis Français ; je suis votre compatriote. Nous nous trouvons dans une terre étrangère. Emilie essaya de se remettre. Elle hésitoit pourtant à lui accorder sa demande ; à la fin elle pria Ludovico d'aller attendre sur l'escalier ; elle retint Annette , et dit à l'étranger que cette fille entendoit mal l'italien , et qu'il pourroit lui communiquer en cette langue ce qu'il désireroit lui confier. Ils se retirèrent dans une extrémité du corridor , et l'étranger lui dit , avec un long soupir : — Vous , madame , vous ne m'êtes pas inconnue , quoique je sois assez malheureux pour l'être moi - même à vos yeux. Je me nomme Dupont , je suis Français , de Gascogne , votre province natale. Depuis long-temps je vous admire ; que dis-je , et pourquoi le déguiser ? depuis long-temps je vous adore. Il s'arrêta quelque

temps , puis continua : — Ma famille , madame , ne doit pas vous être étrangère. Je m'appelle Dupont ; mes parens vivoient à quelques lieues de la Vallée , et j'ai eu le bonheur de vous rencontrer quelquefois en visites dans le voisinage. Je ne vous offenserai point en vous répétant combien vous avez su m'intéresser , combien j'aimois à m'égarer dans les lieux que vous fréquentiez ! combien j'ai visité votre pêcherie favorite , et combien je gémissois alors des circonstances qui m'empêchoient de vous déclarer ma passion ! Je ne vous expliquerai pas comment je succombai à la tentation , et devins possesseur d'un trésor pour moi sans prix , un trésor que je confiai , il y a quelques jours , à votre messager , dans un espoir bien différent de celui qui me reste aujourd'hui. Je ne m'étendrai pas sur ces détails. Laissez-moi implorer votre pardon ; et le portrait que si mal à propos j'ai rendu , votre générosité en excusera le vol , et me le restituera. Mon crime lui-même est devenu ma punition. Ce portrait que j'ai dérobé , a nourri une passion qui doit encore être mon tourment.

Emilie voulut l'interrompre. Je laisse , monsieur , à votre conscience à décider si , après ce qui vient d'arriver au sujet de

M. Valancourt, je dois vous rendre ce portrait. Ce ne seroit pas une action généreuse. Vous le reconnoîtrez vous-même, et vous me permettrez d'ajouter que ce seroit me faire une injure que d'insister pour l'obtenir. Je me trouve honorée de l'opinion flatteuse que vous avez conçue de moi. Mais... (elle hésita) ; la méprise de ce soir me dispense de vous en dire davantage.

— Oui, madame; hélas ! oui, répliqua l'étranger : après un long silence, il continua : Accordez-moi du moins de vous montrer mon désintéressement, si ce n'est pas mon amour. Acceptez mes services : mais, hélas ! quels services puis-je offrir ? je suis moi-même prisonnier, victime ainsi que vous ! Mais quelque chère que me soit la liberté, je ne la chercherois pas à travers la moitié des hasards que je voudrois affronter pour vous tirer de cet infâme repaire. Acceptez les services d'un ami, et ne me refusez pas la récompense d'avoir tenté du moins de mériter votre reconnoissance.

— Vous la méritez déjà, monsieur, dit Emilie ; le vœu que vous exprimez mérite tous mes remerciemens. Excusez-moi si je vous rappelle le danger que vous courez en prolongeant cette entrevue. Ce sera une grande consolation pour moi, soit que vos

tentatives échouent, soit qu'elles réussissent, d'avoir un compatriote généreux, disposé à me protéger. M. Dupont prit la main d'Emilie; elle essaya foiblement de la retirer; il la pressa respectueusement contre ses lèvres. — Permettez-moi, lui dit-il, de soupirer vivement pour votre bonheur, et de m'applaudir d'une passion qu'il m'est impossible de vaincre. Comme il achevoit de prononcer ces mots, Emilie entendit un bruit qui venoit de son appartement. Elle se retourna, vit la porte de l'escalier s'ouvrir, et un homme se précipiter dans sa chambre. — Je vous apprendrai à la vaincre, s'écria-t-il en se précipitant dans le corridor, un stylet à la main. Il vouloit en frapper Dupont, qui se trouvoit alors sans armes. Dupont fit un mouvement, évita le coup, se jeta sur Verezzi, et lui arracha le stylet. Pendant cette lutte, Annette et Emilie coururent dans le corridor, et appelèrent Ludovico. Il n'étoit plus à l'escalier. Emilie, à mesure qu'elle avançoit, étoit plus effrayée, plus incertaine. Un bruit éloigné qu'elle entendit la fit souvenir de son danger. Elle envoya Annette chercher Ludovico, et retourna dans la galerie où Dupont et Verezzi étoient encore aux prises. C'étoit sa propre cause qui se

décidoit avec celle du premier; et la conduite de M. Dupont l'auroit intéressée à son succès, quand même elle n'auroit pas détesté et redouté Verezzi. Elle se jeta sur une chaise, et les conjura de cesser leur combat: Dupont enfin renversa Verezzi à terre, et l'y laissa tout étourdi de sa chute. Elle pria Dupont de s'échapper avant que Montoni ou quelqu'un de ses compagnons se montrassent; il refusa de la laisser sans défense; et pendant qu'Emilie, plus effrayée pour lui que pour elle-même, redoubloit ses sollicitations, ils entendirent des pas dans le petit escalier.

— Vous êtes perdu, s'écria-t-elle; ce sont les gens de Montoni. Dupont ne répondit rien, mais soutint Emilie; et d'un air ferme et animé, il attendit que ses adversaires parussent. L'instant d'après, Ludovico seul entra; il jeta à la hâte un coup-d'œil: — Suivez-moi, leur dit-il, si vous aimez la vie; nous n'avons pas un instant à perdre.

Emilie demanda ce qui arrivoit, où il falloit aller.

— Je n'ai pas le temps de vous le dire, mademoiselle, reprit Ludovico; fuyez, fuyez.

Elle le suivit sur-le-champ, accompagnée

de M. Dupont. Ils descendirent l'escalier, traversèrent le passage voûté ; tout à coup elle se souvint d'Annette, et demanda où elle étoit. — Elle nous attend, mademoiselle, lui dit Ludovico presque hors d'haleine. On a ouvert les portes tout à l'heure pour un détachement qui venoit des montagnes ; je crains qu'on ne les ferme avant que nous n'y soyons arrivés. — Par cette porte, mademoiselle, reprit Ludovico en tenant sa lampe ; prenez garde, il y a deux marches.

Emilie suivoit, plus tremblante depuis qu'elle avoit su que sa fuite dépendoit d'un instant. Dupont la soutenoit, et tâchoit, en marchant, de ranimer son courage.

— Parlez tout bas, monsieur, lui dit Ludovico ; ces passages renvoient des échos par tout le bâtiment.

— Prenez garde à la lumière, s'écrioit Emilie ; vous allez si vite, que le vent l'éteindra.

Ludovico ouvrit une autre porte, derrière laquelle ils trouvèrent Annette, et descendirent quelques marches. Ludovico leur dit que ce passage conduisoit à la seconde tour, et ouvroit sur la première. A mesure qu'ils avançaient, des sons tumultueux et confus, qui sembloient venir de la seconde cour,

alarmèrent Emilie. — Non , mademoiselle , lui dit Ludovico , notre seul espoir est dans ce tumulte : tandis que les gens du château sont occupés de ceux qui arrivent , nous pourrons peut-être passer les portes sans qu'on nous aperçoive. Mais chut ! ajouta-t-il en s'approchant d'une petite porte qui ouvroit sur la première cour. Restez ici un moment ; je vais voir si les portes sont ouvertes , et s'il se trouve quelqu'un dans le chemin. Je vous prie , monsieur , éteignez la lumière si vous m'entendez parler , reprit Ludovico en donnant sa lampe à Dupont ; et dans ce cas , restez en silence.

A ces mots , il sortit ; et en fermant la porte , ils écouloient le bruit de ses pas. On n'entendoit aucune voix dans la cour qu'il traversoit , quoique la seconde retentît d'un bruit considérable. Nous serons bientôt hors des murs , disoit Dupont à Emilie. Soutenez-vous encore quelques momens ; tout ira bien.

Mais aussitôt ils entendirent Ludovico qui parloit haut , et distinguèrent aussi une autre voix. Dupont souffla vite la lampe. Hélas ! il est trop tard , s'écria Emilie ; qu'allons-nous devenir ? Ils écoutèrent encore , et s'aperçurent que Ludovico s'entretenoit avec la sentinelle. Le chien d'Emilie ,

qui l'avoit suivie depuis sa chambre , se mit à aboyer. — Le chien nous trahira , dit Dupont , il faut que je le tiennne. — Je crains , dit Emilie , qu'il ne nous ait déjà trahis. Dupont le prit , et pendant qu'ils écoutoient tous , ils entendirent Ludovico qui disoit à la sentinelle : Je tiendrai votre place pendant ce temps-là.

— Attendons une minute , répliqua la sentinelle , et vous n'aurez pas cet embarras. On va envoyer les chevaux aux écuries du voisinage ; on refermera les portes , et je pourrai quitter un moment. — Je n'appelle pas cela un embarras , mon camarade , lui dit Ludovico : vous me rendrez le même service une autre fois. Allez , allez goûter de ce vin ; les compères qui viennent d'arriver en boivent assez sans vous.

Le soldat hésita , et appela dans la seconde cour pour savoir si l'on n'emmèneroit pas les chevaux , et si l'on pourroit refermer les portes. Ils étoient tous trop occupés pour lui répondre , quand même ils l'auroient entendu.

— Oui , oui , lui dit Ludovico , ils ne sont pas si fous ; ils partagent tout entre eux. Si vous attendez que les chevaux partent , vous attendrez que le vin soit bu. J'ai pris ma part ; mais puisque vous ne voulez

pas de la vôtre, je ne sais pas pourquoi je ne chercherois pas à l'avoir.

— Halte-là ! s'il vous plaît , cria la sentinelle. Prenez ma place un instant , je ne serai pas long.

— Ne vous pressez pas, reprit froidement Ludovico. J'ai monté la garde en ma vie. Laissez-moi votre mousqueton : si l'on attaque le château, je défendrai le poste comme un héros.

— Le voilà , mon brave ! répondit le soldat. Tenez , prenez-le ; il a vu du service , mais il ne serviroit pas de grand'chose pour défendre un château. Je vous dirai une bonne histoire au sujet de ce mousqueton.

— Vous la direz mieux lorsque vous aurez bu , reprit Ludovico. Les voilà déjà qui reviennent.

— Oh ! pourvu que j'aie du vin , dit la sentinelle en courant , je ne vous laisserai pas morfondre.

— Prenez votre temps , je ne suis pas pressé , lui dit Ludovico , qui déjà traversoit la cour. Le soldat revint sur ses pas : — N'allez pas si loin , mon ami , pas si loin. Si c'est ainsi que vous montez la garde , il ne faut pas que je quitte , je le vois bien.

— Vous faites bien de revenir , lui répliqua Ludovico ; je n'ai pas eu la peine de

courir après vous. Je voulois vous dire que le vin de Toscane étoit entre les mains de Sébastien; il en est déjà ivre. Celui que tient Frédéric ne le vaut pas. Mais vous n'en aurez guère, car je les vois qui reviennent.

— Oui, par saint Pierre! dit le soldat; et il se mit à courir. Ludovico, en liberté, se hâta d'ouvrir le passage. Emilie succomboit presque aux anxiétés que lui avoit causées ce long colloque. Ludovico leur dit que la cour étoit libre. Ils le suivirent sans perdre un instant, et ils entraînèrent deux chevaux qui se trouvoient écartés de la seconde cour, et qui mangeoient, dans la première, quelques-unes des grandes herbes qui croissoient entre les pavés.

Ils franchirent sans obstacle ces redoutables portes, et prirent la route qui conduisoit au bois. Emilie, M. Dupont, Annette, étoient à pied; Ludovico, sur un cheval, conduisoit l'autre. Arrivés dans les bois, Emilie et Annette se mirent à cheval avec leurs deux protecteurs. Ludovico marcha le premier, et ils échappèrent aussi vite que le permettoient une route brisée, et la lune encore foible qui brilloit au travers du feuillage.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.





